



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

*On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans, port franc par la Poste.*

JOURNAL DES SAVANS, in-4°. ou in-12, 14 vol. à Paris,	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES, 24 cahiers par an, à Paris,	12 l.
En Province,	15 l.
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES ROMANS, Ouvrage périodique, 16 vol. in-12. à Paris,	24 l.
En Province,	32 l.
ANNÉE LITTÉRAIRE, 40 cah. par an, à Paris,	24 l.
Et pour la Province,	32 l.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE, à Paris, port franc par la poste,	18 l.
JOURNAL ÉCCLÉSIASTIQUE, par M. l'Abbé Dinouart, 14 vol. par an, à Paris,	9 l. 16 s.
Et pour la Province, port franc par la poste,	14 l.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES, 12 vol in-12 par an, à Paris,	18 l.
Et pour la Province,	24 l.
JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE, 36 cahiers par an, à Paris & en Province,	18 l.
LA NATURE CONSIDÉRÉE, 52 feuilles par an, pour Paris & pour la Province,	12 l.
JOURNAL ANGLAIS, 24 cahiers par an; à Paris & en Province,	24 l.
TABLE GÉNÉRALE DES JOURNAUX anciens & modernes, 12 vol. in-12. à Paris, 24 l. en Province,	30 l.
LE COURIER D'AVIGNON; prix,	18 l.

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.

Œuvres complètes de Démosthène & d'Eschine, traduites en françois, 5 vol. gr. in-8°. rel.	25 l.
Les Lucas, 2 vol. avec fig. in-8°. br.	18 l.
Dictionnaire Dramatique, 3 vol. gr. in-8°. rel.	15 l.
Diçt. de l'Industrie, 3 gros vol. in-8°. rel.	18 l.
Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles, in-8°. rel.	5 liv.
Autre dans les sciences exactes, in-8°. rel.	5 l.
Autre dans les sciences intellectuelles, in-8°. rel.	5 l.
Médecine moderne, in-8°. br.	2 l. 10 s.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse-cour, in-12 br.	2 l.
Diçt. Diplomatique, in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Revolutions de Russie, in-8°. rel.	2 l. 10 s.
Spectacle des Beaux-Arts, rel.	2 l. 10 s.
Diçt. des Beaux-Arts, in-8°. rel.	4 l. 10 s.
Théâtre de M. de Sivry, vol. in-8°. br.	2 l.
Poème sur l'Inoculation, vol. in-8°. br.	3 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. in-fol. avec planches br. en carton,	24 l.
Mémoires sur les objets les plus importants de l'Architecture, in-4°. avec fig. br. en carton,	12 l.
L'Esprit de Molière, 2 vol. in-12 br.	4 l.
Tableau politique & littér. de l'Europe, an. 1775, br.	2 l.
Diçt. des mots latins de la Géographie ancienne, in-8°. broch ^e	3 l.
Les trois Théâtres de Paris, in-8°. br.	2 l. 10 s.
L'Égyptienne, poème épique, br.	1 l. 10 s.
Hymne au Soleil, br.	1 l. 4 s.



M E R C U R E
D E F R A N C E.
O C T O B R E , 1 7 7 7 .

P I È C E S F U G I T I V E S .
E N V E R S E T E N P R O S E .

*DISCOURS de César à ses Soldats , avant
la Bataille de Pharsale.*

IMITATION DE LUCAIN. *Pharsale , liv. VII.*

VAINQUEUR de l'Univers, ma seule destinée ;
Soldat , enfin voici la fameuse journée
Où ta juste vengeance aspira tant de fois ;

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Plus d'espoir , il nous faut aujourd'hui des exploits.

Ton bras va décider , devant les Dieux & Rome ,
Si César est un traître ou s'il est un grand homme.
Ce jour , je m'en souviens , est celui que les Dieux,
Aux bords du Rubicon , promirent à mes vœux,
Où d'un honteux refus vengé par la victoire ,
D'un triomphe conquis je dois avoir la gloire ;
C'est ce jour même aussi , qui , cessant tes travaux,
Te fera Citoyen en te faisant Héros ;

Et jugeant de nos coups le crime ou la justice ,
Rendra le vainqueur libre & le vaincu complice.
Si tu souillas pour moi tes innocentes mains ,
Viens laver dans le sang tes forfaits & les miens ;
Ce fer qui les commit , peut lui seul les absoudre ;
Ton sort est un problème , & tu vas le résoudre.
Romains, quel est mon but ? De vous sauver des
fers ,

D'assurer sous vos loix le rebelle Univers ;
Trop heureux , si jamais, me cachant à l'envie,
D'un simple Citoyen je puis mener la vie ;
Et, reprenant le rang d'un Plébéien modeste,
Enfin , vous voir en paix maîtres de tout le reste.
De mon ambition recueillez seuls les fruits.
La conquête du monde est-elle à si haut prix ?
Vous avez à détruire une lâche jeunesse ,
Qui n'a vu de combats que les jeux de la Grèce ,

Des Barbares , rebut des climats étrangers,
 Pour qui ce fer est lourd , & les fers sont légers,
 Qu'effrayeront plutôt, loin d'animer leur rage ,
 Le signal du combat & la voix du carnage.
 Craint-on pour ennemis d'avoir des Citoyens ?
 Qui d'entre eux à Pompée auroit prêté leurs
 mains ?

Ne craignez rien , frappez ; qu'un même coup
 confonde

Les ennemis de Rome & la fange du monde ;
 Renversez sous vos pieds ces Peuples languissans ,
 Du timide Univers remparts trop impuissans.

Que leur importe-t-il ? Qu'importe à l'Arménie
 Sous quel Chef, en effet , Rome soit réunie ?
 Quel barbare voudra payer d'un peu de sang ,
 L'avantage de voir Pompée au premier rang ?
 En quelques mains que soit la puissance Romaine,
 Esclaves tous par elle , ils lui doivent leur haine.
 Citoyens , vous avez pour Chef un Citoyen ;
 Et Romains , vous suivez les drapeaux d'un Ro-
 main ,

D'un Romain que toujours a suivi la victoire ,
 Et qu'avec vous la Gaule a vu couvert de gloire.
 Êtes-vous ces Guerriers dont je connois les traits ,
 Que les plus grands périls n'effrayèrent jamais ?
 La victoire est à vous ; dans l'excès de ma rage ,
 Déjà je vois ces champs, théâtre du carnage ,

A iv

8 MERCURE DE FRANCE.

Pleins des débris du monde écroulant sous vos
coups ,

Je vois les Rois vaincus embrassant vos genoux.

Mais je suspends mon sort par ces discours fri-
voles ,

Soldat, tu veux du sang & non point des paroles.

Pardonne, malgré moi je retiens ta valeur ;

Jamais espoir si grand ne dévora mon cœur ;

Jamais je ne me vis si près des destinées.

Quelles faveurs, grands Dieux, doivent m'être
données!

Un foible espace, amis, reste encore à franchir ;

Ne faites plus qu'un pas, je vais vous enrichir.

Oui, je vais vous donner, si le Ciel me seconde,

Pour Esclaves, des Rois, & pour butin, le Monde.

Mars seul doit prononcer ; l'Arrêt est solennel ,

Si vous êtes vaincus, César est criminel ;

Vos exploits sont des maux, vos vertus sont des
crimes ,

De Sacrificateurs vous devenez victimes.

Voyez de tous côtés ces affreux échafauds

Dressés par vos Vainqueurs ou plutôt vos Bour-
reaux ;

Voyez tous les tourmens que leur fureur apprête,

Et Pompée au Sénat offrant déjà ma tête.

Que dis-je ? Un autre soin que celui de vos jours,

Me fait-il aujourd'hui vous prêter mon secours ?

Du commun des mortels mesurant les années,
Les Dieux, comme il leur plaît, réglent les des-
tinées.

Il n'en est pas de moi comme de tant d'humains,
Leur sort est dans les Cieux, le mien est dans mes
mains.

Dès-l'instant qu'à mes vœux hésitant à répondre,
Le Ciel menacera de vouloir me confondre,
Ce bras, pour m'éviter l'horreur de le haïr,
Le punit par ma mort d'avoir pu me trahir.
Souverains Protécteurs de Rome, votre ouvrage,
Qui voyez les périls qu'affronte son courage,
Secondez aujourd'hui celui dont la vertu
Ne veut point le trépas d'un rival abattu,
Et qui, de ses succès usant avec clémence,
Ne prépare au vaincu que la paix pour vengeance.
Quand Pompée à l'étroit surprit votre valeur,
Vous savez de quel sang s'enivra sa fureur :
Moi, je veux en ce jour, sans suivre sa conduite,
Épargner le vaincu que j'aurai mis en fuite.
Gardez-vous, dans son sang, de tremper votre
main,

D'ennemi qu'il étoit, il sera Citoyen.
Mais au sein des combats, méprisez la nature,
Par des torrens de sang étouffez son murmure ;
Parens, amis, que tout succombe sous vos coups.
Pourquoi les respecter ? Il n'en est plus pour vous.

A v

10 MERCURE DE FRANCE.

Rendez avec cè fer leurs fronts méconnoissables ;
Ils sont vos ennemis , alors qu'ils sont coupables.
Sur leurs membres sanglans , frayez - vous un
chemin

Qui mène à la victoire encor plus qu'au butin.
Votre but est ce camp d'où s'élance Pompée ,
Pour voir sa perte sûre & sa fureur trompée.

Par M. le Méteyer.

L'ABDICATION DE SYLLA.

ENFIN , après l'horreur d'une trop longue nuit ,
Le grand jour va paroître , & la lumière luir.
La force , le bonheur , le plaisir m'environnent ;
Mars , Fortune , Vénus * , tour-à-tour me cou-
ronnent.

D'un état vil , obscur , & par-tout inconnu ,
Au faite des grandeurs me voilà parvenu :
Tout tremble devant moi , ma gloire est mon
ouvrage ;
Soit crainte , soit espoir , tous briguent l'avantage
De m'obéir. Je règne ; & mes premiers exploits

* *Paroles de Sylla.*

N'ont voulu que du sang, & pour Sujets, des
Rois.

Jugurtha fut jadis ma première victime :
Etre heureux & vainqueur, voilà quel fut son
crime.

Mithridate, ce Roi si terrible aux Romains,
Trompé par mes rivaux, & vaincu par mes mains,
Voilà quels premiers traits ont dû faire connoître
Ce que j'avois été, ce que je devois être.

Parmi tant de tombeaux, parmi les factions,
Tout fut enseveli par mes proscriptions.
Sous les coups de mon bras, Rome même asservie,
Tombante à mes genoux avec toute l'Asie,
Implôre mes bontés par des vœux superflus,
Et pour prix de ses vœux, n'obtient que des refus.

Au rang de Dictateur je me place moi-même,
Donnant pour toute Loi ma volonté suprême.
J'ai fait raire les Loix, j'ai fait couler le sang,
Et le bras du Bourreau me paroissoit trop lent :
A mon gré j'ai rempli Rome de funérailles,
Du sang des Sénateurs inondé ses murailles.
Les Prêteurs égorgés aux pieds de ce Sénat,
Assurent ma vengeance & cimentent l'Etat...

Cesses de t'effrayer du bonheur qui t'accable,
Sylla ; sois généreux, sur-tout impénétrable ;
Que Rome tremble, mais ignore tes projets :

A vj

12 MERCURE DE FRANCE.

Marches, sans hésiter, aux plus brillans succès ;
Les dangers sont pour toi, s'il en étoit encore ;
Étonnes les Romains : les bienfaits qu'on abhorre,
Ne sont plus des bienfaits... Saches y renoncer :
Pour te mieux élever, apprends à t'abaisser ;
Tu n'as que trop fléchi Rome sous ta puissance.
N'es-tu pas fatigué de son obéissance ?
Oui, cet acte vanté qui me fait tant d'honneur,
Est de ma politique & non pas de mon cœur.
Que je sois admiré par des ames vulgaires,
Peu m'importe, ce sont des ames mercenaires ;
Moi seul connois le prix de mes brillans succès ;
Les Romains sont par moi dédaignés pour Sujets.
La seule ambition, ou tranquille, ou furie,
Décida constamment les instans de ma vie.
Pour me connoître tel que j'ai toujours été,
Il faudra tous les yeux de la postérité.

Par M. M... Citoyen de S. Quentin.

Clair-voyant dupé par un Aveugle.

UN Aveugle vivoit dans son petit ménage,
Economisant de son mieux,
Le peu de bien que ses aïeux,
De père en fils, avoient pour apanage.

L'inventaire en est court. C'étoit une maison,
 Un jardin où Dame Alifon,
 Son Intendante de cuisine,
 Pour l'intérêt du pot, soignoit mainte racine,
 Quelques poules, un chat, un chien, pour tout
 bétail ;
 Voilà son patrimoine, en gros comme en détail.
 Tenant compte de tout (sans plume ni mémoire)
 Sa prudente tenacité,
 Malgré sa mince hérité,
 Avoit su, pour la soif, ménager une poire.
 Le magot se montoit à deux cens bons écus,
 Nichés dans un vieux mur, garottés dans un linge;
 Le Diable, que l'on dit plus malin qu'un vieux
 singe,
 Lunettes sur le nez, ne les auroit pas vus.
 Néanmoins, je ne fais par quelle défiance,
 Notre homme, qui craignoit quelque nocturne
 assaut,
 Les croyant mal chez lui, soit en bas, soit en haut,
 Par une sotte prévoyance,
 Un beau jour, de très-grand matin,
 Résout de les loger dans un coin du jardin.
 Il écoute d'abord de toutes ses oreilles :
 Rien ne bouge ; il s'assied, s'oriente à tâtons,
 Creuse sous un vieux saule, y met ses ducats, &
 Les couvres, & s'en revient. Mais au travers des
 treilles

14 MERCURE DE FRANCE.

Il étoit épié par le voisin Lucas,
Qui, lui parti, ne manqua pas
De se saisir de la nichée,
Comptant bien la tenir plus sûrement cachée.
L'Aveugle, de retour, se voulut rendormir.
Mais, soit regret naissant, soit trouble involon-
taire,
Soit souvenir trop vif de ce qu'il vient de faire,
Il le tenta vingt fois, & n'y put parvenir.
Enfin, las de rouler comme un pivot mobile,
De dépit il se lève, & crut calmer sa bile,
En revoyant son cher trésor.
Il tâte : les oiseaux avoient pris leur essor.
N'en trouvant que le nid, il donne à tous les Dia-
bles
Celui qui les avoir happés;
Mais les Diables pour lors étoient trop occupés;
De plus, ces noirs Seigneurs sont très-peu pi-
toyables.
Réclamer son argent sans preuve ni témoin,
C'est chercher une éguille en un bateau de foin.
Il le sentit, & résolu de feindre,
Bien loin des'amuser à geindre.
Tant que dura le jour, il ne fit que chanter,
Se promener ou caqueter.
Lucas augurant bien de cette humeur joyeuse,
Rit sous cape, l'accoste, & lui serrant la main :

Compère, lui dit-il, allez toujours ce train,
 Vous ne mènerez pas une vie ennuyeuse.

Quel sujet puis-je avoir de n'être pas joyeux ?

Répond le borgne de deux yeux,

Je ne dois rien, j'ai même quelque avance...

Mais à propos, puisque j'y pense,

Conseillez-moi, voisin, j'ai quatre cens écus.

Pour les garantir de la serre

De certains nocturnes Argus,

La moitié, par mes mains, gîte déjà sous terre :

De placer le restant, c'est-là mon embarras.

Sera-ce au même endroit ? Dois-je en choisir un
 autre ?

En composer deux lots, seroit fort de mon goût,

Du moins, si j'en perds un, je ne perdrai pas tout.

Ce n'est pas mon avis, reprend le bon Apôtre,

Qui, connoissant le premier réservoir,

Vouloit qu'on s'y fixât, afin de tout avoir :

Poisons, poursuivit-il, qu'une cause subite,

D'un embrâsement, d'un Voleur,

Ou d'autre semblable malheur,

Vous forcât de prendre la fuite ;

En cas pareil, n'aimeriez-vous pas mieux

Trouver tout en un lieu qu'en deux ?

Vertuchou, dit l'Aveugle, on ne sauroit mieux
 faire ;

Vous l'entendez ; à vous le père :

16 MERCURE DE FRANCE.

J'approuve votre avis , & le ferai valoir ,
Non pas demain , mais dès ce soir ;
Je vous en fais la confidence...

Allez , comptez sur ma prudence ,
Dit Lucas , & le quitte. A peine étoit-il nuit ,
Que le traître au jardin se rend à petit bruit ;
Et, pour donner confiance à son homme,
Sous le vieux saule , il replace la somme ;
Puis, ventre à terre , il se tapit auprès.

L'homme aux écus , qui, tout exprès ,
Dans son grenier s'étoit mis en vedette ,
L'entendit ; & sentant que la besogne est faite ,
De son logis sort gai comme pinçon ;
Un rouleau dans la main , à l'autre tout sem-
blable ,

(Pour la forme , s'entend , car étant plein de sable ,
Il n'en avoit que la façon).

En arrivant , il trouve au gîte
Son cher magot tout frais remis ;
Il le prend , l'empoche au plus vite ,
Et dit : Voisin , partageons comme amis ;
J'ai pris mon lot , voilà le vôtre ;
Comptez-le en vous désennuyant :
Un Aveugle par fois voit mieux qu'un Clair-
voyant ;

Et tel se voit duper qui croit duper un autre.

Par M. P. D. L. à Sens.

V E R S

*SUR les Représentations données par le
Sieur Nicolet , au profit des Incendiés
de la Foire S. Ovide.*

C'EST donc toi qui donne en France,
Aux vieux favoris de Plutus,
L'exemple de la bienfaisance !
Jouis du prix de tes vertus :
Triomphe , ame patriotique !
Tu peux , aux grelots de Momus,
Joindre la couronne civique :
Heureux si ton zèle héroïque ,
Peut enflammer tous nos Crésus !
Quand l'infortune en toi contemple
Et son père & son bienfaiteur ,
Je porte envie à ton bonheur :
Pour moi ton Spectacle est un Temple.
Ah ! si le sort moins rigoureux
Eût été propice à mes vœux ,
Tu n'aurois pas donné l'exemple.

Par M. Willemain d'Abancourt.

L'APRÈS SOUPER D'HIVER.

Conte.

UN soir l'Abbé de Boisrobert ,
Convive amusant & facile ,
Revenoit de souper en ville ,
Par un tems froid & fort couvert.
Voilà qu'au détour d'un passage ,
Du haut d'un quatrième étage ,
On le régale d'un bouquet...
Le thym , la rose & le muguet ,
N'en composoient pas l'assemblage.
L'Abbé de pester aussi-tôt ;
Pester , hélas ! cela soulage :
Il prend des pierres , & bien-tôt
S'apprête à venger cet outrage.
Il les lance bien haut , bien haut ;
Mais son bras trahit son courage.
Voilà qu'il casse le vitrage
D'un Procureur au Parlement ,
Qui se montre au même moment
A sa fenêtre , & fait tapage.
« Monsieur , lui dit le pauvre Abbé ,
» Vous avez de sots Locataires ;

- » *Voyez comme ils m'ont équipé !*
 » *Est-ce que ce sont mes affaires ?*
 Prend alors le Procureur ;
 » *Dois-je pâtir de votre humeur ?*
 » *Pourquoi me jetez-vous des pierres ?*
 » — *Je vous demande bien pardon ;*
 » *Excusez mon impolitesse ;*
 » *Mais vous êtes de la maison ,*
 » *Vous les rendrez à leur adresse ».*

Par le même.

ÉPITRE A MA MUSE.

MUSE, à la Vérité fidelle,
 Garde-toi d'aller dans tes chants,
 A d'autre Divinité qu'elle,
 Prodiguer un coupable encens :
 Garde-toi, dis-je, en ta manie,
 D'aller, au mépris des vertus,
 Lâchement vendre le génie,
 A l'or des Suivans de Plutus.
 Bien-tôt cette bassesse insigne,
 Dévoilée au sacré vallon,
 Pour jamais te rendroit indigne
 Du doux commerce d'Apollon.
 Quel outrage ! Dieu du Permesse,

20 MERCURE DE FRANCE.

Qu'un de tes jeunes nourriçons ,
Vil esclave de la richesse ,
Perdant le fruit de tes leçons ,
Sans honte d'un fat qu'on méprise ,
Brigue les faveurs en rampant ;
Et fasse au pied de la sottise ,
Voir le mérite suppliant.
Combien alors, vous qui d'Horace
A Tibur dictiez les écrits ,
Avez-vous, Nymphes du Parnasse,
A rougir pour vos favoris !
Fixé dans un paisible asyle ,
Loin des plaisirs tumultueux ,
Qu'au sein d'une bruyante Ville
Gostre le riche fastueux ;
J'irai , Peintre de la Nature ,
Couché sur un lit de gazon ,
Rêvant quelque tendre aventure ,
M'essayer à quelque Chanson :
Ou si du Dieu de l'harmonie ,
Mes vers sont jamais avoués ,
L'on ne verra de mon génie
Qu'aux vertus les fruits consacrés.

Par M. Baude.



LE NOUVEL ACTÉON*.

PROVERBE DRAMATIQUE,

En un Acte & en Prose.

P E R S O N N A G E S.

Madame GRASSET.

Monsieur DE LORME.

DARGENCOURT, *neveu de M. de Lorme.*

LOUISON, *Femme-de-Chambre de Madame Grasset.*

Un Laquais.

La Scène est à Paris, dans la Maison de Madame Grasset.

* L'idée de ce Proverbe est prise d'une Nouvelle intitulée : *Le Mousquetaire à genoux, ou l'Apothicaire de qualité.*

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISON *seule.*

VOILA trois jours entiers que Madame me fait tourner la tête : si cela continue, je n'y pourrai pas tenir : elle ne me donne pas un moment de repos.
Louison par-ci, Louison par-là... Elle veut une chose, elle en veut une autre...
Bon ! ne la voilà-t-il pas encore sur mes talons ?

SCÈNE II.

Madame GRASSET, LOUISON.

MADAME GRASSET. Mais, Louison, il faut absolument que vous découvriez l'impertinent...

LOUISON. Mais, Madame, encore un coup, je n'en fais pas plus que vous sur cet article.

MADAME GRASSET. Voilà à quoi m'expose votre négligence!

LOUISON. Comme' si j'avois pu deviner qu'un téméraire pénétreroit dans votre Salle de bain, &...

MADAME GRASSET. Ah! ne me forcez pas à rougir encore par le souvenir...

LOUISON. Mais puisque vous l'avez vu, vous pouvez mieux que moi...

MADAME GRASSET. Je vous ai déjà dit cent fois que je n'avois fait que l'entrevoir : d'ailleurs, le trouble où j'étois, & la précipitation avec laquelle il s'est retiré, ne m'ont pas permis de distinguer ses traits.

LOUISON. Le Portier dit qu'il n'a vu entrer personne.

MADAME GRASSET. Personne?

LOUISON. Cela est inconcevable. . . . C'est peut-être un Sylphe, un esprit Aérien qui vous a joué ce tour.

MADAME GRASSET. Je ferois presque consolée si je ne pouvois m'en prendre qu'à une substance intellectuelle & non à un corps palpable, & sur-tout à un

24 MERCURE DE FRANCE.

corps masculin; mais je crains bien le contraire.

LOUISON. Au surplus, Madame, quand vous vous rendrez malade, que vous en reviendra-t-il ?

Madame GRASSET. Cela vous est bien aisé à dire, Mademoiselle; mais, ou vous découvrirez le coupable, ou vous sortirez de chez moi.... Je n'y suis pour personne. (*Elle sort*).

S C È N E I I I.

LOUISON *seule*.

Ou vous sortirez de chez moi! A la bonne-heure; je serai tranquille au moins... Mais si Madame vient à se remarier, comme il y a tout lieu de le croire, je perdrois une bonne aubaine. . Cependant je suis dans un grand embarras. . . Il ne faut ni plus ni moins qu'un miracle pour me tirer d'affaire.

SCÈNE

SCÈNE IV.

DARGENCOURT, LOUISON.

DARGENCOURT. Ma chère Louison, puis-je vous dire un mot ?

LOUISON. C'est vous, Monsieur ? Eh ! d'où sortez-vous donc depuis trois grands jours qu'on n'a point entendu parler de vous ?

DARGENCOURT. Si vous n'avez pitié de moi, je suis un homme perdu.

LOUISON. Que vous est-il donc arrivé ?

DARGENCOURT. Comme si vous ignoriez ma fatale destinée.

LOUISON. Attendez.... Est-ce que ce feroit vous par hasard qui auriez surpris Madame ?

DARGENCOURT. Ah ! cessez cette cruelle plaisanterie ; vous qui avez toute la confiance de Madame Grasset, pouvez-vous ne pas savoir....

II. Vol.

B

26 MERCURE DE FRANCE.

LOUISON. Je le fais si peu que, Madame elle-même est malade de... curiosité.

DARGENCOURT. Il se pourroit qu'elle ne m'eût pas reconnu! Ah! j'en suis au comble de la joie!... N'allez pas me vendre, au moins.

LOUISON, *à part*. Un petit moment! il faut que je songe à mes intérêts. (*Haut*). Mais je crois au contraire, Monsieur, que vous ne feriez pas mal de lui avouer la vérité. Du caractère dont je connois ma Maîtresse, cela ne peut qu'avancer vos affaires. Car, quoique vous ne m'ayiez encore rien dit, je ne suis pas à m'appercevoir que vous l'aimez, & que vous ne feriez pas fâché d'enlever cette conquête à votre cher oncle.

DARGENCOURT. Il est vrai.

LOUISON. Si vous lui faisiez parvenir une petite lettre d'excuses...

DARGENCOURT. J'en apportois une.

LOUISON. Donnez-là moi; je ferai votre affaire.

DARGENCOURT. Ah! ma chère Louison, si vous pouvez la faire réussir, soyez assurée que ma reconnoissance égalera le service...

OCTOBRE. 1777. 27

LOUISON. Nous parlerons de cela une autrefois... Savez-vous bien, Monsieur, que vous n'êtes pas de mauvais goût ? Madame Grasset est une veuve de vingt-six à vingt-sept ans , blanche , fraîche & dodue , le bras rond , la dent belle , l'œil vif & bien fendu , les cheveux noirs comme jais....

DARGENCOURT. Qui mieux que moi fait le prix qu'elle vaut ?

LOUISON. Cinq ans de communauté qu'elle a passés avec un vieux & riche Secrétaire du Roi , qui avoit des fonds considérables , & savoit bien les faire valoir , lui ont paru assez longs , mais ont bien arrangé ses affaires. Ses reprises ont monté à près de deux cens mille francs , sans compter un douaire que le bonhomme, qui n'en a point eu d'enfans, lui a assuré , & un porte-feuille bien garni d'actions & de billets au porteur, que nous avons adroitement mis de côté dans les derniers jours de la vie de M. Grasset.

DARGENCOURT. Ah ! ce n'est point l'intérêt qui conduit mon cœur.

LOUISON. Je le crois ; mais la fortune néanmoins n'est pas à dédaigner. Avec ces avantages, Madame Grasset est une

B ij

28 MERCURE DE FRANCE.

veuve très-bonne à épouser en secondes noces , & j'aime mieux que vous l'ayez que votre oncle ; vous nous convenez davantage.

DARGENCOURT. Ah ! si je puis réussir, je serai le plus heureux des hommes.

LOUISON. Tranquillisez-vous, tout ira bien. Je prends mon cœur par autrui, moi ! Je fais que le projet de M. votre oncle est bien fait pour vous déplaire , & je puis vous assurer qu'il manquera ; je l'ai mis dans ma tête,

DARGENCOURT. Eh ! comment ai - je pu mériter que vous preniez mon parti avec tant de chaleur ?

LOUISON. Cela n'est pas difficile à concevoir. Vous êtes jeune , grand , bien fait , bien portant , d'une physionomie agréable , & qui promet beaucoup. Quand on est aussi aimable , on est fait pour réussir. . . . Je crois que j'entends Madame. . . C'est elle - même. . . Voilà ma clef ; sauvez-vous dans ma chambre ; j'irai vous chercher quand il fera bon. En attendant , si vous voulez dormir , vous trouverez sur ma commode quelques petites brochures dont vous ne tar-

OCTOBRE. 1777. 29
derez pas à sentir les bons effets : vous
m'en direz des nouvelles. (*Il sort*).

SCÈNE V.

LOUISON *seule*.

M. de Lorme est un ladre qui tireroit
de l'huile d'un mur ; ce n'est pas-là l'homme
qu'il nous faut.

SCÈNE VI.

Madame GRASSET, LOUISON.

MADAME GRASSET. Est-ce que vous
êtes devenue sourde, Mademoiselle ? Je
sonne, j'appelle, & personne ne me
répond.

LOUISON. Je vous demande excuse,
Madame ; j'étois occupée...

MADAME GRASSET. Et à quoi, s'il
vous plaît ?

LOUISON. A recevoir cette lettre que
j'allois vous porter.

B iij

30 MERCURE DE FRANCE:

Madame GRASSET. Donnez donc.

LOUISON, à part. L'humeur joue de son reste.

Madame GRASSET, ouvrant la Lettre. Ah ! ma chère Louison ! je ne reviens pas de ma surprise.

LOUISON. Qu'avez-vous donc Madame ?

Madame GRASSET. Tout est découvert... Lisez.

LOUISON prenant la Lettre. « Madame, »
» une imprudence que j'ai commise par
» le plus grand hasard du monde, va
» peut-être me coûter la vie : une flamme
» qui s'étoit déjà allumée dans mon cœur
» depuis quelques semaines, est devenu
» un véritable embrâsement ; mais je
» sens, hélas ! que je ne dois plus me
» présenter devant vous, sans craindre
» d'éprouver le sort d'Actéon ; à moins
» que vous, Madame, qui êtes plus
» Belle & plus fraîche que la sœur
» d'Apollon, vous ne soyez plus indul-
» gente qu'elle, & vous ne daigniez me
» rappeler auprès de vous ; ce sera rap-
» peler à la vie celui qui a pour vous
» autant de passion que d'admiration &
» de respect. DARGENCOURT ».

MADAME GRASSET. Eh bien, ma pauvre Louison ?

LOUISON. Eh bien, Madame ? Je ne vois pas grand mal à tout cela. Monsieur Dargencourt est on ne peut pas plus aimable ; il vaut mieux que ce soit lui qu'un autre qui ait profité des faveurs du hasard.

MADAME GRASSET. Mais songez-vous qu'en épousant son oncle, je suis dans le cas de rougir chaque fois qu'il se présentera devant moi.

LOUISON. Faites mieux, congédiez l'oncle & épousez le neveu.

MADAME GRASSET. Un jeune-homme !

LOUISON. Il en durera plus longtemps.

MADAME GRASSET. Ah ! je suis d'un embarras. . . . Sonnez, Mademoiselle, sonnez. (*Louison sonne*). Je donnerois tout-à-l'heure la moitié de ma fortune. . . .

SCÈNE VII.

MADAME GRASSET, LOUISON,
LA FLEUR,

MADAME GRASSET. La Fleur, il faut aller sur le champ chez M. de Lorme, & le prier de passer ici tout de suite.

LA FLEUR. Je m'en y vais.

MADAME GRASSET. Tout de suite.

LA FLEUR. Oui, Madame. (*Il sort*).

SCÈNE VIII.

MADAME GRASSET, LOUISON.

LOUISON. Quel est votre dessein?

MADAME GRASSET. Je l'ignore moi-même.

SCÈNE IX.

MADAME GRASSET, M. DE LORME,
LOUISON, LA FLEUR.

LA FLEUR, *annonçant.* Monsieur de Lorme. (*Il sort*).

SCÈNE X.

MADAME GRASSET, M. DE LORME,
LOUISON.

MONSIEUR DE LORME. J'entrois chez vous, Madame, quand votre Domestique venoit au-devant de moi; je suis charmé de vous prévenir.

MADAME GRASSET. J'ai à vous parler, Monsieur, d'une aventure fâcheuse, très-délicate, & sur laquelle je dois prendre un parti... Asséyez vous.

MONSIEUR DE LORME. Vous m'inquiétez.

Bv

34 MERCURE DE FRANCE.

MADAME GRASSET. Il y a trois jours, Monsieur, que..... c'étoit un matin..... j'étois.... Louison va vous expliquer ce dont il s'agit, car j'aurois trop à rougir de vous l'apprendre moi-même.

LOUISON. Monsieur, ... c'est que ... Madame ... l'autre jour ... j'étois allé... & pendant que ... Madame, aussi je ne fais comment tourner cela.... Vous avez la lettre de M. Dargencourt, que Monsieur la lise, il verra....

MONSIEUR DE LORME. Je ne comprends rien à vos débats.

MADAME GRASSET. Lisez cette lettre dont l'écriture doit vous être connue.

MONSIEUR DE LORME, *après avoir lu.* Je ne m'étonne plus, Madame, que cet insolent n'ait pas osé reparoître devant moi : il mérite toute ma colère ; & s'il s'est banni de votre présence, je vais le bannir pour jamais de la mienne. Je l'abandonne, je le déshérite ; & je vais changer tout mon bien de nature, pour pouvoir, en vous épousant, vous le laisser tout entier.

MADAME GRASSET. Ce n'est pas cela que je veux dire, Monsieur, c'est que je

ne peux pas épouser l'oncle d'un jeune-homme qui a eu l'impertinence, ou plutôt l'imprudence...

M. DE LORME. Mais permettez-moi de vous dire que ce n'est pas ma faute.

LOUISON, *à part*. Je puis aller délivrer mon Prisonnier. (*Elle sort*).

S C È N E X I.

Madame GRASSET, M. DE LORME.

Madame GRASSET. Jugez, Monsieur...

Monsieur DE LORME. Mais je vous dis encore une fois que je ne suis pas cause...

Madame GRASSET. N'importe, je ne veux point être exposée à rougir, si je rencontrais ce neveu chez vous.

Monsieur DE LORME. Mais, Madame, je vous répète qu'il n'y reviendra plus.

Madame GRASSET. N'importe, si j'avois le malheur de vous perdre, & que j'eusse quelques intérêts à démêler avec lui.

B vj

MONSIEUR DE LORME. Cela ne peut pas être, puisque je changerai mon bien.

MADAME GRASSET. N'importe...

S C È N E X I I & dernière.

MADAME GRASSET, M. DE LORME,
DARGENCOURT, LOUISON.

DARGENCOURT. Ah! Madame, souffrez que je me jette à vos pieds, & que j'y expie un crime involontaire....

MONSIEUR DE LORME. Retirez-vous, insolent....

DARGENCOURT. Ah! mon oncle, ne m'accablez pas de votre courroux; daignez plutôt plaider ma cause...

MONSIEUR DE LORME. Il vous convient bien, malheureux...

MADAME GRASSET. Un moment, Monsieur, je ne souffrirai point que vous maltraitez votre neveu en ma présence.. (*A Dargencourt*). Relevez-vous, Monsieur.

DARGENCOURT. Non, Madame, je

resterai à vos genoux jusqu'à ce que vous daigniez me pardonner.....

LOUISON, *bas à Dargencourt.* Tout va bien, tenez bon.

MONSIEUR DE LORME. Mais enfin, Madame....

MADAME GRASSET. Après ce qui m'est arrivé, Monsieur, je ne consentirai jamais que vous m'épousiez; je donne ma main à Monsieur votre neveu: il ne sera pas dit qu'un homme m'aura vue ainsi, & ne m'aura pas épousée; il n'y a que lui qui puisse réparer mon honneur offensé.

DARGENCOURT. Ah! Madame, vous me rendez à la vie.

MONSIEUR DE LORME. Je n'y comprends rien; je ne crois pas votre honneur offensé; & pour preuve, je ne demande pas mieux que de vous épouser. D'ailleurs, je vous ai dit que mon neveu ne vous verroit plus, & que je le déshériterois. Et je vais dès ce moment....

LOUISON. Eh! Monsieur, ce n'est point-là ce que demande Madame: elle ne veut point brouiller les familles, ni

88 MERCURE DE FRANCE.
faire perdre à votre héritier naturel & légitime , le droit qu'il a à votre succession.

MADAME GRASSET. Au contraire , Monsieur , je vous prie de l'assurer toute entière à Monsieur votre neveu ; je l'épouserai alors , & je serai votre belle-nièce au lieu d'être votre femme ; mais je n'en aurai pas moins d'attachement & de sentimens pour vous.

MONSIEUR DE LORME. Mais j'aimerois cependant mieux que ce fût moi qui...

LOUISON. Que voulez-vous, Monsieur? Il n'y a pas de remède; il faut vous en consoler; ainsi va le monde : *L'occasion fait le Larron.*

Par M. Willemain d'Abancourt.

V E R S

POUR mettre au bas du Portrait de la Reine.

SEROIT-CE l'éclat d'un Empire ,
Ou la sagesse de Pallas ?
De Vénus sont-ce les appas ,

Que dans Antoinette on admire ?
 Non , ces trois lots ne valent pas
 Son doux & bienfaisant sourire ;
 On est séduit par la beauté ,
 La sagesse enchaîne le Sage ,
 A la puissance on rend hommage ,
 Mais on adore la bonté.

Par M. Porral de Saint-Sulpice.

LES PLAISIRS CHAMPÊTRES.

LORSQUE pendant l'hiver les Autans redoutables,
 Nous ont fait , dans la Ville , essuyer leur rigueur ;
 Quand leurs siffemens formidables
 Ont cessé de semer l'épouvante & l'horreur ,
 Qu'il est doux au printems d'aller goûter en paix ,
 Sur les gazons fleuris , sur les lits de verdure ,
 Le prix & les bienfaits
 De la sage Nature !
 Tout rajeunit alors à nos yeux enchantés ;
 Les limpides ruisseaux ne sont plus agités ,
 On voit leur onde pure ,
 Leurs petits flots argentés ,
 S'égarer dans les prairies ,
 Et quitter leurs rives fleuries ,

40 MERCURE DE FRANCE

Pour porter leur tribut aux fleuves orgueilleux.

Des Citoyens des airs, l'essai voluptueux,

Sous les naissans feuillages,

Fait entendre son doux ramage ;

Favori du printems, il chante ses attraits.

Il charme les secrets

Du beau Lisis, qui, près de sa Bergère,

Lui jure une ardeur sincère.

« Voi, lui dit-il, voi, ma chère,

» Ces ramiers amoureux,

» Voi, comme ils sont heureux !

» Ah ! répond Laure, aimons de même,

» Aimons-nous toujours comme eux ;

» Oui, cher Lisis, goûtons ce bien suprême.

Le Berger à ces mots, dans ses mains amoureuses,

Pressant cet objet adoré,

S'empresse de cueillir sur ses lèvres heureuses,

Les gages de l'amour dont il est enivré.

Couple charmant, Lisis, divine Laure,

Puisse le Dieu des cœurs,

Faire pour vous toujours éclore

Les plus brillantes fleurs

Qu'il sème à votre aurore !

Par M. Grainville fils, de Lisieux.



PENSÉES DIVERSES.

I.

Il y a des personnes qui ont tellement contracté l'habitude du malheur, que lors même qu'il a cessé de les accabler, elles ne laissent pas d'en conserver encore le pli. Leur ame toujours nourrie d'amertume, est devenue insensible à toutes les impressions qui ne sont pas celles de la douleur; le plaisir n'y sauroit plus entrer par aucun endroit, & elle semble avoir perdu jusqu'à l'aptitude aux sentimens agréables. C'est une fleur flétrie que le Soleil réchauffe envain de ses rayons.

II.

Il arrive souvent qu'on exagère les qualités de certaines personnes, ou qu'on leur en prête qu'elles n'ont point, afin d'acquérir par cette candeur simulée, le droit de rabaisser chez d'autres les qualités qu'elles ont, ou même de les leur

43 **MERCURE DE FRANCE.**
refuser entièrement, sans être pour cela
soupçonné de jalousie.

I I I.

L'estime & la louange ne plaisent à celui qui en est l'objet, que parce qu'elles ont d'excessif. On aime mieux n'être point loué, que de l'être précisément autant qu'on le mérite. Le desir de l'homme est de paroître aux autres plus grand qu'il n'est réellement; mais quand il ne peut y réussir, il préfère encore de passer dans leur opinion pour plus petit qu'il n'est, à être vu d'eux dans sa taille naturelle; parce que, dans le premier cas, il peut toujours se consoler par le mépris pour des juges qui savent si mal l'apprécier; au lieu que, dans le second, son amour-propre ne trouve point une pareille ressource.

I V.

Il y a un point où toutes les vertus commencent à se confondre aux yeux du vulgaire, qui, depuis là, les perd de vue, & ne peut plus distinguer la vertu moins belle de celle qui l'est davantage.

Tout ce qu'on fait au-delà de ce point est perdu pour la gloire.

V.

Dans le monde, pour observer toujours bien, il faut ne pas observer continuellement. L'œil sans cesse tendu se fatigue, la vue se trouble, & l'on voit des fantômes.

V I.

Les gens les plus joyeux ne sont pas les plus heureux. La grande gaieté suppose dans l'ame trop d'agitation pour qu'elle puisse être la marque du contentement. Le bonheur sourit, mais il ne rit guères.

V I I.

Pour animer un grand corps, il faut plus d'esprit, ou du moins une autre espèce d'esprit que pour en animer un petit.

V I I I.

On avoue les torts qu'on a eus, & l'on nie ceux qu'on a. De même, on

raconte les maux qu'on a soufferts, & on cache ceux qu'on souffre.

I X.

Triphile est annoncé comme un homme d'esprit. Il entre. C'est un homme d'esprit. Qu'on l'eût annoncé comme un sot; ç'eût été un sot. C'est que Triphile a d'esprit justement ce qu'il en faut pour soutenir la première idée qu'on a donnée de lui, & qu'il n'en auroit point assez pour faire revenir de la seconde.

Par M. B. . .

 A U N M A G I S T R A T .

Vous qui d'une main dédaigneuse,
 Repoussez les présens des Cliens du Palais,
 Vous ne résistez pas aux traits
 D'une aimable solliciteuse;
 Elle régne sur votre esprit,
 De votre cœur elle dispose;
 Et ce n'est que par son crédit
 Qu'on obtient de vous quelque chose;

C'est la chaste Thémis, vous honorez sa cour.
 On voit cette Vierge sacrée,
 D'un auguste bandeau, modestement parée,
 Vous dicter ses loix chaque jour.
 Nous approuvons votre tendresse;
 Et l'on est heureux, en plaidant,
 Quand on a pour soi la Maîtresse
 De Monseigneur le Président.

Par M. de la Louptière.

C O U P L E T S

*A Madame Dém. . . pour le jour de Sainte
 Victoire, sa Fête.*

Air de la Romance du Barbier de Séville.

JEUNE Beauté, quels cœurs assez rebelles
 Echapperoient au pouvoir de vos yeux ?
 C'est un devoir d'encenser tous les Dieux,
 C'est un bonheur d'aimer toutes les Belles.

Comment vauter votre esprit & vos charmes,
 L'Amour sur vous versa tous les trésors ;
 Je n'ose point tenter de vains efforts ;
 On vous célèbre en vous rendant les armes.

46 MERCURE DE FRANCE.

Votre beau nom annonce votre gloire,
Mille Captifs soupirent sur vos pas.
Quand on peut tout, quand on a mille appas,
On doit porter le doux nom de *Victoire*.

*Par M. Cardonne, premier Commis
de la Maison de Madame.*

O D E A L' A V A R I C E.

MONSTRE toujours insatiable,
Tyran de tes adorateurs,
Furie infâme, impitoyable,
Souveraine des mauvais cœurs,
Farouche, inquiète Avarice,
Fille du Stix, mère du Vice,
C'est toi qui, de mille fléaux
Que l'on vit autrefois éclore
Des mains funestes de Pandore,
Es la source des plus grands maux.

Ne crois pas que ma bouche loue
Les attraits de ce cher métal
Qui charme les âmes de boue
En proie à ce vautour fatal;
Mon cœur n'estime les richesses

Que pour répandre des largesses
 Sur les besoins des malheureux :
 Il méprise cet homme avide ,
 Qui, séduit par un or perfide ,
 Se porte à des excès affreux.

Quels traits , inhumaine Avarice ,
 Ton empire offre à mes regards !
 Au gré de ton vénal caprice ,
 Je vois affronter les hasards :
 Tes Sujets parcourent le monde ,
 Bravent le feu, le fer & l'onde ;
 Les loix , la nature & l'honneur :
 Tu foule aux pieds la vertu même ;
 Et l'Autel de l'Être Suprême ,
 N'est pas exempt de ta fureur.

Maître des Dieux , vengeur du crime ,
 Tu vois de si noirs attentats :
 Descends de ton Trône sublime ,
 Confonds & punis ces ingrats ;
 Arme tes mains, lance ta foudre ,
 Frappe, écrase & réduis en poudre
 Les Avars profanateurs.
 J'apperçois déjà ta justice
 Les préparer à leur supplice
 Sous le poids des chagrins rongeurs.

48 MERCURE DE FRANCE.

L'Avare traite de folie
Les plus respectables bienfaits :
D'une prudente économie,
Il prétend masquer ses forfaits ;
Mais les yeux éclairés du Sage ,
Percent aisément le nuage
Dont son cœur voudroit se couvrir :
Son trésor est la seule Idole
Qu'adore son ame frivole ,
Et Plutus lui fait tout souffrir,

Mortels , pour vous-même barbares ,
N'ouvrirez-vous jamais les yeux
Sur l'affreux destin des Avars ,
Victimes d'un vice odieux ?
Dans le besoin , dans la tristesse ,
Profitez-vous de la richesse ?
Votre or peut-il vous amuser ?
Non , c'est un bon arbre inutile ,
Toujours fécond , toujours stérile ,
Dont vous ne savez point user.

Souvent des héritiers avides ,
Et jaloux de votre trésor ,
Deviennent des cœurs homicides ,
Qui n'attendent que votre mort.
Si , pour dissiper leur envie ,

Pendant

Pendant le cours de votre vie,
 Vous vous montriez généreux,
 Ils célèbreroient votre gloire,
 Ils béniroient votre mémoire;
 Vos bienfaits vous rendroient heureux.

A quoi bon cet amas frivole ?
 Pourquoi tant de biens superflus ?
 Tout l'or qu'entraîne le pactole,
 Ne vous rassasieroit pas plus.
 L'Avarice à l'homme fatale,
 Est le vrai tableau de Tantale,
 Qui brûle de soif dans les eaux.
 Toujours esclave inséparable
 D'un bien qui la rend misérable,
 Elle n'aime que ses Bourreaux.

Ah ! faisons un plus doux usage
 Des biens qui nous viennent des Cieux !
 Les richesses aux yeux du Sage,
 Sont comme un vin délicieux ;
 Cette liqueur enchanteresse,
 Prise avec prudence & sagesse,
 Ranime nos goûts & nos cœurs :
 L'excès dégénère en ivresse,
 La privation en tristesse :
 L'abus de tout fait nos malheurs.

50 MERCURE DE FRANCE.

Vous qui gémissiez sous l'empire
D'un intérêt pernicieux,
Profitez des sons de ma lyre
Pour suivre l'exemple des Dieux.
Si Jupiter étoit avare,
Il seroit un tyran bizarre
Fait pour le malheur des humains ;
Il n'épargne que son tonnerre ;
Les biens dont il comble la terre,
Coulent sans cesse de ses mains.

Par M. de Forges, Abbé de Valmont.

LE COCHON ET LE BŒUF.

Apologue.

NONCHALAMMENT couché sur un peu de litière,
Dans le coin d'une basse-cour,
Et réduit au malheur de ne savoir que faire,
En ces mots, un Pourceau s'exprimoit un beau
jour :

« De tous les animaux, je suis, en apparence,
» Sans contredit, le plus heureux ;
« Ils travaillent ; mais moi, je n'ai, grâces aux
» Dieux,

« D'autre soin que celui de bien remplir ma
» panse ;

« Ils ont tous l'air content ; seul , dans un doux
» repos ,

« Je suis d'humeur maussade ; une sombre tristesse,
» Hélas ! m'environne sans cesse ».

Un Bœuf laborieux entendit ce propos ;

Le travail seul , dit-il , fait cette différence.

Mon ami , ne t'y trompe pas ,

L'ennui que tu ressens , naît de ton indolence ;

Rarement la tristesse accompagne les pas

De ceux qui , par leurs soins , savent se rendre
utiles ;

Mais ceux qui , comme toi , fainéans inutiles ,

Languissent dans l'oïveté ,

Ne connoissent jamais le prix de la gaieté.

Par M. Houllier de Saint-Remy.

C O N T E.

TOUT fier de chanter au Lutrin ,
Ne sachant au surplus un seul mot de Latin ,
Un gros Manant (c'étoit la Fête du Village)
S'égoïilloit , croyant faire honneur au Patron :
Un Aveugle sans son bâton ,

C ij

52 MERCURE DE FRANCE.

Auroit fait, à coup sûr, beaucoup moins de tapage.

Tandis qu'il va toujours chantant ,
Dans un coin à l'écart , il voit certaine femme
Qui se désole ; une belle ame
Peut habiter par fois sous l'habit d'un Manant :
Inquiet , de ces pleurs il veut savoir la cause :
Ah ! vous me feriez croire à la Métempsychose ,
Dit notre désolée ; à votre son de voix ,
J'ai cru , tant vous avez l'art de le contrefaire ,
Distinctement entendre braire
Mon pauvre Ane expiré depuis plus de six mois.
Par le même.

LE POETE ET SON MÉCÈNE.

Fable traduite de l'Anglois.

CONFINÉ dans un galetas ,
Sans la plus légère ressource ,
Et , graces aux Dieux , n'ayant pas
Un écu vaillant dans sa bourse ,
Un jeune Élève d'Apollon ,
Plus tendrement qu'Anacréon ,
Soupiroit , dit-on , sur sa lyre ,

Inspiré par le Dieu d'amour ,
 Des vers qu'à la Ville , à la Cour ,
 Chacun se plaisoit à redire...
 Nouveau Mécène bienfaisant ,
 Un Lord , au génie indigent ,
 En connoisseur , daigna sourire ;
 Il court , vole , offre son appui
 A cet homme dans la misère ,
 L'accueille & l'amène avec lui ,
 Jaloux de lui servir de père...
 Voilà notre Apollon assis
 Près d'une table somptueuse ,
 Sablant gaïement des vins exquis :
 Grace à l'amitié généreuse ,
 Ce cadavre est ressuscité ;
 C'est tous les jours nouvelle Fête.
 La Déesse nécessité ,
 Qui jadis planant sur sa tête ,
 Venoit allumer dans son sein
 Un enthousiasme divin ,
 Surprise , fait en diligence
 Porter ailleurs son influence...
 Oubliant son art enchanteur ,
 Source unique de son bonheur ,
 Le Poëte n'est plus le même :
 Dans une indifférence extrême
 Pour les neuf Sœurs & l'Hélicon ,

14 MERCURE DE FRANCE.

L'amour seul du plaisir l'enflamme ;
Plus de Sonnet , plus d'Épigramme ,
Pas la plus légère Chançon.
« Insensé , lui dit son Mécène ,
» Outré d'un pareil changement ,
» Quel est donc ton aveuglement ?
» Va , suis le penchant qui t'entraîne :
» Ton art avoit su me charmer ;
» Mon cœur s'est ouvert à l'estime ,
» Et je m'efforçois d'animer
» Ton goût décidé pour la rime :
» Le bandeau vient d'être levé ,
» Loin d'ici pleure ta sortise ;
» J'abhorre le fou qui méprise
» Les talens qui l'ont élevé ».

Par le même.

COUPLETS A L'AMOUR,

*Adressés à Mademoiselle de C * * * .*

Air : Gentille Boulangère , &c.

AROI seul je me fie ,
Accours me soulager ;
Amour , dis-moi : Sophie

Doit-elle un jour changer ?
 Pour calmer mon martyre ,
 Je songe à ses sermens ;
 Mais peuvent-ils suffire
 Au plus vif des Amans ?

Que peut une promesse
 Pour satisfaire un cœur ?
 Sophie a ma tendresse ,
 Et je suis son vainqueur.
 Mais, hélas ! ma victoire
 Ma laissé mes desirs,
 Faisant tout pour ma gloire
 Et rien pour mes plaisirs.

Vole aux rives charmantes *
 Où t'appellent mes vœux ;
 Mille Beautés touchantes
 Y frapperont tes yeux.
 A tes regards, peut-être,
 Sophie échapperoit ;
 Pour la mieux reconnoître ,
 Écoute son portrait.

Elle a d'une Déesse
 Le port majestueux ;

* *Sur les bords de la Loire.*

56 MERCURE DE FRANCE.

L'amour & la sagesse
Brillent dans ses beaux yeux.
Le parfum de la rose
S'exhale de son sein ;
Sa pourpre fraîche éclosé
Pâlit près de son teint.

Elle unit l'art de plaire
A la naïveté ;
Au plus doux caractère ,
La plus vive gaieté.
Simple en sa bienfaisance ,
Et noble en sa douceur ,
Son heureuse naissance
Le cède à son bon cœur.

Crainctive autant que belle ,
Elle fuit le grand jour ;
A ses devoirs fidelle ,
Sa famille est sa Cour.
Mais lorsque vers la plaine ,
Elle porte ses pas ,
On croit voir une Reine
Entrer dans ses Etats.

Mais que simple est ma Muse
De peindre ses appas ;
Sans ce soin qui m'abuse ,

Tu la reconnoîtras.
 D'abord, à la plus belle,
 Amour adresse-toi,
 Et sois sûr que c'est celle
 Dont j'ai reçu la foi.

Va donc, couÿrs à ma Belle
 Annoncer mou retour ;
 Dis-lui, qu'éloigné d'elle,
 Je languis nuit & jour.
 Sois, près de ma Sophie,
 Sa garde & mon soutien ;
 Il y va de ma vie,
 Sophie est tout mon bien.

Par M. L. C. D. B.

É L É G I E.

JE n'en puis plus douter, Déesse impitoyable,
 Cruelle mort, non rien ne résiste à tes loix :
 Le pauvre & l'opulent, les Bergers & les Rois,
 Jeunes, vieux, tout subit l'arrêt irrévocable
 Qui sépare à jamais l'ami de son ami ;
 D'un père ou d'une mère, un enfant trop chéri ;
 D'un époux complaisant, une femme adorée ;

C v

OCTOBRE. 1777. 39
est *Bandeau*, où l'on trouve *Ane*, *eau*,
aune, *aube*, *bande*, *nue*, *beau*, *Danube*,
ban, *bude* & *eu*; celui du second est *Oui*,
où se trouve *Io*; & celui du troisième est
Orange, où se trouvent *or*, *Oran*, *orge*,
rage, *Noé*, *Ange*, *orage*, *gare*, *âne*.

É N I G M E.

DE maint secret je suis dépositaire,
Avec cela j'ai le don de les taire.
Lecteur, il arrive souvent
Que vous me faites part des vôtres,
Et que jamais ne vous quittant,
Toujours à vos côtés, j'en reçois beaucoup d'au-
tres.
On me flatte, on me blesse; on me voit chez les
Rois.
Fréquemment sans parure, on me pare par fois:
Pour cacher, en vain la teste & l'onde
Ont renfermé des trésors dans leur sein;
L'or & tous les rubis les plus brillans du monde,
Me flattent moins qu'un air de clavecin.
Par M. Bouvet, à Gisors.

C vj

A U T R E.

MA nature est, Lecteur, tout-à-fait singulière.
Je fais naître & mourir sans habiter la terre.

A maint de ses enfans je me fais pourtant voir ;
Ceux de qui je suis maître , éprouvent mon pou-
voir.

On me cherche , on m'évite ; on me craint & l'on
m'aime ;

Pour le bien , pour le mal , souvent je suis extrême.
Propice en certains cas , nuisible en bien des tems,
Si je fais des heureux , je fais des mécontents.

Quand je fais de bons vins , je réjouis Grégoire ;
Si j'enlaidis Philis , je lui rends l'humeur noire.

Qui me craint a raison ; je ne puis pas parler ,
Et je ne saurois voir , mais je fais dévoiler.

Par le même.

A U T R E.

JE suis, mon cher Lecteur, la Reine d'un Em-
pire ;

Et mon teint est toujours si brillant & si beau ,

Que la fière beauré m'accorde un doux sourire,
 Et vient me caresser jusques dans mon berceau
 Mais si de me ravir elle avoit l'imprudence,
 Elle auroit à gémir de son funeste sort ;
 Les gardes qui toujours veillent à ma défense,
 Le déclin de mon règne est près de ma naissance ;
 De leurs traits lui feroient bien-tôt sentir l'effort.
 Pourquoi donc me vanter d'un destin malheureux ?
 Modèle des plaisirs, je n'ai qu'un tems comme eux.

*Par M. Préauveau du Pont-d'Aouft, de la
 Société Littéraire de Rennes.*

LOGOGYPHE.

JE suis, dans tous les tems, un meuble très-com-
 mode ;
 L'hiver comme l'été, je suis toujours de mode :
 Je change seulement quelquefois de couleur,
 Sur-tout lorsque je suis chez un riche Seigneur.
 J'ai six pieds, cher Lecteur, si tu les décomposes,
 Tu verras que mon sein renferme bien des choses ;
 Un péché capital ; deux des quatre Elémens ;
 Ce qu'on ne trouve point chez les adolescens,
 Mais qu'on voit, à coup sûr, chez la personne
 antique ;
 Le contraire de doux, un ton de la Musique ;
 Ce qui borde la mer ; un insecte rongeur ;
 Un chemin assez dur ; un légume flatteur

62 MERCURE DE FRANCE.

Qu'on mange le matin. Adieu, je vais paroître ;
Je n'en ai que trop dit pour me faire connoître.

Par le même.

A U T R E.

CHEZ nos aïeux, presque toujours
J'occupois le sommet des plus hautes montagnes,
Et là j'étois d'un bon secours.
Plus souvent aujourd'hui j'occupe les campagnes,
Et j'y figure noblement ;
Car j'en fais, à coup sûr, le plus bel ornement.
De mon entier si l'on fait deux parties,
L'une est un animal très-adroit & gourmand,
Aimable par mille folies,
Passé maître en minauderies,
Ingat sur-tout ; l'autre est un élément.

Par M. Bouvet, à Gisors.

A U T R E.

MA première moitié se place
Sur un animal indolent ;
L'autre, liquide, est efficace
Pour calmer la soif à l'instant.

Par le même.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Éloge de Michel de l'Hopital, Chancelier de France, Discours qui a remporté le Prix de l'Académie Française en 1777; par M. l'Abbé Remy. A Paris, chez Demonville, rue Saint-Severin. — Éloge du même, par M. Daigni, chez le même Libraire. — Éloge du même, Discours qui a obtenu le second Accessit; chez le même Libraire. — Éloge du même, Ouvrage qui a concouru pour le Prix de l'Académie, par M*** avec l'épigraphie, & *teneo antiquum manibus pedibusque decorem.* L'HOPIT. L. 1. Ép. III. A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, de Madame, & de Madame la Comtesse d'Artois.*

RIEN n'est plus propre à exciter une noble émulation parmi les Orateurs, & à perfectionner leurs talens, que cette double vue, de Juges éclairés qu'il faut satisfaire, & de rivaux redoutables qu'il faut surpasser. Tel est le précieux avan-

64 MERCURE DE FRANCE.

tage des Corps littéraires & de l'établissement des Prix Académiques. Les éloges des grands hommes, sur-tout de ceux dont la vie est aussi riche en événemens qu'en vertus, sont une excellente morale mise en action, d'autant plus propre à faire une impression forte & durable, que l'exemple conduit à la vertu par le chemin le plus court. Inspirer l'amour des hommes vertueux & patriotiques, c'est inspirer l'amour de la vertu & celui de la Patrie.

Ces observations seront justifiées par le petit nombre de citations auxquelles nous sommes obligés de nous borner, dans le compte que nous avons à rendre des Eloges imprimés, du Chancelier de l'Hopital.

M. l'Abbé Remy suit son héros dans la carrière du Magistrat, au Concile de Trete, à la tête de nos Finances, & sur-tout dans les fonctions de Chancelier, dignité la plus éminente de l'État, la plus difficile à remplir, quand on n'est animé que par le bien public.

« Quel ressort mettra-t-il en œuvre,
» (le Chancelier de l'Hopital), pour
» échapper à l'indigence ! La protection
» des grands ? Il vient d'en éprouver
» l'instabilité : l'intrigue ? C'est la ressour-

» ce des fourbes & des hommes vils.
 » L'Hopital entre dans une carrière ou-
 » verte au pauvre comme au riche, &
 » la plus favorable à l'homme qui veut
 » acquérir de la considération, & con-
 » server son indépendance : je parle de
 » la profession d'Avocat, ministère de
 » confiance, de fatigue & de dangers,
 » où l'homme surveillé par des Confrè-
 » res, qui sont à la fois & ses égaux &
 » ses maîtres, & les accusateurs & ses
 » juges, doit marcher d'un pas ferme
 » au bord des précipices ; combattre
 » pour l'innocence dont il a tous les se-
 » crets, repousser le crédit qui veut l'in-
 » timider, l'imposture qui cherche à le
 » surprendre, la haine qui empoisonne
 » ses écrits & ses paroles; enfin, la ven-
 » geance & la cupidité qui s'efforcent
 » d'éteindre la lumière qu'il apporte
 » aux Oracles de la Loi.

» A la vue de tant d'intérêts
 » divers, Catherine de Médicis, investie
 » par ces hordes d'Histrions & d'Escla-
 » ves, qui nous apportoient de l'Italie
 » tous les vices des Nations dégénérées,
 » toutes les fourberies d'une politique
 » monstrueuse, tous les besoins du luxe,
 » l'art meurtrier de la Finance, la fureur

66 MERCURE DE FRANCE.

» épidémique du jeu, le goût de ces
» débauches que la nature abhorre, &
» la lâche audace des empoisonnemens
» & des assassinats, jusqu'alors inconnus
» chez un Peuple qu'honorioient sa bra-
» voure & sa loyauté : Catherine, de
» Médicis, insensible aux calamités pu-
» bliques, ne songeant qu'à ses plaisirs,
» à sa vanité, à son ambition, multiplie
» les spectacles, ordonne des fêtes, pro-
» dige l'or à ses bouffons, tourmente
» les Ministres, se repent & s'applaudit
» tout-à-tour, d'avoir choisi l'Hopital
» pour Chancelier. Empire de Charle-
» magne, quelle est donc ta destinée !
» Une femme ombrageuse & pusilla-
» nime, une femme aveugle & féroce
» préside à tes mouvemens, élève &
» renverse à son gré les Sages faits pour
» te gouverner.

» . . . L'Inquisition : à ce mot la
» plume tombe, le cœur se glace, l'ima-
» gination ne voit plus que des cachots
» & des bûchers, des délateurs & des
» victimes ; un Tribunal de sang, & des
» forfaits imaginaires. Qu'on se peigne
» le désespoir de l'Hopital, en apprenant
» que des Inquisiteurs vont être élevés à
» la dignité des Magistrats, & que dé-

» formais le code de la Nation fera fouillé
 » par une loi sacrilège, qui, autorisant
 » l'homme à fouiller dans l'ame de son
 » semblable, violera impunément le
 » dernier asyle où le Citoyen puisse
 » adorer la sainte image de la liberté.

» . . . Si l'on voyoit naître un jour,
 » dans notre Empire, un homme capa-
 » ble de rétablir l'ordre dans le Domai-
 » ne, qui, sous nos premières dynasties,
 » formoit l'unique revenu du Monarque;
 » un homme qui sût couvrir de ses ailes
 » le berceau de l'orphelin, & le préserver
 » de la cupidité ou de l'indifférence de
 » ceux que la loi lui donne pour défen-
 » seurs; un homme dont la sagesse en-
 » chainât la main de ces veuves déna-
 » turées, qui transmettent à un nouvel
 » époux l'héritage de leurs premiers en-
 » fans; un homme qui pût circonscrire
 » les droits de ces propriétaires, dont
 » la vanité jalouse de régner au-delà du
 » tombeau, substitue leurs domaines à
 » l'infini, retient les familles dans un
 » cruel esclavage, & fournit à la chicane
 » un aliment qui rend la justice plus fu-
 » neste aux Citoyens, que les désordres
 » même qu'elle veut réparer... si l'on
 » pouvoit rencontrer, parmi nous, un

68 MERCURE DE FRANCE.

• Ministre capable de donner un frein
» aux Administrateurs de ces maisons de
» Pitié, où l'indigence va chercher la
» santé, & où elle ne trouve que le dé-
» sespoir & la mort; un Ministre dont
» l'humanité, s'armant d'une verge de
» fer, poursuivit l'usure & ses vils sup-
» pôts jusqu'au fond de l'antré où ils
» enfouissent les dépouilles du peuple;
• un Ministre qui, donnant une forme
» nouvelle aux preuves testimoniales,
» arrêta la licence de ceux qui profanent
» la Religion du serment; un Ministre
» assez habile pour entreprendre la réfor-
» me de nos mœurs; assez hardi pour
» attaquer de front ce luxe qui nous
» énerve; assez dévoué aux intérêts des
» Citoyens, pour affermir autour d'eux
» ces formes légales qui sont la sauve-
» garde de la liberté publique; en un
» mot, assez fécond en ressources pour
» substituer les principes éternels de la
» Justice, à ces usages barbares qui nous
» deshonnorent: un tel homme mérite-
» roit sans doute les honneurs & les
» hommages que les Nations ont prodi-
» gués aux Conquérans? Eh bien! il
» a existé chez nos ayeux, & la réforme
» de tant d'abus présente le tableau des

Nous passons à l'*Eloge composé par M. Doigni*, qui a certainement bien mérité la mention honorable de l'Académie Française, par la pureté de son style, par les réflexions toujours judicieuses, & par son éloquence parfaitement assortie au genre du discours. Après avoir fait le tableau du siècle malheureux où vivoit le Chancelier de l'Hopital, l'Orateur aime à contempler un homme « qui, dans le chaos de l'Anarchie, éleva » l'édifice des Loix, traça d'une main » sûre la ligne qui sépare les droits du » Peuple d'avec ceux du Souverain; un » homme qui, dans les murs de Sparte, » eût été Licurgue, qui fut un modèle » accompli de modération, de désinté- » ressement, de tolérance & de probité; » un homme qui, dans le sein de la » corruption, montra les vertus les plus » intrépides; qui, par la supériorité de » lumières, la constance inébranlable de » son ame, fut étranger à son siècle; » semblable à ces colonnes antiques, qui

» s'élèvent parmi les ruines , & que la
 » barbarie n'a pu mutiler ».

L'Orateur insiste avec raison dans son Discours, sur le monument de la Législation que l'Hopital eut le talent & le courage d'élever à sa gloire & à la nôtre.

« Le Gouvernement François , qui
 » sous la première race de nos Rois ,
 » nous présente des brigands féroces &
 » toujours armés ; sous la seconde , des
 » barbares asservis , obéissant à des fan-
 » tômes de Souverains ; sous la troisième ,
 » le Peuple dans l'esclavage , le chef de
 » l'Etat resserré dans un petit Domaine ,
 » le pouvoir divisé en une multitude de
 » branches de tyrannie , est un tableau
 » de troubles , de désordre & de confu-
 » sion. Au lieu de ces Loix fondamen-
 » tales , sur lesquelles les Trônes doivent
 » être assis , on voit la force luttant con-
 » tre le hasard. Les Loix saliques , nées
 » dans les forêts de la Germanie , &
 » que les Sauvages de l'Amérique pour-
 » roient adopter , deviennent plus bar-
 » bares , en se mêlant aux Loix ripuaires.
 » Les Capitulaires , fruits des Citoyens
 » naissans , & d'un Gouvernement ébau-
 » ché , loin de prévenir les abus , ne

» servent qu'à les étendre, & n'empê-
 » chent point que la Justice soit assise au
 » milieu de deux combattans, & qu'on
 » ait recours aux élémens & à l'effusion
 » du sang, pour prononcer ses Oracles.
 » Sous le despotisme féodal, des Cou-
 » tumes innombrables, aussi absurdes que
 » disparates, inondent la France: chaque
 » Baron, cantonné dans son château,
 » d'où il opprime ses Vassaux, exerce
 » des Loix qu'il interprête à son gré, &
 » la Nation seule n'en a pas. Pendant
 » ce long période, où la Législation est
 » si foible, si chancelante, la postérité
 » ne distingue que deux Législateurs.
 » Charlemagne qui, par le mouvement
 » extraordinaire qu'il imprima à la Na-
 » tion, l'eût peut-être avancée de dix
 » siècles, si ses idées ne fussent point
 » mortes avec lui. S. Louis, qui, par
 » l'héroïsme des vertus Chrétiennes, de
 » ses sujets barbares fit d'abord des hom-
 » mes, & par le bienfait de ses sages
 » Ordonnances, parvint à en faire des
 » Citoyens. Mais, que peuvent deux Sou-
 » verains perdus dans l'histoire de la
 » Monarchie, au milieu de cette foule
 » d'esclaves couronnés; les uns empri-
 » sonnés dans un Palais par leurs Mi-

72. MERCURE DE FRANCE.

» nistres , passant du cloître sur le trône ,
» & du trône dans le cloître ; les autres
» végétans dans l'indolence , abrutis par
» les vices & la cruauté , dormant dans
» les chaînes des Papes , & n'étant Rois
» que pour être les derniers des hom-
» mes ».

La manière dont M. Doigni s'explique sur la tolérance est si exacte, qu'elle devrait servir désormais de modèle à tous les Orateurs qui sont dans le cas de parler de cette vertu qu'on a si fort défigurée. « Je ne chercherai point à de-
» viner les opinions de l'Hopital, à lever
» un voile impénétrable aux yeux de la
» postérité : j'aime à croire , pour l'hon-
» neur du génie & de la vertu , que sa
» tolérance , qui forme un contraste si
» étonnant avec son siècle , n'étoit point
» cette indifférence coupable pour tous
» les cultes , qui ne donne aucune base
» à la morale , & aucun point d'appui à
» la raison ; ni cette paresse de l'ame que
» fatigue la lumière , & qui rend l'hom-
» me aussi indécis sur ce qu'il doit faire,
» que sur ce qu'il doit penser ; que c'étoit
» au contraire le sentiment profond
» d'une bienveillance universelle , qui
» lui faisoit regarder ses Concitoyens
» comme

» comme les amis de la société, quand
 » ils observoient les Loix, plaindre leurs
 » erreurs sans haïr, & laissoit à Dieu le
 » soin de lire dans les cœurs ».

L'Auteur du Discours qui a obtenu le second Accessit, a peint à grands traits les vertus, les talens & le génie du Chancelier de l'Hôpital. C'est ainsi qu'il nous représente ce grand homme, après avoir tracé les principaux événemens de sa vie. « Il est donc vrai que la
 » vertu n'est point un nom, & qu'elle
 » peut habiter les Cours; que parmi les
 » hommes destinés à gouverner le peu-
 » ple; l'humanité, la justice & les loix
 » ont des défenseurs, & même des mar-
 » tyrs. Mais un acte de courage, plus
 » rare encore que le sacrifice de la faveur
 » des Rois, un genre de magnanimité,
 » qui peut être le dernier terme de la
 » force humaine, c'est l'audace de con-
 » trarier le vœu de la Nation, & de
 » s'exposer à sa haine pour la servir;
 » c'est à ces traits qu'on reconnoît le
 » caractère sublime de l'Hôpital.

» Supérieur aux événemens, tran-
 » quille, inébranlable au milieu de la

II. Vol. D

74 MERCURE DE FRANCE.

» fureur & du choc des partis, & de la destruction prochaine de cet Empire, il s'élève au-dessus de tout ce qui l'entoure, & brave, pour l'intérêt de l'État, les opinions, les préjugés, les affections ; il résiste au Clergé, à la Magistrature, à son Roi, s'opposant seul à tous les partis, parce que le bien public seul n'avoit point de parti ; il voit l'injustice de ses concitoyens avec cette fermeté que donne la conscience d'une cause juste, avec cette indifférence qu'un homme instruit par l'expérience, a pour les cris & les plaintes d'enfans aveugles sur leurs intérêts ; enfin, avec l'indulgence d'un philosophe qui, dans les fureurs des hommes, reconnoissant les foiblesses de l'humanité, pardonne au méchant qui l'attaque, & ne peut l'offenser.

Dans l'Eloge imprimé chez Moutard, qui est le quatrième que nous avons annoncé, il est prouvé que tout contribua à étendre les connoissances de l'Hopital. Une éducation soignée, un goût inaltérable pour l'étude, des succès encourageans, des travaux qui, en rompant

l'esprit aux affaires , l'habituerent aux réflexions profondes. Tout aussi concourut pour lui former le cœur : les conseils , l'exemple , les malheurs & la constance d'un père, dont un excès de zèle causa la disgrâce. Les poursuites exercées contre lui-même , son emprisonnement dans cet âge encore où l'innocence de la jeunesse devoit le garantir ; la ruine de ses espérances , son éloignement de sa Patrie , le désastre de sa famille ; tant d'infortunes réunies devoient donc , puisqu'elles ne l'accablèrent pas , élever son ame , & la préparer , dès l'enfance , à cette sublimité que donnent les revers.

Nous nous arrêterons à l'endroit de l'Eloge où l'Orateur élève cet esprit de législation que le Chancelier de l'Hopital possédoit au sublime degré. « Qui
 » peut , en lisant les loix de l'Hopital ,
 » se refuser à l'admiration qu'elles inspi-
 » rent , & ne pas applaudir à leur Auteur ,
 » qui posséda l'art suprême de rétablir
 » les constitutions par le rétablissement
 » des principes ?

» En parcourant ces Ordonnances cé-
 » lèbres , source féconde des Loix plus
 » récentes , où vous voyez ce Législa-
 » teur qui force les Ministres de la

Dij

76 MERCURE DE FRANCE.

» Religion à s'occuper de leurs fonctions
» augustes , parce qu'il étoit convaincu
» que le tems employé à leurs devoirs ne
» seroit pas destiné à de vaines querelles ;
» qui contient des Seigneurs avides du
» bien de leurs Vassaux , en mettant
» ceux-ci sous la protection de la Justice,
» & ceux-là sous le glaive des Loix ; qui
» règle pour les impôts une perception
» dont le désordre paroît à ses yeux
» comme l'impôt le plus funeste ; qui
» détermine les formalités & les frais de
» Justice , parce que leur incertitude est
» la source des abus qui s'y commettent.
» Quand vous voyez ce vaste génie , por-
» tant par-tout ses regards , assurer aux
» Tribunaux cette autorité qui imprime
» le respect ; honorer , encourager dans
» les Juges cette simplicité des mœurs ,
» & cet amour des Loix qui adoucit la
» majesté de leurs fonctions , en même-
» tems qu'elle la perpétue ; rendre au
» Commerce son activité , la borner
» aux seules choses utiles , la maintenir
» en lui donnant des Juges , qui , débar-
» rassant les affaires de ces formes lentes ,
» pussent s'avancer rapidement vers la
» vérité ; récréer l'esprit de sa Nation
» par l'encouragement qu'il donne aux

» talens nécessaires, par l'oubli dont il
 » vouloit étouffer ces vains arts d'un luxe
 » ruineux; par l'établissement des Loix
 » somptuaires, qui, ne laissant d'autres
 » distinctions que celle de la vertu, en-
 » courageoient les hommes aux travaux,
 » réprimoient ce goût si vif des parures
 » frivoles, dans un sexe toujours assez
 » aimable sans ces vains ornemens, &
 » nourrissoient dans de chastes épouses
 » cette gravité de mœurs, dont l'Hopital
 » conservoit encore la pureté jusques
 » dans de nouveaux liens. Quand on
 » apperçoit ce grand homme, réunissant
 » ainsi les deux sexes par le charme des
 » vertus simples & modestes, ramenant
 » la Nation entière à un douce égalité,
 » &, ce qui peut-être de nos jours seroit
 » une chimère, veillant aux besoins de tous
 » comme un bon père veille à ses enfans;
 » défendre la possession de plusieurs em-
 » plois, de plusieurs bénéfices, comme s'il
 » avoit été convaincu que ce qui formoit
 » le superflu des uns, manquoit toujours
 » au nécessaire des autres; ne semble-t-il
 » pas qu'un de ces Sages si vantés chez
 » les Grecs, qu'un Licurgue, le plus
 » grand des Législateurs du plus sage des

78 MERCURE DE FRANCE.

» Peuples, sortant du sein des Morts ;
» ait animé l'Hopital de son génie ? »

Eloge du Chancelier de l'Hopital, Discours présenté à l'Académie Française, ayant pour épigraphe ces paroles : *nece vita anima que peperci*, &c. Cet Ouvrage n'a pas pu entrer dans le Concours à cause de sa longueur, qui excède de plus du double les bornes prescrites à ces sortes de Discours. Le suffrage de l'Académie, à qui l'Auteur avoit présenté son Ouvrage, n'en a pas moins été flatteur.

L'Auteur de ce Discours commence son Ouvrage par une réflexion très-vraie, mais humiliante pour nous. Il soutient » que, pour s'assurer du bon-
» heur, autant du moins que le bonheur
» peut appartenir à des êtres sensibles &
» périssables, il suffiroit aux hommes
» de le vouloir, puisque leurs plus grands
» malheurs naissent d'une foule de vices
» & de préjugés qui ne sont pas l'ouvrage
» de la nature. Pour les réparer, ces mal-
» heurs, il ne faudroit, continue l'Ora-
» teur Philosophe, qu'éclairer les hom-
» mes sur leurs véritables intérêts, &

» qu'un petit nombre de vérités simples
 » établiroit le bonheur du genre humain
 » fut une base inébranlable ».

En effet, rien de si court & de si simple que ce qui est prescrit à l'homme ici bas : *aimer Dieu & son prochain comme soi-même, & croire à l'Évangile.* * Chose
 » admirable, dit si bien M. Montef-
 » quieu, la Religion Chrétienne, qui ne
 » semble avoir d'objet que la félicité de
 » l'autre vie, fait encore notre bonheur
 » dans celle-ci ».

C'est, en effet, faute d'avoir pratiqué ces vérités si précieuses & si consolantes, que les hommes ont éprouvé toutes sortes de malheurs, & que les annales de l'histoire nous offrent tant d'objets tristes.
 « Les Peuples traités par leurs Souverains
 » comme de vils troupeaux, dont la vie &
 » la postérité leur appartiennent : l'hom-
 » me injuste & puissant, franchissant la
 » barrière des Loix, toujours trop foibles
 » contre lui, ou trouvant dans ces Loix
 » mêmes des moyens sûrs & terribles de
 » violer avec plus d'impunité les droits
 » qu'elles devoient défendre; il verra les
 » impôts que la Nation a payés pour les
 » besoins publics de la Nation, être la
 » solde de ceux qui forgent ses fers; la

Div

30. MERCURE DE FRANCE.

» réforme des abus , ouvrir la porte à
» des abus nouveaux , & la vertu même
» devenir funeste , lorsque ses efforts ,
» trop foibles pour réprimer les mé-
» chans , n'ont servi qu'à les irriter. Alors
» pénétré d'un dégoût mortel , le Ci-
» toyen vertueux se dira : le genre hu-
» main est donc condamné à des maux
» irréparables , & il ne reste plus à
» l'homme de bien , que de n'être ni le
» complice , ni le témoin des malheurs de
» ses semblables ».

: L'Orateur , après ce tableau si fidèle
& si affligeant , commence l'Eloge du
Chancelier de l'Hopital , ce Magistrat
philosophe , qui n'eut pas même besoin
de l'espérance du succès pour faire au
bonheur public , le sacrifice de sa vie en-
tière. « Au milieu du plus violent fana-
» tisme , il fit entendre la voix de la
» raison & de l'humanité ; au sein de
» l'Anarchie & de la révolte , il défendit
» avec un courage égal , & l'autorité du
» Roi , & les droits de la Nation ; la cor-
» ruption de son siècle , les intrigues de
» la Cour n'altérèrent ni son intégrité
» ni sa franchise ; & , lorsque tous ne
» songeoient qu'à établir leur fortune
» sur les malheurs publics , seul il veil-
» loit pour la Patrie ».

L'Hopital, avant qu'il fut Chancelier, se conduisit en homme qui sent qu'il n'a rien à attendre que de sa vertu & de son génie, & se distingua par ses talens & par ses vertus, que ses malheurs sembloient rendre plus intéressantes. Il ne connut que deux plaisirs, celui de servir son Pays, & celui de découvrir des vérités. L'Hopital, avec de si heureuses dispositions, méritoit de devenir l'Ange tutélaire de sa Nation, & le réformateur de son siècle. Il suffit de peindre ce siècle pour connoître le prix des vertus éminentes de l'Hopital. « Des Gouvernemens
 » flottans entre le despotisme & l'Anar-
 » chie ; une Administration qui n'avoit
 » d'autre plan que d'augmenter, par des
 » voies sordides, les profits du fisc ; une
 » Législation qui n'étoit qu'un amas de
 » Coutumes nées dans les tems barbares ;
 » un Peuple ignorant & fanatique ; des
 » mœurs à la fois féroces & corrom-
 » pues ; une noblesse superstitieuse &
 » débauchée, avide de plaisirs & de
 » combats, livrée à tous les vices, &
 » capable, à la fois, des plus grands
 » crimes & des actions les plus héroï-
 » ques ».

Le portrait éloquent que l'Orateur fait

D v

§2 MERCURE DE FRANCE.

de Catherine de Médicis , du Chancelier Olivier , & de Bertrandi , Garde des Sceaux, intéressera le Lecteur autant que la description du spectacle qu'offroient alors les Nations Chrétiennes. L'énumération des devoirs & des fonctions du Chancelier, quoique faite longuement, mérite qu'on s'y arrête.

« Chef de la Magistrature, le Chancelier ne doit jamais perdre de vue que les Magistrats ont été institués pour le Peuple, & que, placé à leur tête, il leur doit, non de défendre leurs prétentions, mais de leur assurer la liberté de remplir leurs devoirs. Si la crainte, la bassesse, l'avidité, la partialité corrompent la pureté des jugemens; si les Tribunaux font servir à leur propre ambition, le pouvoir dont ils sont armés pour la sûreté publique; si l'esprit de corps étouffe l'esprit d'équité; si le zèle de secte ou de parti altère le zèle de la justice; si les Magistrats s'abaissent jusqu'à se rendre les instrumens des passions des hommes puissans, ou les complices de leurs intrigues; s'ils négligent leurs fonctions utiles pour aspirer à un simulacre de pouvoir qu'ils ne peuvent obtenir

» qu'aux dépens de la prospérité publi-
 » que ; qu'alors ils trouvent dans leur
 » chef un Censeur plus occupé de les
 » éclairer que de les punir , plus redou-
 » table par l'autorité de ses lumières &
 » de ses exemples , que par le pouvoir
 » de sa place ; & qui sache que les re-
 » proches de l'homme puissant ne sont
 » qu'une injure , mais que ceux de l'hom-
 » me vertueux peuvent être des leçons
 » utiles.

» Conservateur des Loix, placé entre la
 » Nation & le Souverain , le Chancelier
 » appartient à tous deux , & n'appartient
 » qu'à eux seuls. S'il se souvient qu'il
 » peut avoir d'autres intérêts , d'autres
 » liaisons, il n'est qu'un traître. — C'est
 » à lui de défendre auprès du Prince les
 » droits du Peuple, que jamais les Rois
 » n'ont intérêt de violer : c'est à lui de
 » défendre les droits du Souverain, con-
 » tre tous ceux qui voudroient exercer,
 » au nom de la Nation, un pouvoir qu'elle
 » ne leur a pas confié.

» C'est à lui d'invoquer hautement le
 » nom de la Justice au milieu des cla-
 » meurs de l'ambition , qui appelle la
 » guerre ; de l'avidité, qui demande qu'on

D vj

84 MERCURE DE FRANCE.

» lui livre le sang du Peuple; des factions,
» qui combattent pour le despotisme ou
» pour l'Anarchie.

» Défenseur du Peuple, qui souvent
» même, sans connaître son nom, jouit
» de sa sagesse & de son courage; utile
» au Monarque dont il défend l'honneur
» & la conscience, en combattant sou-
» vent ses volontés, un Chancelier de-
» meure en butte à tous les méchants.
» Aussi, tandis que toutes les autres places
» du Ministère ont été révocables à la
» première volonté du Souverain, une
» Loi ancienne a voulu que celle du
» Chancelier ne pût lui être ôtée que par
» un jugement régulier; que celui qui
» est chargé du maintien des Loix, fût
» protégé par elles; & que l'homme de
» la Nation ne fût pas livré, sans défense,
» aux ennemis de la Nation.

» Législateur enfin, le Chancelier sen-
» tira que, s'il doit maintenir l'exécution
» des Loix tant qu'elles subsistent, il
» doit également n'en pas laisser subsister
» de mauvaises; que plus il importe que
» les Loix soient respectées, plus il est
» essentiel qu'il n'y en ait que de bonnes.
» Qu'enfin si c'est toujours un mal de

» violer les Loix, c'est souvent un très-
 » grand bien de les réformer.

» Proscrire toutes ces Loix contraires
 » à la raison & à la nature, qu'aucune
 » Puissance ne peut légitimer, & qu'on
 » ne peut volontairement tolérer sans se
 » rendre coupable; abolir toutes ces Loix
 » cruelles, qui servent moins à donner
 » de l'horreur pour le crime, qu'à inf-
 » pirer pour les criminels une pitié dan-
 » gereuse, & qui rendent les mœurs
 » plus atroces, sans rendre le crime moins
 » fréquent; abandonner au mépris pu-
 » blic les actions secrètes dont les preuves
 » obscures, incertaines, ne peuvent
 » s'acquérir que par la trahison & le
 » scandale; ces actions que la morale
 » condamne, mais que la Loi ne peut
 » punir sans exposer à une oppression
 » arbitraire, l'honneur & la sûreté des
 » Citoyens.

» Veiller à ce qu'il n'y ait aucun droit
 » des hommes qui puisse être violé sans
 » enfreindre une Loi positive, afin que
 » le silence de la Loi ne mette pas à con-
 » vert celui que le droit de la nature dé-
 » fend d'absoudre; mais éviter encore
 » plus soigneusement les Loix inu-
 » tiles, celles qui statuent sur des

86 MERCURE DE FRANCE.

» objets indifférens au bonheur public ;
» car toute Loi qui n'est pas nécessaire
» est un acte de tyrannie.

» Changer toutes ces institutions qui,
» mettant la Loi en contradiction avec
» les principes de l'honneur ou des mœurs
» publiques, forcent l'homme de bien à
» s'élever au-dessus des Loix ; supprimer
» les Loix anciennes, devenues contraires
» aux préjugés & aux usages actuels ; car il
» ne faut point accoutumer le Peuple à
» se faire un jeu de transgresser les
» Loix.

» Craindre même de publier de bon-
» nes Loix, lorsque des préjugés ou des
» factions pourroient en empêcher l'exé-
» cution ; car c'est un grand mal qu'une
» bonne Loi qui n'est pas exécutée.

» Régler les formalités qui assurent au
» Citoyen la jouissance de ses droits ;
» mais ne point perdre de vue, en les
» réglant, avec quelle habileté funeste on
» peut trouver, dans ces formalités
» mêmes, des moyens sûts d'opprimer &
» de dépouiller le foible avec impunité ».

L'Orateur n'a omis aucune des qualités
qui conviennent à un Chancelier confi-
déré comme Législateur, & a parfaite-
ment prouvé, dans son beau Discours,

que M. de l'Hopital avoit su les réunir au plus haut degré ; oubliant tout pour se souvenir qu'il devoit au Peuple l'exécution & la réformation des Loix ; à la Nation, la conservation de ses droits ; au Roi, le maintien de son autorité légitime ; à la Magistrature , le soin d'y rétablir l'ordre & l'exemple de la vertu.

Nous voudrions pouvoir remettre sous les yeux du Lecteur le portrait du Roi de Navarre, du Prince de Condé, du Cardinal de Lorraine, même celui de la Nation Françoisise , qui certainement n'est pas flatté, & le tableau si fidèle de l'état de la Jurisprudence ancienne, de la bizarrerie & de l'inconséquence de plusieurs de nos Loix. Nous sommes intimement persuadés qu'on lira cet Ouvrage avec trop d'intérêt, d'un bout à l'autre, pour multiplier davantage nos Extraits, qui perdent d'ailleurs de leur prix, lorsqu'on ne voit pas l'ensemble d'un discours.

Nous nous bornerons à répéter une observation, qu'un critique trop sévère a faite sur un endroit du Discours, où l'Auteur dit, en propres termes, que *les ames fortes ont un penchant naturel pour les opinions hardies & dangereuses.* Peut-il y avoir de la gloire, disoit notre

88 MERCURE DE FRANCE.

Observateur, à franchir les barrières qui n'ont été posées, par l'Auteur de toute vérité, que pour arrêter les saillies de l'esprit humain, & prévenir ses égaremens? & doit-on regarder comme une suite nécessaire de l'élevation & de la force qui caractérisent les ames grandes & courageuses, de préférer les opinions hardies & *dangereuses*, à ces vérités simples & utiles, que nos pères se faisoient un devoir de respecter?

Loin d'étendre nos facultés, en voulant étendre nos forces, nous les diminuons, au contraire, si notre orgueil s'étend plus qu'elles; & la force poussée au-delà des bornes raisonnables, dégénère en foiblesse; & l'on peut dire, avec fondement, que l'attrait pour tout ce qui est singulier & nouveau, n'est propre qu'à éblouir les esprits foibles & frivoles; il n'emporte que les ames légères, qui n'ayant par elles-mêmes, ni assez de lumières pour connoître la vérité, ni assez de courage pour la suivre, quand ils l'ont connue, deviennent le jouet de leur propre inconstance ou des passions étrangères. Comme elles manquent de talens & de ressources pour briller dans la paisible carrière de la vérité & de la vertu,

elles cherchent à se signaler par la singularité des opinions. Elles espèrent de trouver dans la hardiesse des paradoxes ou des entreprises, une célébrité que leur foiblesse leur eût toujours refusée.

Rien de si satisfaisant que de s'imaginer qu'on appartient au petit nombre d'hommes privilégiés, qui ont su de bonne heure rejeter les opinions communes, & qui regardent les autres hommes comme une vile populace, qui se repaît de chimères. On se voit, dans cette idée flatteuse que l'on a de soi-même, comme infiniment élevé au-dessus de la multitude crédule & entraînée par la coutume, plutôt que conduite par la raison. « Il n'y a rien de si doux, dit un » poëte Épicurien * Amateur des opi- » nions hardies & dangereuses, & par » conséquent ame forte, que de demeurer dans le temple élevé de la sagesse, » où l'on jouit d'une perpétuelle sérénité, & d'où l'on regarde de haut en » bas les autres hommes errans & dispersés dans leurs différentes manières » de vivre ».

* Lucrèce, *lib. 11.*

90 MERCURE DE FRAN

Tel fut , à peu-près , le raisonnement de l'Observateur critique , à qui nous répondîmes que l'Orateur , qui a une sensibilité naturelle pour les opinions dangereuses , n'avoit nullement prétendu le justifier , moins encore approuver tous les écarts dans lesquels ce penchant pouvoit jeter les hommes. Mais cette critique , & l'attention favorable avec laquelle elle fut écoutée , nous prouvent que les Écrivains sont aujourd'hui plus obligés que jamais , de parler avec clarté & avec précision , lorsqu'il s'agit de la morale , & sur-tout de la puiser dans sa vraie source.

Histoire générale de l'Eglise Chrétienne , depuis sa naissance jusqu'à son dernier état triomphant dans le Ciel , tirée principalement de l'Apocalypse de St. Jean , Apôtre ; Ouvrage traduit de l'Anglois de Monseigneur Pastorini , par un Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint - Maur. A Rouen , chez le Boucher , jeune ; à Paris , chez Durand , neveu , rue Galande.

Le Livre de l'Apocalypse , selon Saint-

Jérôme, « contient un nombre infini de » Mystères qui regardent les temps à » venir ». On ne peut donc pas se borner à des moralités édifiantes, lorsqu'on se propose de donner une explication complète de ce Livre prophétique. Saint Augustin tient le même langage que Saint Jérôme, & assure dans son *Traité de la Cité de Dieu*, « que l'Apocalypse » est une prophétie de ce qui doit arriver » depuis le premier avènement de Jesus- » Christ sur la terre, jusqu'à son second » avènement au dernier jour ». Telle est aussi l'opinion de la plupart des interprètes modernes, que M. Pastorini adopte. On ne peut pas se dissimuler que ce Livre est appelé plus d'une fois *Prophétie*, nom qui ne convient point à un Livre qui ne renfermeroit que de simples Moralités. Ce livre est formé sur le modèle des Prophéties d'Ezéchiel & de Daniel, qui, loin d'être des Moralités vagues, sont de véritables prédictions, dont les unes ont déjà eu leur accomplissement, & les autres doivent l'avoir dans la suite des siècles. On voit dans ce Livre même un rapport manifeste, non à l'état générale de l'Eglise dans le monde, mais à certains événe-

92 MÉRCURE DE FRANCE.

mens marqués par des temps & par des époques. Il y en a même qui doivent arriver *bientôt*. Quelques bornes ou quelque étendue qu'on donne à cette expression, il est certain qu'elle marque un événement attaché à un temps. Il y a des caractères qui portent nécessairement la vue sur quelque révolution qui doit étonner l'Univers. Il paroît par-tout ce Livre, qu'il s'agit moins de l'oppression de la vertu & de la Sainteté, que de celle de la Religion Chrétienne; oppression qui ne donnera pas la plus légère atteinte aux promesses faites à l'Eglise, contre laquelle ni le monde, ni l'Enfer ne prévaudront jamais. L'Eglise pourra faire des pertes par les schismes, par les hérésies, par le progrès de l'irréligion, par la corruption des mœurs, & par d'autres malheurs que la prudence humaine ne peut pas prévoir. Cette même Eglise n'en sera pas moins triomphante du monde & de l'Enfer ligüés contre elle, parce qu'elle est fondée sur la pierre immobile des promesses de Jesus-Christ, qui ne cessera de la protéger, jusqu'à ce qu'enfin il la fasse triompher à jamais dans le Ciel.

On trouve dans le Livre de l'Apoca-

lypse des expressions qui ne sont pas susceptibles d'interprétations morales & mystiques. C'est une persécution réelle, un martyre qui n'est rien moins que métaphorique; ce sont des ames décapitées pour la cause de Jesus-Christ; c'est une bête qui s'est enivrée du Sang des Saints & des Martyrs. Si les termes sont figurés, l'événement est réel & littéral; c'est une Histoire suivie depuis l'origine du Christianisme, jusqu'au jour de l'éternité; c'est dans ce Livre terrible & consolant, tout-à-la-fois, que sont dépeints, avec les plus vives couleurs, les combats qui ont été livrés à l'Eglise, & les premières victoires qu'elle a remporté, & qui sont le gage des triomphes qui lui sont promis pour les derniers tems; les divers obscurcissimens que l'Enfer lui a suscités, les châtimens exercés sur les peuples, les progrès de l'iniquité, la tyrannie de l'Ange de ténèbres portée à son comble, la patience & la foi d'un petit nombre de justes réservés, les ressources qui leur sont préparées, le nouvel & surprenant éclat que reçoit le règne de l'Agneau, la chute de la superbe Babylone.

L'Auteur de la nouvelle explication

de l'Apocalypse n'exagère point, lorsqu'il représente ce Livre comme le plus intéressant pour les fidèles, & le plus propre à les affermir dans les différentes épreuves qui leur sont destinées. Ce Livre semble n'avoir été placé à la fin des Ecritures, que parce qu'il rassemble tout ce qu'elles contiennent de plus terrible & de plus consolant. « Si on est pré-
 » paré, dit le grand Bossuet, à quelque
 » chose de grand, lorsqu'en ouvrant les
 » anciennes Prophéties, on y voit d'abord
 » dans le titre, *la vision d'Isaïe, fils*
 » *d'Amos ; les paroles de Jérémie, fils*
 » *d'Helcias*, & ainsi des autres ; com-
 » bien doit-on être touché, lorsqu'on lit
 » à la tête de ce Livre, *la révélation de*
 » *Jesus-Christ, fils de Dieu ?*

» Tout répond à un si beau titre.
 » Malgré les profondeurs de ce divin
 » Livre, on y ressent, en le lisant, une
 » impression si douce, & tout ensemble
 » si magnifique de la Majesté de Dieu ;
 » il y paroît des idées si hautes du Mys-
 » tère de Jesus-Christ, une si vive re-
 » connoissance du peuple qu'il a racheté
 » par son Sang, de si nobles images de
 » ses victoires & de son règne, avec
 » des chants si merveilleux pour en cé-

» lébrer les grandeurs, qu'il y a de quoi
 » ravir le Ciel & la Terre.

» Il est vrai qu'on est à la fois faisi
 » de frayeur, en y lisant les effers ter-
 » ribles de la justice de Dieu, les fan-
 » glantes exécutions de ses Saints Anges,
 » leurs trompettes qui annoncent les
 » jugemens, leurs coupes d'or pleines
 » de son implacable colère, & les plaies
 » incurables dont ils frappent les im-
 » pies. Mais les douces & ravissantes
 » peintures, dont sont mêlés ces affreux
 » spectacles, jettent bientôt dans la con-
 » fiance, où l'ame se repose plus tranquil-
 » lement, après avoir été long-temps
 » étonnée & frappée au vif de ces hor-
 » reurs. Toutes les beautés de l'Ecri-
 » ture sont ramassées dans ce Livre.
 » Tout ce qu'il y a de plus touchant, de
 » plus vif, de plus majestueux dans la
 » Loi & dans les Prophètes, y reçoit
 » un nouvel éclat, & repasse devant
 » nos yeux pour nous remplir des con-
 » solations & des graces de tous les
 » siècles. »

D'après de si grandes idées qu'on nous
 a données de ce Livre divin, on ne peut
 que favoir gré à ceux qui, comme le
 respectable Auteur de l'histoire de l'E-

96 MERCURE DE FRANCE.

glise que nous annonçons, s'efforcent de nous développer tous ces emblèmes & toutes ces expressions figurées qui sont employées dans l'Apocalypse, & qui nous cachent les grands & terribles événemens consignés dans les Livres prophétiques. Notre reconnoissance, envers les interprètes de ce Livre, doit augmenter à proportion de l'extrême difficulté d'expliquer un Livre aussi obscur, & par conséquent aussi susceptible de tant de diverses explications. C'est le caractère de toutes les prophéties d'être obscures plus ou moins, & d'être livrées aux conjectures des interprètes, jusqu'à ce qu'elles soient éclaircies par leur accomplissement. L'Apocalypse a même ceci de particulier, comme l'ont remarqué plusieurs interprètes; c'est que ce n'est pas une seule énigme, ce sont plusieurs énigmes qui, regardant des sujets & des personnages différens, des temps & des lieux fort éloignés les uns des autres, doivent avoir tout autant de clefs; de sorte qu'on peut dire beaucoup plus raisonnablement de l'Apocalypse en particulier, ce qu'Origène disoit de l'Ecriture Sainte en général; c'est qu'elle ressemble à un édifice où il y a
divers

divers appartemens, & qu'il est fort difficile d'approprier à chacun la clef qui lui convient.

On ne peut pas s'empêcher d'avouer que le Saint-Esprit a voulu que ce Livre divin portât ces deux caractères, 1°. qu'avant l'accomplissement des événemens qu'il renferme, il parût d'une obscurité impénétrable; 2°. que quand il plairoit à l'esprit qui l'a dicté d'en donner l'intelligence, il parût le Livre le plus fait pour être entendu, & le plus rempli de tout ce qui peut aider l'esprit, & le mettre à portée d'entendre ce qu'on lui propose. C'est la réunion de ce double caractère qui fait la perfection d'une énigme : or, l'Apocalypse est une énigme composée avec un Art divin.

Cette idée, qui nous paroît si juste, n'a pas empêché toutefois que ce Livre n'ait été, dans tous les siècles, l'objet des recherches & des méditations de plusieurs Saints interprètes; ils n'ont pas cru devoir négliger cet avertissement qu'on trouve au commencement & à la fin de ce Livre prophétique : *« heureux celui qui lit & entend les paroles de cette Prophétie, & qui garde les choses qui y sont écrites. »* S'il est vrai que les évé-

II. Vol. E

nemens doivent rompre les sceaux , & qu'ils seront seuls le vrai Commentaire de ce Livre ; il n'en est pas moins vrai qu'il est annoncé qu'il y aura des Savans , à qui l'Esprit de Dieu donnera l'intelligence de ces Prophéties , lorsqu'on avoifinera le temps de leur accomplissement. « *Le Seigneur* , dit Amos , 3. 7 , *ne fait rien sans avoir auparavant révélé son secret aux Prophètes, ses serviteurs* ». Il y a donc des tems où le Livre des divines Écritures devient , d'une manière particulière , la nourriture de certains hommes choisis , à qui Dieu découvre les grandes choses qu'il doit faire. Dieu se conduit comme un Roi qui , à la veille des grandes entreprises qu'il médite , découvre à quelques-uns de ses favoris les desseins qu'il a formés. Il est expressément dit dans l'Apocalypse , que le Livre doit être dévoré dans le temps des grandes révolutions , & qu'alors Dieu fait part de son secret à ses amis. Il n'y a donc plus qu'à examiner si l'on peut juger avec vraisemblance qu'on est en effet à la veille de ces grandes révolutions. Saint Jean , en recevant le Livre de la main de l'Ange , est averti que cette merveilleuse nourriture sera pour lui

tout-à-la-fois douce & amère : en effet , les Ecritures causent à la fois une grande consolation & de grandes afflictions. La consolation est attachée aux premiers momens où l'on médite le Livre ; mais à mesure que les vérités qu'il renferme nous deviennent propres , elles produisent de l'amertume , soit au dedans , parce qu'il faut contredire ses propres passions , soit au dehors , parce que le monde , ennemi de Dieu & de ses œuvres , l'est aussi de ses serviteurs.

Mais on doit avouer qu'avant l'époque des grands événemens , & avant que le Très-Haut fasse lui-même , à des hommes privilégiés , la manifestation de ses desseins profonds , les paroles ineffables que Saint Paul a entendues au troisième Ciel , & celles des sept tonnerres de l'Apocalypse resteront scellées , & l'on verra les explications des interprètes , même les plus éclairés & les plus sages , se combattre les unes & les autres. La richesse & la fécondité des événemens du monde sera même leur embarras : en effet , combien d'événemens qui paroissent ressemblans & également applicables aux prédictions de ce Livre ? Peut-on d'ailleurs être assez dé-

gagé de toute prévention, pour ne pas appréhender de substituer son propre esprit à l'esprit prophétique, & ne pas se laisser éblouir par des ressemblances & des conformités favorables, à des préjugés & à des opinions favorites qu'on a souvent adoptées avec trop de précipitation. C'est de quoi personne ne peut se flatter sans témérité, & ce que l'on ne doit pas, ce semble, espérer de l'esprit humain, s'il n'est éclairé d'une manière extraordinaire des lumières de l'Auteur de la révélation, comme le disoit un savant Cardinal (Caietans).

Toutes ces réflexions, qui s'appliquent à tous les interprètes anciens & modernes, n'empêcheront pas de lire avec fruit l'Ouvrage de Mgr. Pastorini, qui renferme plusieurs explications lumineuses: ce digne Pasteur a cru devoir adopter sur les quatre premiers âges, les mêmes voies que M. de la Chetardie avoit proposées sur les quatre premiers sceaux & les quatre premières trompettes, à quoi le savant Editeur de la Bible d'Avignon avoit ajouté celles qui regardent les quatre premières coupes. Quant aux trois derniers âges, le nouvel interprète s'éloigne du sentiment de ceux qui l'ont

précédés ; il suppose , par exemple , que l'Antechrist sera un Mahométan , qui naîtra de la race même de Mahomet , dans la Tartarie-Crimée. Mais comment un tel homme seroit-il capable de séduire les Elus mêmes , comme Jesus-Christ l'annonce ? C'est une objection qui sembloit mériter une réponse.

Le nouvel interprète soutient encore dans son Ouvrage , que les Saints qui ont vécu avant Jesus-Christ , n'ont adoré l'Être suprême que dans l'unité de la Divinité , & que la Trinité des personnes n'a été connue & adorée par les Saints , que depuis l'avènement de Jesus-Christ. Cette opinion ne contrarie-t-elle pas formellement la décision du Concile de Trente , qui a défini *que nul homme , dans aucun temps , n'a été justifié sans la foi au Médiateur* ? Cent Evêques de France , en 1720 , ont enseigné , dans un Ouvrage public , la même Doctrine que celle du Concile. « C'est , disent ces » Prélats , une vérité que l'on doit sup- » poser comme le *fondement de toute la » Doctrine Chrétienne* , que , depuis la » chute d'Adam , nous ne pouvons plus » être justifiés , ni parvenir au salut que » par la foi au Rédempteur. *Il n'y a ,*

» comme dit l'Apôtre , qu'un seul Média-
 » teur de Dieu & des hommes , comme il
 » n'y a de salut qu'en lui seul , parce qu'il
 » n'y a point d'autre nom sous le Ciel
 » donné aux hommes , par lequel nous
 » puissions être sauvés.

» Cette importante vérité , marquée
 » dans toute la suite des Ecritures ,
 » s'applique à tous les temps , avant la
 » Loi & sous la Loi ; car la Doctrine
 » Chrétienne ne laisse pas lieu de douter ,
 » dit Saint Augustin , que sans la foi
 » du Médiateur , les anciens n'ont pu
 » être justifiés , ni purifiés de leurs pé-
 » chés. Tous les Saints , dit St. Léon ,
 » qui ont précédé le temps du Sauveur ,
 » ont été justifiés par la foi en Jésus-
 » Christ , Dieu-Homme , & par ce mystère
 » sont devenus le Corps du Christ , atten-
 » dant par celui qui devoit descendre d'A-
 » braham , la Rédemption générale des
 » croyans ». Tel est le langage & la
 Doctrine de toute la Tradition.

Nous ne nous aviserons pas de pouf-
 fer plus loin nos observations sur ce
 nouvel Ouvrage , qui mérite d'autant
 plus d'être bien accueilli , que l'on sem-
 ble aujourd'hui s'occuper davantage de
 l'étude des Ecritures. Tout ce qui peut

OCTOBRE. 1777. 1

faciliter cette étude, & en applanir les difficultés, mérite des éloges; & ce sera même de la diversité des explications, du choc des opinions, & de la discussion des différens passages de l'Écriture Sainte, que sortira un bon Commentaire des Livres prophétiques: Ouvrage qu'on doit attendre & desirer avec ardeur.

Suite des Epreuves du Sentiment; par M. d'Arnaud; tome quatrième. Cinquième Anecdote. *Germeuil*, in-8°. avec figures. A Paris, chez Delalain, Libraire, rue de la Comédie-Françoise.

M. d'Arnaud continue de tirer son Lecteur du cercle étroit de ses habitudes, pour lui faire parcourir les Scènes variées de la vie humaine, & lui donner une expérience que l'Ecrivain moraliste fait toujours tourner au profit de la Vertu. Sa dernière Anecdote, intitulée *Germeuil*, nous fait voir le danger des liaisons, sur-tout dans les grandes villes où l'homme méchant pouvant se cacher dans la multitude, dresse plus facilement ses embûches. Un Ecrivain de nos jours, a dit que l'haleine de l'homme est mortelle à l'homme. Ceci est vrai au moral comme

E iv

au physique, & M. d'Arnaud développe cette pensée au commencement de sa nouvelle Anecdote. Il résulte de ses réflexions, qu'une grande ville est un grand mal dans un État, & que rien n'annonce plus le siècle de la frivolité & de la corruption, que le dédain des habitans des grandes villes, pour le séjour de la Province, & leurs froides plaisanteries sur ceux qui goûtent la simplicité de la vie pastorale & champêtre. « On ne disconvien-
 » dra point, ajoute M. D., que dans les
 » grandes villes, la Société n'ait des for-
 » mes plus élégantes, un langage plus
 » poli & plus cultivé, qu'elle ne connoisse
 » mieux les finesses de l'usage & de la
 » mode, toutes les propriétés du luxe;
 » qu'elle ne soit enfin plus éclairée sur
 » ce qu'on peut appeler la *Science du*
 » *monde*, qu'un petit troupeau de Ci-
 » toyens resserrés dans une étroite en-
 » ceinte, & bornés aux seuls soins de
 » leur famille, & d'une fortune souvent
 » médiocre, qui ne s'étend guères au-
 » delà de ce qu'on nomme l'honnête ai-
 » sance. Mais ces prétendus avantages,
 » dont Paris semble s'enorgueillir, sont-
 » ils bien des privations réelles pour la
 » Province? Les qualités de l'homme,

» ce qui constitue la créature vraiment
 » estimable, souffrent peut-être de cet
 » abus des liaisons, inconvénient attaché
 » aux nombreuses sociétés. Le désir de
 » ressembler à tout le monde, em-
 » pêche qu'on ne conserve sa phisiono-
 » mie particulière; la vertu la plus affer-
 » mie s'affoiblit & s'altère à trop se com-
 » muniquer, comme le génie perd
 » sa force en se soumettant aux petites
 » nuances & aux conventions du bel es-
 » prit. En un mot, il est difficile de se
 » garantir de la corruption morale; &
 » c'est une épidémie presque toujours ré-
 » pandue dans des cités qui sont le siège
 » d'un Empire. Je n'imagine point que
 » l'espèce humaine ait beaucoup gagné à
 » se rapprocher. Elle a fait, sans con-
 » tredit, des acquisitions relatives aux
 » agrémens de la vie, à l'étendue des
 » connoissances, à la jouissance des faux
 » plaisirs; mais, à quel prix? aux dé-
 » pens de la vérité & de la nature. L'ame
 » a perdu son énergie; les sensations
 » sont devenues moins vives; l'amour
 » de la vertu s'est presque éteint: en s'at-
 » sociant & multipliant ses besoins, on
 » a contracté une foiblesse incurable;
 » l'homme isolé sera toujours l'original

» de l'homme vivant en société , & la
 » copie n'aura jamais le degré d'intérêt
 » & de vigueur du modèle.

Germeuil avoit apporté à Paris, ces traits distinctifs si rares & si précieux, le goût invariable pour l'honnête & le vrai, l'exactitude à remplir ses devoirs, la sobriété dans ses desirs, la sage retenue dans ses plaisirs, un esprit droit, un cœur extrêmement sensible, des vertus modestes, des connoissances utiles, tout ce qui forme le Citoyen également aimable & estimable. Il étoit possesseur d'une fortune assez considérable, que lui avoit laissée un père devenu riche par les produits d'un commerce aussi honorable que lucratif : une épouse charmante & vertueuse ajoutoit à son bonheur. Une sorte de fatalité, ou plutôt une des illusions qui se joignent presque toujours aux erreurs de l'opulence, avoit fait desirer à *Germeuil*, de visiter cette ville dont on parle tant en France & dans les Pays étrangers. Il y étoit venu avec sa femme, & il n'avoit pas tardé à ressentir les effets du funeste enchantement. Il s'étoit donc établi à Paris, bien déterminé, il est vrai, à goûter ses agrémens en homme intelligent & modéré, qui fait s'amuser & jouir, sans

courir les risques de la dissipation & du
 remords; il revoloit auprès de son épouse,
 toujours plus tendre & plus attaché à ses
 devoirs; mais, malheureusement pour
 lui, il se lia avec un homme qui annon-
 çoit ce qu'on desire dans un ami auquel on
 veut se livrer sans réserve. « Blinval réu-
 » nissoit à la plus belle figure, un esprit
 » fin & délicat; nourri dans la grande
 » société, il en avoit toutes les grâces;
 » tout respiroit en lui cet air de noblesse
 » qu'on ne sauroit exprimer, & qui se
 » fait sentir avec tant de force & d'intérêt.
 » Les moindres expressions qui lui écha-
 » poient, portoient avec elles le char-
 » me du sentiment. Cette magie si
 » puissante se répandoit en quelque sorte,
 » sur tout ce qui l'entouroit; mais que
 » ces heureuses apparences étoient trom-
 » peuses & perfides! Blinval cachoit,
 » sous cet extérieur séduisant, une ame
 » infectée de tous les poisons. Son uni-
 » que objet étoit de *jouir*; de cette sour-
 » ce corrompue découloient tous ses
 » principes; il avoit dissipé sa fortune
 » par de folles dépenses; il s'agissoit de
 » réparer ses pertes: les moyens lui pa-
 » roissoient légitimes, s'ils lui procu-
 » roient des ressources; il ne croyoit

» qu'au plaisir. Aussi mettoit-il au rang
 » des préjugés, les vérités les plus res-
 » pectables & les mieux établies : mais
 » cette façon de penser si monstrueuse,
 » si criminelle, il ne la déceloit qu'avec
 » beaucoup de précaution, & à l'amitié
 » la plus intime. C'étoit son secret, &
 » Blinval se gardoit de l'indiscrétion ;
 » il pensoit sur-tout que le monde étoit
 » un théâtre, il falloit s'amuser à y jouer
 » tous les rôles, & à y prendre tous les
 » masques. Il joignoit à ses talens perni-
 » cieux, l'art du flatteur le plus souple &
 » le plus adroit : à peine entroit-il dans
 » un cercle, qu'il étudioit avec opiniâtreté
 » le foible des individus qui le compo-
 » soient ; & il ne l'avoit pas fait, qu'il
 » en tiroit avantage. Germeuil lui avoit
 » paru un instrument utile à ses vues :
 » il possédoit des richesses ; mais l'opu-
 » lence n'étouffoit point en lui l'honnê-
 » reté ; il osoit avoir des mœurs, une
 » ame dirigée vers le bien ; il falloit donc
 » corrompre son cœur pour l'amener à ce
 » degré d'égarement qui ne permet plus
 » de réfléchir ; c'étoit par l'attrait du plai-
 » sir, que Blinval se proposoit d'attirer
 » Germeuil dans le piège ». Il lui pro-
 » cure en conséquence la connoissance

d'une de ces femmes charmantes, dont la fortune se trouve toujours dérangée par des accidens plus funestes les uns que les autres ; de ces femmes qui savent montrer une sensibilité *exquise*, & se plaindre à propos d'un *excellent* cœur ; la source de leurs malheurs & de leurs peines. Le faux ami observe avec soin l'impression que cette jeune personne fait sur le cœur de Germeuil, & ne cesse de louer la beauté, l'esprit, la vertu de cette femme *unique*. Blinval uni depuis longtemps avec l'artificieuse Coquette par les mêmes goûts & les mêmes vices, parvient enfin à faire avaler au bon Provincial le filtre séducteur. Le tendre époux, le bon père, tous les jours perdoit de ces sentimens que suivent l'innocence, l'estime de soi-même, le calme de l'ame. L'humeur de Germeuil s'aigrissoit ; il n'avoit plus cette douceur de caractère qui répand tant de charme sur un engagement qu'avoient la Religion & la vertu. Il devenoit rêveur, sombre, chagrin ; il ne recherchoit plus les touchantes caresses de sa femme & de ses enfans. Ces derniers ne l'intéressoient plus par leurs amusemens folâtres : enfin, à chaque instant, Germeuil se montroit plus mé-

connoissable. L'honnête Adélaïde ne s'apercevoit que trop de ce changement, mais elle craignoit d'affliger son mari, en laissant échapper la plus foible plainte; elle opposoit à ces nuages une sérénité inaltérable; & c'étoit par des témoignages toujours plus vifs d'une pure tendresse, qu'elle combattoit les procédés peu délicats, & les duretés mêmes de son époux. « Vous voudriez, disoit-elle » à une de ses amies, qui taxoit sa conduite de foiblesse, vous voudriez, » s'il étoit égaré, que je rappelasse » mon mari par des reproches & des » éclats? Germeuil est vertueux: tôt ou » tard il reviendrait à ses devoirs, à sa » famille. Nous l'aimons tant! Je suppose » qu'il ait cédé à quelques erreurs: je ne » saurois le croire; & puis, ma chère » amie, il est difficile de se résoudre à » déplaire à ce qu'on aime. Germeuil » changeroit, qu'il me seroit toujours » cher; contente de pleurer en secret, » je ne lui montrerois que mon amour. » Soyez-en persuadée: la plupart des femmes ramèneroient leurs maris, si elles » ne se lassoient pas de leur opposer la » douceur; c'est l'arme la plus sûre qu'ait » notre sexe pour se défendre contre la » tyrannie des hommes ».

OCTOBRE. 1777. III

Cette arme fut en effet toute puissante contre Germeuil. Cet époux, le cœur plein de douleur & de repentir, revola dans les bras de son épouse, qui n'avoit jamais cessé de lui être attachée; mais ce fut après avoir essuyé toutes les perfidies que peut imaginer la société scélérate d'un homme & d'une femme perdus de mœurs. Les coupables subissent à la fin de cette Anecdote, le sort que méritoit leur conduite. Il n'y a, comme le fait très-bien voir M. D., de vrai bonheur que pour celui qui vit en paix avec lui-même, en remplissant ses devoirs d'époux, de père, d'ami, de citoyen, de sujet. L'estimable Ecrivain développe ces devoirs dans ses différentes Nouvelles & Anecdotes historiques; & rappelant le Lecteur en lui-même, lui fait trouver des vérités de sentiment, qu'il ne soupçonneroit même pas au milieu du tourbillon de la Société. Comme ces sentimens se trouvent toujours liés aux événemens les plus frappans de la vie humaine, ils forment une sorte de Philosophie sentimentale à la portée de tous des Lecteurs, des jeunes gens; sur-tout, & des femmes qui, ayant plus de cœur & d'imagination que d'esprit & de ré-

flexion, doivent plus goûter des fictions historiques, que des traités discutés & approfondis.

L'Anecdote que nous venons d'annoncer, termine le tomé quatrième des Epreuves du Sentiment. Les deux qui doivent commencer le tome cinquième, la première intitulée *Daminville*, & la seconde *Henriette*, sont actuellement sous presse. Cette édition, in-8^o, doit-être recherchée avec d'autant plus d'empressement, qu'elle est très soignée & ornée de belles gravures, qui rappellent une partie des scènes décrites dans l'Anecdote. On débite actuellement le quatrième volume de l'édition in-12 de ces mêmes Epreuves du Sentiment.

Le Quadragénaire, ou l'âge de renoncer aux passions, Histoire utile à plus d'un Lecteur. A Genève, & se trouve à Paris, chez la veuve Duchesne, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût, 2 Parties in-12 avec 15 Figures.

Le but de cet Ouvrage, qui est une nouvelle production de la plume & de l'imagination féconde de l'Auteur des

Idées singulières, du Paysan,
 est utile & intéressant pour la
 a été composé pour faire voir a
 ont laissé passer leur jeunesse sa.
 les loix de l'hymen, que le tem.
 pas venu pour eux d'y renoncer ab.
 ment; que l'union d'un homme de q.
 rante ans & d'une jeune personne, pourvu
 d'ailleurs que les autres convenances s'y
 trouvent, doit être regardée comme par-
 faitement assortie; & que ces mariages
 tardifs sont presque toujours les plus
 heureux.

Écoutons l'Auteur lui-même dévelop-
 per l'idée qui lui a fait prendre la plume.

« La nature a-t-elle mis des bornes à
 » notre bonheur? Est-il un âge où
 » l'homme doit se dire à lui-même :
 » *je n'ai plus rien à faire au monde?* Non,
 » il est pour toutes les saisons de la vie
 » des occupations, & même des plai-
 » sirs... Il paroît certain qu'un *Quadra-*
 » *généaire* peut sans imprudence unir son
 » sort à celui d'une vertueuse épouse,
 » en convenant d'ailleurs qu'il ne doit
 » plus compter sur un amour de passion;
 » & que s'il prétendoit encore à ce qu'on
 » nomme *faire l'amour*, il est un fou,
 » qui sera tout-à-la-fois & malheureux,
 » & ridicule.

» Quarante ans est donc l'âge où les
 » agréables doivent faire retraite : il est
 » trop tard alors pour se livrer aux trom-
 » peuses amours d'une inclination ; mais
 » il est encore tems de prendre la qua-
 » lité respectable de père de famille.
 » Peut-être même est-ce l'âge le plus
 » propre à rendre heureuse une jeune
 » épouse ? L'homme est si fou dans son
 » printemps ! à trente ans il a si peu d'in-
 » dulgence ! sa grande force le rend dur
 » pour lui-même & pour les autres ;
 » mais à *quarante ans* il voit tout sous
 » un juste point de vue ; sa manière d'ai-
 » mer est plus tendre ; l'éducation qu'il
 » devra donner à ses enfans sera plus ex-
 » périmentale & plus sage ».

Le fonds de ce Roman consiste dans
 la correspondance de M. de Sac * * *,
 qui est le *Quadragénaire*, avec une jeune
 personne, orpheline de 19 à 20 ans, fille
 d'un de ses amis. Elise, c'est le nom de
 la Demoiselle, ayant perdu son père
 depuis un an, s'étoit retirée dans une
 pension où elle ne recevoit que quelques
 parentes éloignées, & M. de Sac * * *,
 que le père d'Elise avoit chargé en mou-
 rant de l'administration des biens de sa
 fille, M. de Sac * * * étoit son allié,

elle l'avoit connu dès sa plus tendre enfance ; sa conduite étoit si noble , & désintéressée ; ses soins étoient si obligans , si tendres , que la jeune personne , songeant à se marier , jugea qu'elle ne pouvoit mieux choisir. Mais son ami , âgé de quarante ans , ne pensoit plus qu'à faire retraite ; il n'avoit garde d'attribuer la confiance & l'attachement que lui témoignoit sa pupile , à autre chose qu'à de l'amitié , à l'habitude de le voir depuis l'enfance , & aux liaisons d'intérêt. Quelque moyen qu'elle employât pour lui faire pénétrer le dessein qu'elle avoit formé , il ne l'entendoit pas. Ce fut ce qui la réduisit à s'expliquer plus clairement par écrit.

Dans les premières Lettres elle laisse entrevoir modestement & peu-à-peu son intention. Mais , obligée enfin de s'expliquer ouvertement , elle ne néglige rien pour déterminer un homme sensé , timide , & qui connoît trop bien son siècle pour vouloir hasarder le bonheur de la fille d'un ami , & le sien propre , par un mariage imprudent. C'est ce qui donne lieu à une dispute par écrit , entre Elise & le Quadragénaire , où chacun soutient sa thèse , & l'appuie par des

exemples. Ce sont ces Histoires épisodiques qui remplissent principalement cet Ouvrage. Ce qui s'y trouve de particulier, c'est que les personnages principaux de ces Histoires sont presque tous parens, alliés, ou connoissances de ceux qui les racontent; ce qui doit rendre leurs exemples plus propres à faire une impression mutuelle.

Elise cite d'abord à son ami l'Histoire d'un homme de quarante-cinq ans, qui a vécu heureux avec une jeune épouse de quinze à seize. Le Quadragénaire, loin de se déterminer, réplique par l'exemple de l'événement tout contraire d'un mariage à-peu près de la même nature. Cette Histoire a pour titre *l'Estime n'est pas de l'Amour*.

Elise répond par l'Histoire intitulée: *l'Amour par lettres, ou l'Amant invisible*. C'est une jeune personne d'environ dix-huit ans, fruit du mariage des héros de l'Histoire précédente, qui se laisse toucher par les lettres d'un homme de quarante ans, fort laid, & qu'elle n'avoit jamais vu. Elle épouse cet amant, & se trouve parfaitement heureuse avec lui. Cette troisième Histoire, toute par lettres, est très-agréable à lire.

Le Quadragénaire, qui connoît encore mieux qu'Elise toutes les circonstances de l'aventure qu'elle vient de lui raconter, oppose à cet exemple l'Histoire des vrais parens d'Elise elle-même, qu'elle n'a point connus, & dont il a soin de lui déguiser les noms. Cette Histoire, intitulée *l'Illusion d'un Homme de quarante ans*, & qui forme le plus long épisode de ce Roman, est tragique & effrayante. L'Auteur s'y est beaucoup livré à cette excessive fécondité d'une imagination ardente, dont il a déjà donné des preuves dans d'autres Ouvrages, & qui souvent l'entraîne trop loin. Il y a multiplié les incidens, les atrocités, les scènes terribles, &c. mais on ne peut avoir une narration plus vive, plus rapide, plus attachante, ni peindre avec plus d'éloquence & d'énergie les funestes effets d'une passion fatale & involontaire.

L'Histoire suivante, racontée par Elise, est l'Anecdote d'une jeune Juive, qui vient de se faire chrétienne, pour épouser un homme de sa nation, converti auparavant, & presque Quadragénaire. Cette Anecdote, intitulée *l'Amour Juif*, consiste dans les lettres des deux Amans,

118 MERCURE DE FRANCE.

où l'Auteur a très-bien suivi le costume & le style hébraïques ; ce qui les rend vraiment originales.

Prêt à se rendre , de Sac * * * , dont le vrai nom est *Glancé* , veut auparavant être parfaitement connu d'Elise. Il lui fait son Histoire , où il ne lui cache pas les égaremens de sa première jeunesse ; où il se représente ensuite avili , déshonoré , privé de sa liberté par une indigne épouse ; cherchant à voir par-là si toutes ces circonstances ne diminueront rien de l'idée avantageuse qu'Elise a de lui. Il lui découvre de plus qu'il a une fille tendrement aimée , & qu'il est chargé d'une autre qu'a eue sa femme. Il lui observe que son cœur sera partagé. *Voulez-vous encore* , lui dit-il enfin , *d'un mari qui a passé par de semblables épreuves ?* *Oui* , *je vous veux encore* , répond Elise , qui l'en estime davantage , & qui persiste toujours dans son plan. Le Quadragénaire l'épouse , & ils trouvent tous deux dans cette union leur félicité mutuelle.

Le Tribunal Domestique , Comédie en trois Actes & en Prose. A Amsterdam , & se trouve à Paris , chez Es-

OCTOBRE. 1777. 119
Paris, Libraire, au Palais-Royal,
1777, in-8°.

Une Loi des anciens Romains a fourni le sujet de cette Comédie. Romulus avoit établi chaque particulier juge de sa femme. Le mari de celle qui avoit commis quelque délit, assembloit les parens de la coupable, & la jugeoit devant eux. Ce *Tribunal Domestique* servoit à maintenir les mœurs dans la République. On lit dans les anciens Historiens des exemples de cette sorte de jugemens.

Pandolfe, Jurisconsulte Vénitien, excédé de la coquetterie de Laure, sa femme, & de son goût pour les bals & les divertissemens, a formé le projet de faire revivre la Loi du Tribunal Domestique, & proposé au Sénat de rendre un Edit pour son rétablissement. Le Sénat est assemblé pour délibérer à ce sujet. Pasquin, Valet-de-Chambre & Confident de Pandolfe, jaloux de sa femme Zerbine, qui suit en tout l'exemple de sa maîtresse, n'est pas moins enchanté que son maître, de l'espérance de voir un tel usage en vogue. Il regarde même l'Edit comme déjà rendu; & voulant user d'avance de son privilège, fait assavoir

Zerbine sur un tabouret , se place sur un fauteuil , & lui fait subir comiquement un interrogatoire. Zerbine l'écoute d'abord patiemment , & finit par se moquer de lui , lui dire des injures , & le renverser avec son fauteuil. Pandolfe , de son côté , a fait avertir la mère de sa femme de venir assister au jugement qu'il veut porter contre elle. Mais Zerbine rassure sa maîtresse , en lui apprenant que Pandolfe , devenu amoureux d'elle , lui a donné un rendez-vous dont l'heure s'approche , & qu'elle compte se servir de cet incident de manière à faire tourner tous les projets du Jurisconsulte à sa confusion. Effectivement il arrive , & conte des douceurs à Zerbine ; il veut , dit-il , obtenir la première place dans son cœur , la place de Favori. *De Favori ?* s'écrie-t-elle , *du petit épagneul que j'ai perdu ?* Elle s'attache à cette idée ; ce qui produit une scène très-plaisante , dans laquelle elle fait jouer au grave Pandolfe le rôle du petit chien , en lui passant un ruban autour du cou , en le faisant sauter , danser , japper , marcher à quatre pattes. Il a beau s'écrier : *Quel caprice de chien !* Zerbine est inexorable. Enfin , comme ils sont dans l'obscurité ,

&c

& que Laure est cachée dans l'appartement, la Suivante profite du moment favorable pour la substituer à sa place, lui remet le ruban & se retire. Lucrece, mère de Laure, arrive l'instant d'après, précédée des deux Domestiques qui tiennent chacun un flambeau, & voit son gendre aux genoux de sa fille, tenu en lesse à-peu-près comme le Philosophe, soi-disant, du Conte de M. Marmontel. Le Jurisconsulte est confondu. Pour comble de disgrâce, sa belle-mère lui apprend que les femmes se sont attroupées pour s'opposer à l'Edit, qu'elles ont investi le Sénat, en ont forcé les portes, & ont fait renoncer les Sénateurs au projet, qui a été rejeté d'une voix unanime. Pandolfe est réduit à recevoir le pardon de sa femme, & la Pièce finit par un raccommodement de ménage, dont l'exemple est suivi par Pasquin & par Zerbine.

Cette Pièce, que l'Auteur traite lui-même modestement de bagatelle, fruit de quelques heures de loisir, ne doit pas être examinée à la rigueur. Elle est nécessairement un peu froide & foible d'intrigue; mais elle est d'ailleurs bien dialoguée; la marche en est simple; &

II. Vol.

F

122 MERCURE DE FRANCE.

les situations théâtrales sont d'un bon comique.

On trouve à la suite de cette Comédie une vingtaine d'Odes Anacréontiques, que l'Auteur, ou Éditeur, assure avoir été trouvées dans la retraite d'un vieil Hermite, après sa mort. Nous allons en citer une des plus courtes.

Du char de Vénus détachées,
Dans le casque de Mars, un jour,
Deux colombes s'étant nichées,
Sous un mirthe faisoient l'amour.

Vénus, dont la présence attire
En ces lieux le Dieu des combats,
Laisse échapper un doux sourire,
En voyant leurs tendres ébats.

Aimables Colombes ! dit-elle,
Couvez dans ce nid désormais.
Soyez l'emblème & le modèle
De la tendresse & de la paix.

*Dictionnaire des Origines, Découvertes,
Inventions & Etablissements. A Paris,
chez Moutard, Libraire, rue du Hu-
repoix.*

On a réuni, dans ce nouveau Dictionnaire, tout ce qu'on trouve de plus intéressant, de plus curieux, de plus piquant, & de plus instructif dans l'histoire sacrée, civile, religieuse, politique, littéraire; dans l'histoire naturelle, dans la physique, la métaphysique, la morale, les mathématiques; dans les autres sciences, ainsi que dans tous les Arts libéraux & mécaniques. Indiquer dans le plus grand détail, l'origine de chaque science & de chaque art, en développer les progrès d'une manière aussi simple que méthodique; fixer l'époque de chaque découverte, de chaque établissement & de chaque coutume, d'après les Auteurs les plus exacts & les plus estimés; faire connoître les Inventeurs d'une infinité de choses utiles, que l'habitude où nous sommes d'en jouir, nous empêche de priser autant qu'elles le méritent; remonter à la source des usages consacrés par une longue suite de siècles; tels sont les principaux objets que ce Dictionnaire offre à l'instruction & à l'amusement du public; & l'on doit le regarder, d'après les compilateurs qui y ont travaillé, comme un tableau général de la naissance, de l'accroissement & de la perfection des mœurs, des Arts & des Sciences chez

les différentes Nations. Nous ne pouvons en donner une plus juste idée , qu'en mettant sous les yeux du Lecteur, quelques-uns des articles pris au hasard. Voici ce qu'on trouve au mot *pasquinade* :

» C'est un placard satyrique , qu'on attache à Rome , à la Statue de *Pasquin*.
 » On attribue l'origine de cet usage à un
 » Savetier Romain , nommé *Pasquin* ,
 » grand diseur de bons mots , & dans
 » la boutique duquel tous les rieurs de
 » son temps avoient coutume de s'assembler. Après sa mort , comme on fouilloit sous le pavé devant sa boutique ,
 » on trouva une statue d'un ancien gladiateur , assez bien faite , mais mutilée
 » & à demi gâtée. On la dressa à l'endroit où elle avoit été trouvée , au coin de la boutique du défunt maître *Pasquin* ;
 » & , d'un commun consentement , on lui donna son nom. Depuis , toutes les
 » satyres ont été appliquées à cette figure , comme si on eût voulu les attribuer à un *Pasquin* ressuscité.

» *Pasquin* s'adresse d'ordinaire à *Marforio* , autre statue dans Rome , ou *Marforio* à *Pasquin* , à qui on fait faire la réplique. Les réponses sont courtes ,
 » piquantes & malignes. Quand on attache

» que *Marforio*, *Pasquin* vient à son se-
 » cours ; & quand c'est à *Pasquin* que
 » l'on en veut, *Marforio* le défend à son
 » tour ; c'est-à dire, que les satyriques
 » font parler ces deux statues comme il
 » leur plaît.

» La *Signora Camilla*, sœur de Sixte V,
 » & qui avoit autrefois fait la lessive,
 » étant devenue Princesse, on vit le len-
 » demain *Pasquin* avec une chemise sale.
 » *Marforio* lui demandant la raison d'une
 » si grande négligence, c'est, répondit-il,
 » que ma blanchisseuse est devenue Prin-
 » cesse ».

On remarque, dans le grand Diction-
 naire où tout le monde vient puiser,
 qu'Adrien VI, indigné de se voir sou-
 vent en butte aux satyres de *Pasquin*,
 résolut de faire enlever la statue pour la
 précipiter dans le tibre, ou la réduire en
 cendres ; mais qu'un de ses Courtisans
 lui remontra ingénieusement que si on
 noyoit *Pasquin*, il ne deviendroit pas
 muet pour cela, mais qu'il se feroit en-
 tendre plus hautement que les grenouil-
 les du fond de leurs marais ; & que si on
 le brûloit, les Poëtes, Nation naturel-
 lement mordante, s'assembleroient tous
 les ans au lieu de son supplice, pour y

célébrer ses obsèques, en déchirant la mémoire de celui qui l'auroit condamné. Le Pape goûta cet avis, & la statue ne fut point détruite. Le même motif peut la conserver long-tems.

Petit-Maître : « ce nom, disent nos
 » Lexicographes, a commencé par les
 » jeunes Seigneurs de la Cour. On croit
 » qu'il fut en usage dès le tems où le
 » Duc Mazarin fut reçu en survivance
 » de la charge de Grand-Maître de l'Ar-
 » tillerie. On donna ce nom aux jeunes
 » Seigneurs qui étoient de même âge que
 » lui. M. de Voltaire en donne une autre
 » origine. Le Prince de Condé, dit-il,
 » se ligu avec le Prince de Conti, son
 » frère, & le Duc de Longueville, qui
 » abandonnèrent le parti de la fronde.
 » On avoit appelé la cabale du Duc de
 » Beaufort, au commencement de la
 » Régence, les *Importans* : on appeloit
 » celle des Princes, le parti des Petits-
 » Maîtres, parce qu'ils vouloient être les
 » maîtres de l'Etat.

» Ce terme a aujourd'hui une signi-
 » fication plus étendue, & s'applique en
 » général à la jeunesse, ivre de l'amour
 » de soi-même, avantageuse dans ses

» propos , affectée dans ses manières , &
 » recherchée dans ses ajustemens ».

Ne pourroit-on pas ajouter que le Petit-Maître veut quelquefois passer pour bel esprit , parce qu'il a un peu de mémoire , tant soit peu de lecture , sur-tout des Journaux , des esprits des Auteurs , & des petits Dictionnaires ; parce qu'il parle , d'une manière leste & souvent ironique , de tout ce qui a rapport à la Morale exacte & sévère ? S'il prend une charge de judicature , il préfère l'étude d'un rôle de Comédie , à celui d'un bon Chapitre de Domat ou des Pandectes de Pothier ; il aime mieux aller promener son ennui & son loisir aux différens spectacles , que d'assister à une savante conférence sur le Droit. Si , au contraire , c'est le parti de l'épée qu'il embrasse , ce n'est pas par le louable desir d'être utile à sa patrie & à son Roi , c'est par rapport aux plaisirs qu'il s'y promet , & parce qu'il fait vœu de passer ses jours dans le désœuvrement des visites , les divertissemens de toute espèce , & souvent dans les excès les plus déshonorans. S'il s'engage dans les loix de l'hymen , c'est pour se réserver la liberté de manquer à ses engagemens , de se moquer de ses ser-

mens , & de quitter une épouse tendre & vertueuse , pour courir après des femmes déshonorées par leurs excès & par l'amour de l'argent , l'unique mobile de leur fausse tendresse. Il faut s'arrêter dans cette Description des mœurs des différens Petits - Maîtres , de peur de changer l'acception du mot en chargeant leur portrait.

Vie du Dauphin , Père de Louis XVI , écrite sur les Mémoires de la Cour , présentée au Roi & à la Famille Royale par M. l'Abbé Proyart. A Paris , chez Berton, Libraire , rue Saint-Victor ; la veuve Hérissant , Libraire , rue Notre-Dame.

On convient que ce genre de composition tire de la vérité tout-son prix ; & que toute fiction , de quelque nature qu'elle soit , n'est propre qu'à défigurer l'Histoire. Un Biographe qui ne veut peindre que de fantaisie , & qui ne cherche qu'à montrer de l'esprit en faisant dire & penser aux autres ce qu'ils n'ont jamais dit ni pensé , s'écarte de la principale Loi qu'il doit s'imposer. L'Auteur de la Vie intéressante que nous annon-

O C T O B R E. 1777. 129
s, est à l'abri de ce reproche, puisqu'il n'a employé que des Mémoires authentiques *, & qu'il ne rapporte ces faits que d'après des témoins oculaires dignes de foi. La lecture de la Lettre de l'Abbé Soldini, Confesseur de Madame la Dauphine, doit ôter jusqu'au plus léger doute. D'ailleurs, toutes les actions & toutes les paroles dignes d'admiration, que M. l'Abbé Proyart offre aux yeux du Lecteur, sont exactement analogues à l'idée qu'on a toujours eue de Monsieur le Dauphin. Nous voudrions pouvoir rapporter ici les principaux traits de sa Vie qui nous ont le plus frappé, & qui justifient si bien tous les éloges qu'on a donné à ce Prince durant sa vie & après sa mort.

« N'être grand que dans les grandes
» actions, c'est ne l'être que la moindre
» partie de la vie; mais savoir, comme

* Ces Mémoires sont de Madame la Dauphine, de M. de Nicolai, Evêque de Verdun; de M. Collet, Confesseur de Mgr. le Dauphin; de M. Soldini, Confesseur de Madame la Dauphine, & de M. le Duc de la Vauguion. Et les Lettres, tant de Mgr le Dauphin que de Madame la Dauphine, ont été copiées sur ces originaux.

F v

» le Dauphin , donner l’empreinte de la
 » perfection à tout le corps de sa con-
 » duite , c’est être grand d’une véritable
 » & solide grandeur ». En effet , ce ne
 sont pas toujours les vertus héroïques
 qui sont les plus estimables... La gloire,
 récompense infailible des actions d’éclat,
 les rend faciles. Ce sont les vertus do-
 mestiques journalières qui caractérisent
 sur-tout l’homme vertueux , & qui coûtent le plus.

Sous quelque point de vue qu’on en-
 visage M. le Dauphin , dans la vie pu-
 blique comme dans la vie privée , soit
 que l’on considère ses actions journalières ,
 ou les traits éclatans de sa vie ; ce
 Prince mérite d’être placé immédiatement
 après S. Louis pour ses vertus mo-
 rales ; & pour les qualités de l’esprit &
 du cœur , à côté des meilleurs Princes &
 des plus grands héros de sa race. Telle
 est la juste idée qu’en donne l’Auteur de
 sa vie.

L’Histoire, qu’il appelloit la *Leçon des
 Princes & l’Ecole de la Politique* ; « l’His-
 » roire , disoit-il un jour à l’Abbé de
 » Marbœuf , est la ressource des peuples
 » contre les erreurs des Princes ; elle
 » donne aux enfans les leçons qu’on

» n'ose faire au père ; elle craint moins
 » un Roi dans le tombeau, que le payfan
 » dans sa chaumière. M. le Beau lui
 » ayant présenté deux volumes de son
 » Histoire du Bas-Empire, il les montra
 » à l'Abbé de Saint-Cyr, & lui dit en
 » riant : *l'Abbé, avis aux Princes* ».

L'Histoire a beau faire souvent l'é-
 loge des exploits guerriers, il donna
 toujours la préférence aux vertus paci-
 fiques des grands hommes. « S'il eût
 » monté sur le Trône, il eût préféré
 » le plaisir de faire le bonheur de ses
 » Sujets, à la gloire d'humilier ses voisins.
 » Il est bien plus beau, disoit-il dans
 » un de ses écrits, d'être les délices du
 » monde, que d'en être la terreur. Un
 » Prince, ajoutoit-il, qui entreprend
 » une guerre uniquement pour sa gloire
 » personnelle, est également en horreur
 » & à Dieu & aux hommes.

» M. le Dauphin étoit convaincu que
 » la puissance des Rois n'est établie que
 » pour exercer en particulier celle de
 » Dieu ; pour récompenser & pour pu-
 » nir, pour effrayer par les châtimens,
 » attirer par les bienfaits, faire naître
 » une noble émulation, maintenir le
 » bon droit, le défendre contre la vio-

Fvj

» lence , terminer les dissentions & les
 » querelles, entretenir l'union entre tous
 » les membres de l'Etat, alléger autant
 » qu'il est possible le joug de l'autorité,
 » tourner au profit des peuples les trésors
 » dont on est dépositaire, s'occuper tout
 » entier de ce qui peut faire leur bon-
 » heur, leur sacrifier son tems, son plai-
 » sir, sa vie & sa gloire même. Voilà les
 » traits de ressemblance que l'autorité
 » des Rois doit avoir avec celle de Dieu
 » même ».

Nous venons de copier les propres expressions de M. le Dauphin, qui sont renfermées dans un de ses écrits, où il prouve que tout bon gouvernement doit avoir pour base la justice & la raison. Ces maximes saintes ont été gravées dans le cœur de son illustre Fils; elles feront à jamais la règle de ses actions. Son règne sera appelé un jour par l'Histoire, un règne de paix & de justice.

M. le Dauphin prouva, par ses actions autant que par ses paroles, qu'il regardoit la licence des mœurs comme un principe destructeur des Etats les mieux affermis. « Je n'ai jamais douté, » disoit-il, que la Morale d'Epicure, à laquelle on attribue la décadence de

» l'Empire Romain , ne doit entraîner
 » la ruine de toutes les Nations chez les-
 » quelles elle s'introduira ».

L'amour réel & sincère qu'il avoit pour les peuples , lui rendoit personnelles toutes les calamités publiques. Une nouvelle imposition , devenue nécessaire , le faisoit gémir. Chaque charge de l'Etat en étoit une pour son cœur.

« Le Duc de la Vauguion, à l'occasion
 » d'une Fête qui s'étoit donnée à Ver-
 » failles pour la naissance d'un Prince ,
 » disoit qu'il ne comprenoit pas com-
 » ment Assuérus avoit pu tenir à la fa-
 » tigue des festins qu'il donna pendant
 » cent quatre-vingt jours aux Grands
 » de son Royaume. Et moi, dit le Dau-
 » phin, je ne fais comment il a pu sub-
 » venir à la dépense; & je présume que
 » ce festin de six mois à sa Cour, aura
 » été expié par un jeûne solennel dans
 » ses Provinces. Il faudroit, disoit-il,
 » dans une autre occasion, à l'Ambassa-
 » deur d'Espagne, pour qu'un Prince
 » goûte une joie bien pure au milieu
 » d'un festin, qu'il pût y convier toute
 » la Nation, ou que du moins il pût se
 » dire, en se mettant à table : *aucun de*

» *mes Sujets n'ira aujourd'hui coucher sans*
 » *souper* ».

Ce Prince joignoit à cette sensibilité pour les malheureux , l'amour de la justice , qu'il regardoit comme la première règle de la bienfaisance , sur-tout dans un Prince destiné au Trône ; il se fit un devoir de lui sacrifier en toute rencontre la recommandation , & même sa propre inclination. Il avoit de justes idées de l'autorité & des devoirs des Sujets. « L'o-
 » béissance , disoit-il souvent , doit être
 » éclairée. Il faut distinguer les différens
 » titres de ceux qui commandent , afin
 » de ne pas obéir à l'un en choses qui
 » seroient du ressort de l'autre ». La juste application de cette maxime , suffiroit seule dans un Etat pour rendre les peuples heureux & tranquilles.

La lecture de la vie de M. le Dauphin intéressera tous les Lecteurs , & leur prouvera que ce Prince avoit su allier aux vertus propres de sa condition , toutes les vertus que l'homme peut posséder ici bas , & que M. le Dauphin réunissoit dans le plus haut degré de perfection. Heureusement pour nous , ces vertus revivent & brillent d'un nouvel éclat dans son illustre Famille.

Les Noces Patriarcales, Poëme en Prose, en cinq Chants. A Paris, chez Quillau, Libraire, rue Christine; & la veuve Tilliard, Libraire, rue de la Harpe.

L'Auteur de cet Ouvrage se déclare ouvertement pour la poésie Allemande, & la préfère aux productions modernes, où l'on s'écarte de cette naïveté enchanteresse, & de cette noble & touchante simplicité qui caractérisent les Ouvrages des anciens. Cette Nation, qu'on ne croyoit capable que de compilations laborieuses & de discussions profondes sur les matières d'érudition, nous a prouvé, par plusieurs Ouvrages poétiques, qu'elle avoit aussi le talent de décrire sur-tout les beautés de la Nature, & les mœurs pures & innocentes de l'âge d'or; temps fortuné qu'on a droit de regarder comme l'emblème du siècle des Patriarches! Le genre pastoral qui n'a pu se soutenir parmi nous, malgré le talent de plusieurs de nos Ecrivains, semble s'être réfugié en Allemagne, où les peintures fidelles de la Nature font la plus forte impression. Plusieurs Poëtes

Allemands ont su concilier l'esprit & la naïveté dans une sorte de poésie qui devient fade, si l'esprit ne l'affaïsonne, & qui n'est plus rien s'il y domine. On a remarqué que le naïf consiste non dans la seule simplicité, mais dans une belle pensée, dans une vérité importante, dans un sentiment noble développé sans art. Rien n'est donc plus conforme au genre pastoral, que de mêler des réflexions philosophiques à la description des beautés champêtres, & d'établir plusieurs vérités importantes de Morale, même en peignant les agrémens de la campagne. Mais il faut, pour remplir cet objet, perdre de vue notre siècle de frivolité, de luxe, osons le dire, de corruption, & remonter avec Théocrite à celui de l'âge d'or, où, pour parler sans fiction, à ces tems où l'on conservoit l'innocence des mœurs primitives. S'il est un âge, a dit un Littérateur judicieux, qui puisse présenter la Nature dans son innocence, & faire de la vie des bergers une école pratique de philosophie; c'est celui où le bonheur étoit aussi pur, que la conduite de ceux qui en jouissoient étoit simple.

Quant à l'Ouvrage que nous annon-

çons, l'Auteur a-t-il marché sur les traces de M. Gesner, & imité ces graces naïves & cette simplicité touchante du Poëme d'Abel? A-t-il su allier le respect dû aux divines Ecritures, avec la liberté des fictions poétiques? Il faudroit, pour décider cette question, analyser l'Ouvrage de M. le Saïre, & en faire un parallèle suivi avec la mort d'Abel, & quelques autres Pièces de MM. Gesner, Wieland & Haller, où l'on trouve une infinité de détails agréables & intéressans, & sur-tout ce ton aimable de la Nature, infiniment supérieur aux frivoles ornemens du bel esprit. Nous exhortons ceux qui ont étudié, d'une manière particulière, la poésie Allemande & la nôtre, à faire ce parallèle, & à nous faire connoître le mérite distingué des Deshoulières, des Mangelots, des Fontenelles, & des autres Auteurs qui, comme M. le Saïre, ont osé donner à une Nation galante la description des mœurs pures & innocentes des premiers tems.

Essai sur le Génie Original d'Homère, avec l'état actuel de la Troade comparé à son état; traduit de l'Anglois,

138 MERCURE DE FRANCE.

de M. Wood, Auteur de la Description des Ruines de Palmyre & de Balbec. A Paris, chez les Frères Debure, Libraires, Quai des Augustins.

Rien ne doit être plus intéressant, pour les admirateurs du Père de la poésie, que des Remarques savantes & judicieuses d'un Littérateur qui a lu l'Illiade & l'Odyssée, sur la scène où combattit Achille, & dans les pays où voyageoit Achille, & chantoit Homère; & qui a poussé l'exactitude de ses Observations, jusqu'à faire la Carte du Scamandre, rivière de Phrygie, proche de Troyes, ayant le Poëte Grec entre les mains.

Ces Remarques méritent d'autant plus d'exciter notre curiosité, qu'elles prouvent combien Homère a été exact & fidèle dans sa manière de peindre la Nature; & que dans tous les Tableaux qu'il a tracés, il est plus original qu'aucun autre Poëte ancien ou moderne. C'est comme Géographe, Voyageur, Historien ou Chronologiste, qu'on envisage Homère dans l'Essai que nous annonçons. On y examine sa religion & sa mythologie, les mœurs & les coutumes qu'il décrit, la langue qu'il parloit, & les

connoissances qu'il montre ; & , sous ces différens points de vue , on indique avec quelle vérité il a rendu la Nature.

La meilleure manière de rendre justice à Homère, étoit de se transporter sur les lieux , & au siècle où il a composé ses Poèmes. Et l'on doit savoir gré à ces illustres voyageurs , MM. Wood , Dawkins & Bouverie , d'avoir pour cela traversé les mers , & essuyé toutes sortes de fatigues , & de nous avoir appris plusieurs faits intéressans & propres à éclaircir plusieurs endroits du Poëte Grec. Que de beautés nouvelles ne devons-nous pas démêler dans Homère ! Si nous nous transportons en idée , avec M. Wood , dans la Troade & aux bords du Scamandre , & si nous lisons avec attention ses Remarques judicieuses ; ce nouveau Commentateur , en parcourant la Troade & les Isles de l'Archipel , ne s'est pas borné à rendre un hommage distingué au génie d'Homère ; mais il a encore la gloire de nous servir aujourd'hui de guide , dans la lecture de ce Poëte , qui tient un premier rang parmi les Auteurs classiques. On desiroit depuis long-tems une version françoise de l'Ouvrage de M. Wood , déjà traduit en

plusieurs langues. Celle que nous annonçons ne peut manquer d'être bien accueillie par les Amateurs de l'Antiquité.

Journal des Causes célèbres, curieuses & intéressantes, &c. Ouvrage périodique pour lequel on souscrit, chez M. Désessarts, Avocat, rue de Verneuil, la troisième porte cochère avant la rue de Poitiers; & chez le sieur Lacombe, rue de Tournon, au Bureau des Journaux. 12 vol. par an. Prix de la souscription, 18 liv. pour Paris, & 24 liv. pour la Province, franc de Port.

Ce Journal continue de mériter les succès qu'il a eus depuis qu'il paroît. Les derniers volumes qui viennent d'être publiés, l'emportent encore sur ceux que nous avons déjà annoncés, par l'intérêt & la variété des causes qu'ils renferment.

Le Volume qui a paru au mois d'Août dernier, contient la fameuse affaire du sieur Poilly, dont les malheurs sont connus de la France entière.

Le Volume du mois de Septembre, renferme trois causes: la première présente les détails les plus utiles sur la

noblesse ; la seconde est l'histoire de la ga-
geure singulière sur le sexe du Chevalier
Deon , jugée à Londres le premier Juil-
let dernier ; & la troisième offre le tableau
effrayant d'un citoyen prêt à périr par le
dernier supplice , pour avoir commis un
homicide pour sa propre défense. Le Vo-
lume qui vient de paroître le premier
de ce mois , contient quatre causes : La
première est une question de concubi-
nage. * Cette affaire est très-piquante.
Le Rédacteur en présente ainsi le tableau.

» Les Recueils , dit - il , de no-
» tre Jurisprudence , contiennent une
» foule d'exemples de donations fai-
» tes par des amans à leurs maîtresses ;
» mais on n'en trouve aucun d'une do-
» nation faite par une Actrice à son amant.
» Cette affaire , qui a été agitée depuis

* M. Désessarts est en même-tems Rédacteur
de cette Cause, & Auteur du Mémoire qui a été
imprimé dans l'Affaire. Les principes qui prof-
crivent les Actes qui sont le fruit du concubi-
nage , y sont développés avec beaucoup de clarté
& de force. M. Désessarts les a discutés avec plus
d'étendue dans l'article *Concubinage* , qu'il a in-
séré dans le Tome XIV du *Répertoire Universel*
de Jurisprudence , dont il est un des Auteurs.

» peu dans la capitale , présente ce phénomène ».

« L'héritière , continue le Rédacteur ,
 » & les créanciers d'une Actrice , récla-
 » moient le pouvoir des Loix contre une
 » donation qu'elle avoit faite à son
 » amant , sous les fausses apparences
 » d'un contrat légitime. Peu de temps
 » avant sa mort , cette Actrice avoit dé-
 » cliné le voile dont elle avoit voulu cou-
 » vrir sa générosité. Frappée de l'injustice
 » de la donation que l'égarement de ses
 » sens , & une passion aveugle lui
 » avoient dictée , elle s'étoit empressée
 » d'anéantir , par son testament , ce mo-
 » nument honteux de sa foiblesse ».

» L'homme qui avoit abusé de l'em-
 » pire qu'il avoit sur le cœur & l'esprit
 » de cette femme trop facile , auroit dû ,
 » sans doute , respecter cet acte qui porte
 » l'empreinte de la vérité , & envelopper
 » de ténèbres le titre illégal qu'un amour
 » insensé avoit écrit en sa faveur ; mais
 » c'étoit peu pour lui d'avoir épuisé la
 » générosité de cette Actrice , pendant
 » le temps qu'il avoit vécu avec elle , il
 » vouloit encore enlever à ses créanciers
 » les tristes dépouilles qui avoient échappé
 » à sa dissipation. Les Loix & les mœurs

» offensées, s'élevoient contre une pré-
 » tention aussi injuste, & sollicitoient
 » un exemple qui forçât le vice à les
 » respecter, &c. ».

On peut juger par ce tableau, de l'intérêt de cette cause.

La seconde est une séparation de corps & de biens.

La troisième est le Procès du Docteur Dodd, récemment jugé & exécuté à Londres. L'histoire de la vie & du supplice de ce Ministre fameux, ne peut manquer d'intéresser toutes sortes de Lecteurs. Le Rédacteur l'a terminée par le détail des apprêts funestes des supplices d'Angleterre, & de l'exécution des criminels.

La quatrième est une question de domicile, jugée depuis peu par le Conseil d'État, en faveur d'un Banquier Juif.

La Table annoncée dans les volumes précédens, ne paroîtra que dans le courant du mois de Novembre. On reçoit encore des souscriptions pour cette Table, & on délivre des collections complètes de l'Ouvrage, au prix de la souscription ; mais on ne vend aucun volume séparé.

Traité des affections cancéreuses, pour servir de suite à la théorie nouvelle sur les maladies du même genre. Par M. J. M. Gamet, ancien Professeur Royal d'Anatomie comparée, à Lyon, & Pensionnaire du Roi. 1 vol. in-8°. A Paris, chez Pierre-François Didot le jeune, Libraire de la Faculté de Médecine; Ruault, Libraire, rue de la Harpe; à Lyon, chez Rosset, Libraire, rue Mercière. 1777.

De tous les maux qui affligent l'humanité, il n'y en a point, sans contredit, qui mérite plus d'attention, de la part des personnes de l'Art, que le Cancer, soit par les différentes causes qui le produisent, soit par les douleurs horribles qu'il crée, soit par la difficulté de le guérir. M. Gamet dit, dans la brochure que nous annonçons, s'être principalement occupé de cette maladie; ce qui l'a conduit à la découverte d'un remède qui réussit dans la plupart des cas cancéreux, & dont Sa Majesté vient de faire l'acquisition. L'Auteur fait part au Public, dans la brochure que nous annonçons, de ce que l'expérience lui a appris
sur

OCTOBRE. 1777. 145
sur les maladies cancéreuses, & des cas
où son remède convient ; il assure qu'il
expose dans la plus exacte vérité, ceux
où il réussit presque toujours, comme
ceux où il est insuffisant. La théorie du
cancer nous a paru très - bien développée
dans cette brochure.

Traité des Maladies nerveuses, hypocondriaques & hystériques, Traduction de l'Anglois de M. Robert Whytt, Docteur & Professeur de Médecine en l'Université d'Edimbourg. Nouvelle Edition, à laquelle on a joint un extrait d'un Ouvrage Anglois, du même Auteur, sur les mouvemens vitaux & involontaires des animaux, servant d'introduction à celui-ci. 2 tom. in-12. 6 liv. relié. A Paris, chez Didot le jeune, Libraire de la Faculté.

La première édition du *Traité des maladies des nerfs*, du Docteur Whytt se trouvant épuisée, l'Editeur a cru rendre celle-ci plus intéressante, en substituant à l'exposition anatomique des nerfs, du Docteur Monro, laquelle se trouve dans tous les Livres d'anatomie, un extrait de l'Ouvrage de M. Whytt, sur les mou-
II. Vol. G

vemens involontaires des animaux ; & en effet , cet extrait est une vraie introduction aux maladies des nerfs. M. Whytt a fait des expériences curieuses sur la fonction de l'économie animale la plus obscure, & en même-temps la plus capable d'éclairer la Pratique, si on parvenoit à en mieux connoître l'étiologie. Quant au traité principal , personne n'ignore qu'il est de la dernière importance d'éclairer le public sur les maladies nerveuses , leurs différences , & les diverses méthodes de les traiter , parce que c'est dans cette partie de l'Art de guérir , que les Charlatans abusent le plus de la pusillanimité des malades , de la crédulité de ceux qui les environnent , & de l'obscurité de la maladie. L'Editeur a ajouté quelques Notes au texte de l'Auteur , pour éclaircir certains passages , que le commun des Lecteurs n'entendrait pas facilement.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

LA Fortification Perpendiculaire , ou Essai sur plusieurs manières de fortifier la

OCTOBRE. 1777. 147

ligne droite, le triangle, le quarré, & tous les polygones de quelque étendue qu'en soient les côtés, en donnant à leur défense une direction perpendiculaire; où l'on trouve des méthodes d'améliorer les Places déjà construites, & de les rendre beaucoup plus fortes. On y trouve aussi des redoutes, des forts & des retranchemens de Campagne, d'une construction nouvelle. Ouvrage enrichi d'un grand nombre de Planches exécutées par les plus habiles Graveurs; par M. le Marquis de Montalembert, Maréchal des Camps & Armées du Roi, Lieutenant-Général des Provinces de Saintonge & Angoumois, de l'Académie Royale des Sciences, & de l'Académie Impériale de Pétersbourg, Tom. II, in-4°. Le prix du premier volume est de 28 liv. broché, & 30 liv. relié; celui du second, est de 34 liv. broché, & 36 liv. relié. A Paris, chez Philippe-Denis Pierres, Imprimeur du Grand-Conseil du Roi, & du Collège Royal de France, rue Saint-Jacques; & chez Julien, à l'Hôtel de Soubise, rue de Paradis, au Marais.

Messe Grecque en l'honneur de Saint Denis, Apôtre des Gaules, premier Evê-

G ij

149 MERCURE DE FRANCE.

que de Paris, de Saint Rustique, & de S. Éleuthère, Martyrs; selon l'usage de l'Abbaye de S. Denis en France, pour le jour de l'Octave de la Fête solennelle de Saint Denis, au 16 Octobre, avec la Messe Latine qu'on chante à Saint Denis, le jour de la Fête, & dans l'Octave, in-12 de 64 pages. A Paris, chez Augustin-Martin Lottin l'aîné, Imprimeur du Roi & de la Ville, rue Saint-Jacques, au Coq & au Livre d'or, 1777.

Les vrais Principes de la Lecture, de l'Orthographe & de la Prononciation Française, de feu M. Viard, revus & augmentés, par M. Luneau de Boisjermain, in-8°. 3 parties, broché, 54 f. port franc, au Bureau de l'Abonnement Littéraire, ou du port franc des Livres, par la Poste. Hôtel de la Faurrière, rue & à côté de l'ancienne Comédie Française; & chez Durand, Libraire, rue Galande; Bastien, Libraire, rue du Petit-Lyon.

Mémoires concernant l'Histoire, les Sciences, les Arts, les Mœurs, les Usages, &c. des Chinois, par les Missionnaires de Pekin, tome second.

OCTOBRE. 1777. 149
in-4°. A Paris, chez Nyon, Libraire,
rue Saint-Jean-de-Beauvais.

*Quinti Horatii Flacci carmina cum an-
notationibus Gallicis Lud. Poinfinet
de Sivry, regiae Lotharingorum Aca-
demiae Socii.*

Exemplaria Græca

Nocturnâ versate manu, versate dicernâ.

2 vol. grand *in-8°*. Prix, 8 liv. broc.
A Paris, chez Lacombe, Libraire,
rue de Tournon. De l'Imprimerie de
Fr. Amb. Didot.

Cette nouvelle édition d'Horace, est
recommandable, non-seulement par une
interprétation très-heureuse des passages
les plus difficiles du Poète Latin, mais
encore par la beauté du papier, & sur-
tout de l'impression, qui est très-exacte
& très-soignée. Nous en rendrons un
compte plus détaillé.



G iij

ACADÉMIES.

I.

PRIX extraordinaire proposé par l'Académie Royale des Sciences, pour l'année 1782.

L'ACADÉMIE en annonçant, pour la Séance publique de Pâques 1778, la proclamation d'un Prix extraordinaire sur la formation & la fabrication du Salpêtre, & en exigeant que les Mémoires lui fussent adressés avant le 1 Avril 1777, n'avoit consulté que son empressement à répondre aux vues bienfaites du Roi, & au desir qu'il a de délivrer, le plutôt possible, ses Sujets de la gêne de la fouille que les Salpêtriers ont droit de faire chez les Particuliers, & des abus auxquels elle peut donner lieu.

L'examen des Mémoires qui lui ont été adressés pour le concours, n'a pas tardé à lui faire appercevoir que le délai

accordé aux concurrens, étoit beaucoup trop court, relativement à l'importance de l'objet, & à la nature des expériences qu'il exigeoit : il est arrivé delà, que dans le grand nombre des Mémoires qui ont été admis au concours, quoiqu'il s'en soit trouvé plusieurs qui paroissent avoir été rédigés par de très-habiles Chimistes, il n'y en a aucun cependant qui contienne rien d'assez neuf, qui présente des expériences assez décisives & assez complètes; enfin, qui renferme des applications assez heureuses à la pratique, pour avoir des droits au Prix.

Dans ces circonstances, l'Académie se voit forcée de différer la proclamation du Prix; & elle croit devoir en reculer assez loin l'époque, pour n'être plus dans le cas d'accorder de nouveaux délais.

Elle annonce en conséquence, que le Prix qui doit être proclamé à la Séance publique de Pâques 1778, sera différé jusqu'à celle de la S. Martin 1782; & elle propose de nouveau, pour cette époque, de trouver « les moyens les plus prompts & les plus économiques » de procurer en France une production » & une récolte de Salpêtre plus abon-

» dantes que celles qu'on obtient pré-
 » sentement, & sur-tout qui puissent
 » dispenser des recherches que les Sal-
 » pêtres ont le droit de faire dans les
 » maisons des Particuliers ».

Sa Majesté, sur les représentations qui lui ont été faites par l'Académie, a bien voulu doubler l'objet du Prix; ainsi il sera de 8000 liv. au lieu de quatre; & il y sera joint une somme de 4000 liv. que l'Académie distribuera à un ou plusieurs Accessites, suivant le nombre des Mémoires qui paroîtront avoir des droits à des récompenses, & suivant l'objet des dépenses utiles qui auront été faites par les Concurrents.

Comme la vérification que l'Académie se propose de faire de toutes les expériences indiquées par les Concurrents, exigera nécessairement un tems assez considérable, les Mémoires ne seront admis, pour le concours, que jusqu'au 1 Janvier 1781; mais l'Académie recevra, jusqu'au 1 Avril 1782, les Supplémens & éclaircissemens que voudront envoyer les Auteurs des Mémoires qui lui seront parvenus dans le tems prescrit.

Il paroît, d'après des Observations

OCTOBRE. 1777. 153
faites par M. le Duc de la Rochefou-
cault, & confirmées depuis par celles
de MM. Clouet & Lavoisier, qu'il existe
en France des terres calcaires tendres,
qui contiennent naturellement une assez
grande quantité de Salpêtre à base ter-
reuse. Les Montagnes de Craye des
environs de la Roche-Guyon, & celle
de Tuffan de Saint-Avertin en Touraine,
en fournissent des exemples. L'Acadé-
mie a cru devoir faire mention de ces
découvertes modernes, dans une Notice
qu'elle a joint à son Programme, afin
de diriger vers cet objet, l'attention des
Concurrans.

MONTAUBAN.

II.

L'Académie de Montauban tint, le
3 Mai dernier, une séance publique.
M. le Président de Savignac, Directeur
de l'Académie, annonça l'objet de cette
nouvelle séance. « Ce jour, dit-il, où
» l'Académie s'assemble extraordinairement,
» est pour elle le jour d'un triom-
» phe que lui ménage M. l'Abbé de
» Latour par ses nouveaux bienfaits ;

G v

» cet illustre Confrère nous avoir rendus
 » dispensateurs d'un prix destiné à l'élo-
 » quence ; il en consacre un aujourd'hui
 » à l'Agriculture ». M. de Savignac
 développe ensuite l'origine & les pro-
 grès de l'Agriculture, retrace ses char-
 mes & ses attraits ; il établit sa con-
 nexion étroite avec les bonnes mœurs ;
 il étale les soins que se donnèrent tous
 les grands Législateurs pour la perfec-
 tionner, & en inspirer le goût ; il rap-
 pelle avec précision les éloges que les
 Poëtes, les Orateurs & les Historiens
 lui ont prodigués à l'envi ; & cite en
 particulier Xénophon, qui formoit des
 vœux pour qu'on établit des prix en
 faveur de l'Agriculture.

Le Discours de M. de Savignac fut
 suivi de la lecture d'une Epître à nos
ayeux, dont M. l'Abbé Teulière est
 l'Auteur.

M. Lade, Avocat à la Cour des Ai-
 des, lut un Discours dans lequel il
 prouve que le commerce, envisagé sous
 le point de vue le plus général, nuit à
 la population, altère les mœurs, & re-
 froidit le patriotisme ; que l'Agriculture,
 au contraire, favorise les progrès de la
 population, maintient la force & la sim-

plicité des mœurs, & est l'ame & la
 source du patriotisme. « Un peuple
 » agricole, dit-il, perd tout en per-
 » dant sa patrie; un peuple mar-
 » chand conserve sa fortune, quand son
 » pays lui est enlevé; l'homme riche en
 » propriété territoriale fait des vœux
 » pour la puissance qui le protège &
 » le défend. Si sa patrie est détruite, il
 » ne lui en reste plus; celui qui n'est
 » riche que des bienfaits du commerce
 » qui se déplacent avec lui, ne perd pas
 » sa patrie, il ne fait qu'en changer...
 » C'est ainsi que les Nations agricoles
 » seront toujours supérieures aux Na-
 » tions commerçantes; l'Agriculture est
 » la source des hommes, la base des
 » mœurs, le fondement du patriotisme;
 » applaudissons au zèle éclairé qui l'en-
 » courage; félicitons-nous de concourir
 » aux vues sages & bienfaisantes, qui
 » lui dispensent des secours & des cou-
 » ronneries; c'est le premier de tous les
 » Arts, le seul digne peut-être de la
 » reconnaissance & de la vénération des
 » mortels ».

M. le Baron de Puymoubrun fut une
 Epître à Thémire.

La séance fut terminée par la lecture
 du Programme.

156 MERCURE DE FRANCE.

Le prix que l'Académie distribuera le 3 Mai prochain, est destiné à un Ouvrage sur quelque point d'Agriculture, dont le sujet est laissé pour l'année 1778, au choix des Auteurs.

Les Auteurs s'attacheront à procurer des méthodes utiles & des découvertes heureuses, pour bonnifier la partie d'Agriculture qu'ils auront entrepris de traiter; & ils seront attentifs à ne point s'écarter du sujet qu'ils auront choisi.

Les Ouvrages ne seront tout au plus que de trois quarts - d'heure de lecture, & finiront par une courte Prière à Jésus-Christ. Ils seront remis par-tout le mois de Février prochain, en deux copies bien lisibles, francs de port, à M. Lade, Avocat à la Cour des Aides, Membre de l'Académie, dans sa Maison, rue du Collège.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE continue les Dimanches les représentations de *Céphale & Procris*.

OCTOBRE. 1777. 157

Mademoiselle de Beaumesnil a joué, le 12 Octobre, le rôle de *Procris*, avec un sentiment & une perfection qui ont fait ressortir les beautés musicales de ce rôle. Elle a été beaucoup applaudie, ainsi que Mademoiselle Duplan, si sublime dans le rôle de la *Jalousie*.

On a joué les Mardi & Vendredi l'Opéra d'*Armide*.

M. le Chevalier Gluck a dû s'apercevoir que le même style en musique ne convient point à tous les genres; & que si la déclamation notée suffit presque seule à une action rapide & théâtrale, comme dans *Iphigénie*, dans *Alceste*, il falloit une musique d'un chant passionné, agréable & varié, pour un spectacle d'enchantement, comme l'Opéra d'*Armide*. Ce célèbre Compositeur a senti, il a même annoncé qu'il devoit produire une voluptueuse sensation*, & donner à son *Armide* le charme de la Poésie, & l'illusion de la Peinture; enfin,

* Voyez sa Lettre à M. L. B. D. R. N°. 40 de l'Année Littéraire de 1776, pag. 132.

être plus Peintre & plus Poëte que Musicien.
 Mais on est forcé d'avouer, que plus on entend son Opéra, moins on y trouve ce qu'il promettoit de nous faire éprouver. Il est vrai qu'il a prévenu les Spectateurs, qu'il leur faudra au moins autant de tems pour comprendre son Armide, qu'il leur en a fallu pour comprendre l'Alceste. Cependant la Musique ne doit pas être un langage abstrait & énigmatique, qui demande beaucoup de réflexion pour en développer l'intelligence. Le but de toute Musique, est d'exprimer, de plaire & d'intéresser; c'est la langue universelle qui se fait entendre à l'ame, & qui parle aux sens. Et s'il faut de la science & du génie pour former les combinaisons de cet Art, il ne faut qu'un cœur sensible pour juger de ses effets. C'est une autre erreur d'avoir cherché le moyen de faire parler les personnages, de manière que l'on connoitroit d'abord à leur façon de s'exprimer, quand ce sera Armide qui parlera ou une Suivante. Le bon ou mauvais emploi des termes d'une Langue, & la prononciation plus ou moins vicieuse, peuvent faire juger de la différence de l'éducation des personnes. Il n'en est pas

OCTOBRE. 1777. 159

de même en Musique; un mauvais chant ne caractérise pas davantage un personnage subalterne, qu'un beau chant ne distingue les personnes d'un rang supérieur. L'Art musical est mécanique dans le récitatif; il ne rend que le ton de la déclamation & que l'accent de la Langue; mais il est un Art de génie dans le chant, un Art créateur qui flatte, touche, émeut l'Auditeur. Il est alors indépendant du son des mots; c'est un sentiment de joie ou de douleur, de douceur ou de passion que le chant doit exprimer; & le sentiment appartient autant à l'homme du Peuple qu'au Souverain. C'est sans doute cette erreur qui a engagé le nouveau Compositeur à faire chanter des airs fort simples par les Confidentes d'*Armide*, tandis que l'Enchanteresse débite presque tout son rôle sur un ton très-exalté.

Armide a été remplacée par *Alceste*, le
Vendredi 17 Octobre.

L'Académie Royale de Musique a déjà fait des répétitions de *Roland Furieux*, Opéra de Quinault, revu par M. M * * *, & dont la nouvelle Musique est de M. Piccini.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES Comédiens François n'ont rien donné de nouveau depuis la Comédie des *Soubrettes* ou de l'*Inconféquent*, dont ils annoncent la reprise, après quelques changemens que l'Auteur prépare.

D É B U T.

Mademoiselle THÉNARD, jeune Actrice, a débuté le Jeudi 2 Octobre, par le rôle d'*Idamé* dans l'*Orphelin de la Chine*; elle a joué ensuite *Zaïre*, *Hypermenestre*, & plusieurs autres rôles principaux de la Tragédie. Cette Actrice avoit déjà fait l'essai de ses talens sur quelques Théâtres de Province, dans la Comédie & dans la Tragédie. M. Prévile connoissant ses heureuses dispositions, a bien voulu lui donner ses conseils, dont elle a beaucoup profité. Sa timidité & le sentiment de la difficulté de son Art, ont empêché qu'elle ne développât entièrement

OCTOBRE. 1777. 161

tous les moyens. Cependant le Public connoisseur qui voit au-delà de ce qu'un Sujet exécute ; & qui apperçoit dans ses essais ce qu'il peut devenir, a beaucoup applaudi cette Actrice, l'a encouragée ; & ses suffrages ont justifié le discernement du Maître & les talens de l'Élève. Mademoiselle Thénard a d'ailleurs reçu de la Nature tous les avantages qui peuvent la faire briller au Théâtre, & en faire une excellente Actrice, lorsqu'elle mettra dans son jeu plus de franchise, plus d'énergie & plus d'abandon.

COMÉDIE ITALIENNE.

Les Comédiens Italiens ont donné, le Jeudi 2 Octobre, la première représentation de *l'Olympiade* ou *le Triomphe de l'Amitié*, Drame héroïque, en trois Actes, en vers, parodie de l'Opéra de *Métastase*, Musique de M. Sacchini. Nous exposerons en peu de mots le sujet connu de ce Drame.

Une Princesse doit être le prix du vainqueur aux Jeux olympiques. Cette Princesse a un amant ; mais elle est ado-

rée par un jeune Prince qui vient disputer sa conquête. Son Amant exercé au combat des Jeux olympiques, est presque certain de remporter la victoire ; il ignore que sa Maîtresse sera la récompense de son courage ; il offre son secours à son rival & à son anti, pour lui faire obtenir l'objet de sa passion. Il triomphe en effet sous le nom de son ami. A peine a-t-il engagé sa parole, qu'il reconnoît son erreur : cependant l'amitié lui fait faire le sacrifice de son amour. Mais son secret n'a pu être conservé ; sa Maîtresse l'a reconnu ; & par une loi solennelle, il est condamné, comme parjure, à la mort. Son ami non moins coupable, doit pareillement perdre la vie. Ces deux rivaux se justifient, & l'un veut en vain mourir pour l'autre. Le père même de la Princesse, Roi, & Chef des Jeux, est obligé, par serment, de faire périr les Criminels. Heureusement le tems de sa Magistrature étant fini, il la remet au Peuple, qui, touché de la générosité des amis, les sauve du supplice ; & l'Amant aimé est engagé par le Prince son rival, d'épouser sa Maîtresse, qu'il a méritée par son amour & par son triomphe.

OCTOBRE. 1777. 163

La Musique destinée à un grand Opéra, en a la forme & la pompe. La difficulté de l'exécuter sur le Théâtre où elle devoit paroître, l'a fait transporter à la Comédie Italienne, où le même Compositeur avoit déjà eu un grand succès dans la *Colonie*. Les airs de l'*Olympiade* attestent le génie d'un grand Maître. Ils sont brillans; le chant en est agréable, noble & expressif. Peut-être n'est-il point assez varié ni assez analogue à l'expression des paroles, ce qui peut dépendre du travestissement du Poëme. Au reste, les principaux rôles sont parfaitement joués & chantés par MM. Clairval, Julien, Michu; & par Mesdames Trial & Colombe. Ces deux Actrices ont des airs du plus grand éclat, qu'elles chantent avec beaucoup de goût & de talent. On a surtout applaudi un superbe air que Madame Trial exécute avec une perfection qui ne laisse rien à désirer. Cet air, qui devoit être chanté par l'Acteur principal, fait un contre-sens dans le Poëme; mais il faut le pardonner quand on a entendu la charmante Cantatrice qui l'exécute.

On a donné le Dimanche 12 Octobre,

la première représentation de *Sans-Dormir*, Parodie d'*Ernelinde*, en deux Actes, en vers, mêlée de Vaudevilles. On a applaudi quelques faillies, & plusieurs couplets ingénieux.

A R T S.

G R A V U R E S.

I.

L'Heureuse Fécondité, Estampe d'environ 12 pouces de large, sur 11 de haut, gravée d'après le tableau original de M. Fragonard, Peintre du Roi, par M. Delaunay, Graveur du Roi. A Paris, chez l'Auteur, rue de la Bucherie, la porte cochère près la rue des Rats. Prix, 3 liv.

LE sujet de cette Estampe, est renfermé dans un ovale : on y voit une jeune & aimable Villageoise, qui a un enfant sur ses genoux, & plusieurs autres autour d'elle. Leurs amusemens variés, différens accessoires & le talent du Graveur, feront rechercher cette jolie Estampe.

I I.

L'Heureux moment, Estampe d'environ 14 pouces de haut, sur 10 pouces de large, gravée par M. Delaunay, Graveur du Roi, d'après le tableau peint à la gouasse, par M. Lavreinsé. A Paris, à l'adresse ci-dessus. Prix, 3 liv.

L'Heureux Moment est pour un amant qui est aux pieds de sa maîtresse, & qui semble lire son bonheur dans ses yeux. Cette composition est agréable, & faite pour plaire.

I I I.

La Chûte dangereuse, Estampe d'environ 20 pouces de large, sur 12 de haut, gravée par M. Delaunay, d'après le tableau de F. Meyer. A Paris, à la même adresse.

Cette Estampe nous offre un Paysage enrichi de figures & d'animaux. On y voit une jeune Bergère renversée à terre par une bête asine; & cette chûte paroît

moins dangereuse pour elle , que pour un Villageois qui est surpris des appas qu'il découvre. La gravure de cette dernière Estampe, ainsi que celle des deux précédentes , fait honneur au burin de M. Delaunay.

I V.

Le souper d'Henri IV chez le Meûnier. L'entretien d'Henri IV & de Sully. Deux Estampes en pendants , de 10 pouces de longueur & de 8 de hauteur , gravées d'après Herwick , par P. Chenu. Prix , 30 f. Chez l'Auteur , rue de la Harpe , à côté du passage des Jacobins.

V.

Portrait de François Rablais , d'après Sarrabat , & gravé par P. Savart. Prix , 3 liv. Chez l'Auteur , Hôtel Chamouzet, Quai St Bernard, à Paris.

Ce Portrait est une miniature en gravure traitée avec beaucoup d'intelligence & de talent; le travail en est fini, & d'un effet pittoresque; il doit être distingué dans la belle collection des Hommes célèbres , gravés par MM. Fiquet & Savart.

V I.

On vient de publier deux nouvelles Estampes d'après M. Baudouin , Peintre du Roi , dédiées à M. de Trudenne , Conseiller d'État.

Ces deux Estampes sont pendantes ; elles ont treize pouces de hauteur , & seize de largeur. Elles représentent deux assemblées nombreuses dans l'Eglise , l'une pour l'*Instruction* ou le *Cathéchisme*, l'autre pour la *Pénitence*. Ces compositions ingénieuses & variées , sont rendues avec tout l'esprit du maître , & d'une manière pittoresque, par M. Moitte, Graveur du Roi. Prix , 8 liv. chaque Estampe. A Paris , chez l'Auteur , rue St Victor , la troisième porte cochère à gauche , en entrant par la Place Maubert.

V I I.

L'Amour en Sentinelle , Estampe de 11 pouces de large , & de 14 de hauteur , d'après le tableau de M. Fragonard, Peintre du Roi , dédiée à M. Paris de Mezieu. Prix , 1 liv. 10 s.

Le Portrait de Laurent Cars, Graveur du Roi, d'après Peronneau. Prix, 1 liv. 4 sols.

Etudes de Têtes antiques, dessinées en partie d'après la Colonne Troyenne. Prix, 1 liv. 16 s.

Toutes ces Estampes sont gravées avec beaucoup d'intelligence & de talent, & sont d'un très-bon effet. Elles se vendent chez l'Auteur, M. Miger, rue Montmartre, au coin de celle des Vieux-Augustins.

V I I I.

Les Médecins botanistes & minéralogistes, écrasés par le Médecin à la mode, dédiée à la mémoire de l'immortel Tournefort, par un amateur de Botanique; Estampe de 12 poudces de longueur, & 9 de largeur. A Paris, chez le Père & Avaulez, Marchands d'Estampes, rue St Jacques.

IX.

IX.

Les *Recruteurs à la Ville*, & les *Recruteurs à la Campagne*, Estampes chacune de 12 f. A Paris, chez Isabey, rue de Gèvres.

M U S I Q U E.

I.

RECUEIL de deux *Romances* & d'une *Ariette*, avec accompagnement de guitare, flûte ou violon, & basse chiffrée pour le clavecin *ad libitum*; de trois *Romances*, avec accompagnement de guitare & flûte, ou violon *ad libitum*; de deux *Romances* & quatre *Brunettes*, avec accompagnement de guitare, d'un menuet avec variation en duo pour guitare & violon, & d'une *Allemande* pour guitare, dédié à Mademoiselle Yvon; par M. Dutilly, Maître de guitare. Prix 7 liv. 4 sols. A Versailles, chez Blaizot, à l'entrée de la rue Satory; & à Paris, chez Fortin, Ingénieur-Mécanicien du

II. Vol. H

170 MERCURE DE FRANCE.

Roi , rue de la Harpe , à côté de la rue du Foin , & aux adresses ordinaires de Musique.

I I.

Les Trois Fermiers , Comédie en deux actes , en prose , représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi , le 16 Mai 1777 ; par M. D. Z. , mise au jour par le sieur Houbaut , Éditeur. Prix 24 liv. , & les parties séparées pour la facilité de l'exécution , 9 liv. , les paroles de M. Monvel. A Paris , chez le sieur Houbaut , Musicien Copiste des Menus-Plaisirs du Roi , & de la Comédie Italienne , Maître de Musique , rue Mauconseil , près la Comédie , & aux adresses ordinaires.

I I I.

Récueil d'Ariettes choisies des Trois Fermiers , arrangées pour le clavecin ou le forté-piano , avec accompagnement de deux violons & la basse chiffrée , dédiées à Mademoiselle Lenglé de Schebéque , par M. Benaut , Maître de clavecin de l'Abbaye Royale de Montmartre , Dames

OCTOBRE. 1777. 171
de la Croix, &c. Prix 1 liv. 16 sols. A
Paris, chez l'Auteur, rue Dauphine,
près la rue Christine, & aux adresses
ordinaires de Musique.

I V.

Ouverture & entr'acte des Trois Fermiers, avec accompagnement d'un violon & violoncelle *ad libitum*. Prix 3 liv., à la même adresse.

V.

Air de Louise dans les Trois Fermiers, (*faut attendre avec patience*) arrangé pour la harpe, par M. Suin. Prix 12 sols. A Paris, chez Cousineau, Luthier de la Reine, rue des Poulies, vis-à-vis la colonnade du Louvre.

V I.

Recueil de six Airs choisis de MM. Piccini, Manna, Perez, Galuppi, Conforti, Sacchini, imprimés dans la manière de la gravure, en partition avec les paroles Italiennes & les parties séparées. Prix 7 liv. 10 sols. Aux Deux-Ponts;

H ij

172 MERCURE DE FRANCE.
& à Paris , chez Lacombe , Libraire ,
rue de Tournon.

V I I.

Six Sonates en duo pour le tambourin ,
accompagnées d'un violon seul , dédiées
à M. le Comte de la Blache , Maréchal-
de-Camps des armées du Roi , par M.
Lavallière l'aîné , Maître de musique
& de tambourin , onzième œuvre. Prix 6
liv. Elles peuvent s'exécuter sur le violon ,
flûte , hautbois , clarinette , par-dessus de
viole , mandoline , guitare , & sur la
vielle & musette , en les transposant en
sol ut. La quatrième & la cinquième peu-
vent se jouer à deux flûtes de tambourin.
A Paris , chez l'Auteur , rue de la Tixe-
randerie , vis-à-vis le cul-de-sac S. Faron ,
& aux adresses ordinaires de Musique.

V I I I.

Chanson de parade , arrangée pour la
harpe , par M. Suin. Prix 12 sols.

Air des Trois Fermiers , aussi arrangé
pour la harpe , par le même. Prix 12 f.
A Paris , chez Cousineau , Luthier bre-

OCTOBRE. 1777. 173
veté de la Reine, rue des Poulies, vis-à-
vis la colonnade du Louvre.

I X.

Rondeau del Signor Traetta, chanté
par Mademoiselle Balconi au Concert
spirituel, avec paroles Italiennes & Fran-
çoises. A Paris, chez M. d'Énouville,
Receveur des Loteries, rue de Vannes,
près celle du Four, à la Nouvelle Halle,
& aux adresses ordinaires.

X.

Miserere mei Deus, motet à cinq voix,
du célèbre Sacchini, proposé par sous-
cription.

Il y a long-temps qu'on se plaint dans
les Églises, & sur-tout dans les couvents
de femmes, de n'avoir à chanter d'autre
miserere que celui de Lalande, qui, tout
estimé qu'il est avec justice, est d'un goût
entièrement contraire à celui d'aujourd'
d'hui. Ceux des autres Maîtres, qui au-
roient pu le remplacer, sont tous écrits
avec des accompagnemens; ce qui en
rend, dans ces mêmes lieux; l'exécution
difficile. Celui que nous annonçons, ac-

H ij

174 MERCURE DE FRANCE.

compagné seulement de l'orgue, joint à la facilité de l'exécution, a le mérite d'être d'un des premiers Maîtres de l'Italie, dont le goût est assez connu parmi nous, & qui peut prouver, par cette composition, qu'il n'est pas moins profond que ses rivaux dans la science de l'harmonie.

On souscrit chez M. d'Énouville, Receveur des Loteries, rue de Vannes, près celle du Four, à la Nouvelle Halle; chez M. Houbaut, Marchand de musique, rue Mauconseil, près la Comédie Italienne; & chez M. Talma, Dentiste, même rue, vis-à-vis la rue Françoisse.

On donnera 6 liv. en souscrivant, & 6 liv. en recevant l'ouvrage, qui se délivrera le 15 Novembre prochain aux adresses ci-dessus.

N. B. On ne sera admis à souscrire que jusqu'à la fin d'Octobre, & il n'en sera délivré qu'aux Souscripteurs.



GÉOGRAPHIE.

I.

CARTE de la *Virginie & Maryland*, à trois lieues marines pour pouce, contenant la baye de Chesapéake, & en deux grandes feuilles ; par Fry & Jefferson ; traduite de l'Anglois. Prix, 3 liv.

La Floride, comprises les bouches du Mississipi, Canal & Isles de Bahama, avec les sondes en brasses & en pieds le long des côtes, par Jefferis, en deux feuilles, à dix lieues marines pour pouce & demi, traduite de l'Anglois. Prix, 3 liv.

Plus, une Carte des *Côtes des environs de Charles-Town* avec les sondes, depuis le Cap Féar, Cap Roman à Sud Edisto, par N. Pocock. Prix, 1 liv. 10 s. traduite de l'Anglois.

La collection entière des détails de l'Amérique septentrionale, contient actuellement 38 feuilles. Prix, 40 liv.

Le Recueil des 15 plans de Villes, & la bataille de Broklin. Prix, 6 liv.
A Paris, chez le sieur le Rouge, Ingé-

H iv

176 MERCURE DE FRANCE.
nieur-Géographe du Roi, rue des grands
Augustins.

On y trouve aussi les originaux dont
le prix est double. Il est à remarquer que
sa Carte de la nouvelle York en 4 feuilles,
contient vingt positions de plus que la
Carte originale Angloise.

I I.

Carte ou tableau des Villes de France,
où les plans des principales villes du
Royaume sont exprimés, servant à voir
le rapport de la grandeur de Paris avec
les autres villes, & à comparer une ville
avec une autre; dédié & présenté au
Roi par N. L. Duchemin, Inspecteur des
Ponts & Chaussées de France. 1777. Prix,
3 liv. A Versailles, chez Blaizot, rue
Satory; à Paris, chez M. Fortin, Ingénieur
Mécanicien du Roi, rue de la Harpe,
à côté de la rue du Foin.

I I I.

*Nouvelle Carte, ou description géomé-
trique des Pays-Bas Autrichiens*, c'est-
à-dire des Duchés de Brabant, de Luxem-
bourg, de Limbourg & de Gueldres;

OCTOBRE. 1777. 177.
des Comtés de Flandres, de Hainault & de Namur ; du Tournesif & de la Seigneurie de Malines ; & pour la rendre plus intéressante , on y a inséré les Principautés de Liège & de Savelo.

Leurs Majestés Impériales & Royale ont chargé de cet important Ouvrage , M. le Comte de Ferraris , Lieutenant-Général de leurs Armées , en lui permettant de tirer d'une Ecole de mathématiques qui étoit sous ses ordres , au Corps de l'artillerie des Pays-Bas, les sujets les plus capables de remplir cet objet. Cette Carte , qui vient d'être levée avec le plus grand soin & la plus grande exactitude , est formée sur une échelle d'une ligne pour cent toises , pour faire suite à la Carte de France , publiée par MM. de l'Académie , suivant les observations de M. de Cassini. Elle paroîtra au commencement du mois de Janvier prochain, sera composée de 25 feuilles , & se vendra chez Vignon , Marchand de Cartes de Géographie , rue Dauphine , vis-à-vis celle d'Anjou. Prix, 96 liv. en papier.

On trouvera chez lui un *Prospectus* détaillé dudit Ouvrage.

H v

*Manière d'imiter les Camées ou pierres fines gravées en relief * avec des coquillages , tirée des Mémoires manuscrits de M. Pingeron ** , Capitaine d'Artillerie , & Ingénieur au service de Pologne sur les arts utiles & agréables.*

LE prix considérable des *Camées* en pierres dures telles que les *agathes onix*, les *sardoines onix*, & même la pierre à fusil, a fait imaginer les moyens de les imiter avec des coquillages, des nacre & autres matières infiniment plus tendres, au point de faire illusion. Cette branche d'industrie, qui pourroit être facilement naturalisée en France, est particulière à la ville de *Trapani* en Sicile, & à celle de *Palerme*, Capitale de cette Isle. Voici en peu de mots la manière dont on imite les camées avec des coquillages dans ces deux villes, dont j'ai été le témoin oculaire.

On prend un de ces gros coquillages nommé *Tofa* en Sicilien, & *Buccin* dans

notre langue , parce que les Matelots & les Bergers en tirent du son comme d'une trompe ***. On le scie dans sa longueur, pour en tirer des espèces de bandes plus ou moins larges, selon la grandeur du camée que l'Artiste se propose de faire. Celles-ci peuvent avoir jusqu'à deux lignes d'épaisseur ; ce qui est suffisant pour donner le plus fort relief aux figures du camée.

Cette opération étant faite, on scie de nouveau ces bandes en plusieurs morceaux quarrés ou rectangulaires, que l'Artiste arrondit ensuite avec une lime pour les rendre ovales ou circulaires.

Lorsque ces morceaux de coquillages sont ainsi disposés, l'Artiste les met en ciment sur une poignée de bois, à l'instar d'un diamant brute que l'on voudroit tailler. Il ébauche ensuite avec des échoppes de diverses grosseurs, les sujets du camée, découvre le fond, & le rend le plus uni qu'il lui est possible.

Cette préparation étant faite, l'Artiste finit les sujets de ces camées avec des burins, de petites échoppes & des rifloirs plus petits. Lorsque les figures & les ornemens sont absolument terminés, on polit le camée avec de l'émeril,

180. MERCURE DE FRANCE.

ou plutôt de la ponce broyée dans l'eau simple. L'Artiste leur donne enfin le dernier lustre, en se servant d'une poussière formée avec des os de volailles calcinés & bien broyés à l'eau simple.

Comme le coquillage d'où l'on tire les camées dont on vient de parler, est blanc, qu'il tire un peu sur le rose, & est à demi-transparent, il est évident que les figures de ces camées doivent paroître blanches comme dans les camées antiques, & que le fond qui a perdu beaucoup de son épaisseur pendant le travail, deviendra transparent. Ce fond devient donc susceptible de prendre la couleur du mastic que l'on est en usage d'y mettre dessous; l'Artiste garnit le derrière de ces camées, qui est un peu concave, avec un mastic noir, bleu, ou de couleur de rose; ce qui produit alors un très-bel effet, & donne beaucoup de solidité à ce genre d'ouvrage.

Les camées dont on vient de faire mention, s'employent pour orner des bagues, des bracelets & des pendeloques pour les oreilles, & se montent en or ou en cuivre doré, à volonté. On sertit ces bijoux comme les diamans ordinaires.

O C T O B R E. 1777. 181

La valeur de ces camées est peu considérable , parce que la matière d'où on les tire est très-facile à travailler , comme on l'a déjà dit , & que les Artistes qui se vouent à ce genre de travail , l'exécutent très-vîte.

Pour exceller dans cet art , il faudroit savoir très-bien dessiner & modeler , & ne tirer enfin ses compositions que d'après les pierres gravées dont nous avons de si beaux recueils.

Malgré la médiocrité du prix auquel les Trapanais & les Palermiens vendent les camées faits avec des coquillages , ils ont cependant parmi eux quelques Artistes qui excellent dans ce genre , mais qui manquent un peu par le dessin. Combien de Graveurs sur les métaux , qui sont peu occupés à Paris , trouveroient de ressources dans l'art de faire des camées pareils à ceux dont on vient de parler , s'ils vouloient tenter cette carrière ! Un beau camée représentant une allégorie ingénieuse , & supérieurement rendue & composée dans le style antique , ne seroit-il pas préférable à ces chiffres & à ces entrelas de cheveux dont on orne aujourd'hui les bracelets ? Je souhaite que ces réflexions puissent me procurer la

satisfaction d'avoir fourni à nos Graveurs un moyen de plus pour manifester leurs talens.

On remarquera cependant que tous les camées ont un défaut qui leur est commun avec toutes les gravures en relief; savoir, celui de ne pouvoir se maintenir dans leur entier aussi long-temps que les gravures en creux. C'est pour remédier à ces inconvéniens, que les Anciens frappoient leurs médailles de manière que le sujet ou la tête; par exemple, se trouvoit dans un creux, dont les bords surpassoient la saillie ou relief du sujet. On voit nombre de médailles Grecques dans ce genre, sur-tout des *Alexandres*; le coin formoit une goutte de suif très-convexe. Si l'on eût pris cette précaution jusqu'à un certain point, les monnoies nouvelles d'un certain Royaume où les beaux arts fleurissent, seroient également empreintes vers le centre comme sur les bords.

N O T E S.

* L'Art de faire les Camées, fut très-florissant chez les Anciens, de même que celui de graver en creux sur des pierres précieuses. On soupçonne

que les Égyptiens en avoit la connoissance. Cette conjecture est d'autant plus vraisemblable, que les caractères hiéroglyphiques que l'on voit encore aujourd'hui sur les obélisques de Rome, sont gravés en creux, avec la plus grande propreté, sur le granit, qui est une sorte de pierre prodigieusement dure.

Les plus belles pierres gravées nous viennent des Grecs. On distingue avantageusement celles qui ont été travaillées par Théodore de Samos, Pyrgothèles, qui vivoit du tems d'Alexandre, Solon, Polycète, Cronius, Appolonides, Dioscorides ¶. Plusieurs de ces Artistes vinrent s'établir à Rome sous Auguste.

L'Art de faire les Camées, & de graver les pierres précieuses, qui avoit été perdu pendant les tems de barbarie qui suivirent la chute de l'Empire Romain, reparut en Italie sous Laurent de Médicis, dit le Magnifique. Ce grand Prince qui s'étoit procuré, de la Grèce & de l'Asie, un grand nombre de Médailles & de pierres gravées, invita plusieurs Artistes célèbres à se livrer à ce genre de travail. Jean *Delce Corniole*, ou des Cornalines, né à Florence, se distingua dans cette carrière, sous son règne, ainsi que plusieurs autres Graveurs, tel que *Dominique*, qui demouroit à Milan. MM. Pickler, père & fils, excellent actuellement, à Rome, dans ce genre d'industrie presque inconnu en France.

¶ Ces Artistes gravoient leurs noms au bas de leurs Ouvrages. MM. Pickler mettent le leur en caractères Grecs.

184 MERCURE DE FRANCE.

Le plus fameux Camée antique qui soit connu, est la coupe de *Capo di monte*, près de Naples, un des plus beaux ornemens du Cabinet de curiosité du Roi des deux Siciles. Il est d'une Agathe onix, & a près de six pouces de diamètre. On y voit une tête de Méduse d'un travail exquis.

** Cet Officier va publier la suite des Voyages au Nord de l'Europe, dont le premier volume a été favorablement reçu du Public. Il donnera en même-tems le nouveau Voyage de Dalmatie, qu'il vient de traduire de l'Italien de M. Fortis, de Florence, célèbre Naturaliste.

*** Les Corfes, que l'on nommoit Rebelles, se servoient de ces Buccins comme d'un instrument militaire, & il leur tenoit lieu de grande & petite musique. Ce coquillage se trouve facilement sur les côtes de leurs Isles, ainsi que dans le Golphe de Naples, & sur les Côtes de la Sicile.

Cours de Langue Italienne & de Géographie.

M. l'Abbé de Perravel de St Beron, recommencera, le 13 Nov., depuis neuf heures, jusqu'à onze du matin, son Cours de Géographie avec son Cours de Langue Italienne, où, en suivant l'ordre, le fil & l'enchaînement de tous les principes, tant généraux que particuliers de la

OCTOBRE. 1777. 185

Grammaire Italienne , il montrera dans un tableau de trente - six thèmes , composés dans chacune des deux langues , Italienne & Françoisè , leur différent génie , & leurs différentes constructions. Le même jour , depuis cinq heures jusqu'à sept du soir , il recommencera le même Cours de Géographie avec un Cours de Langue Françoisè , par une méthode Philosophique , courte & savante , où les loix de la phrase & les règles de la ponctuation sont géométriquement démontrées. Le prix de la double leçon , tant du matin que du soir , n'est que de 18 liv. chez lui , *au mois de douze leçons* , & du double en ville , à une distance raisonnable.

On le trouve tous les matins jusqu'à onze heures , & tous les après midi , jusqu'à quatre heures , chez lui , à l'entre-sol , au-dessus du Chapelier , rue de Vannes , entre le tournant de la nouvelle Halle & la rue des deux Écus.

Cours de Langues Latine & Françoisè.

PARMI les personnes qui s'annoncent pour enseigner les Langues Latine &

Françoise, il y a un trait qui distingue le sieur Lebel, & qui nous paroît mériter plus d'attention que l'on n'y en a fait jusqu'à-présent : c'est de s'être offert & de s'offrir à démontrer qu'il en a trouvé la véritable méthode ; & cela, sous les yeux & à l'ordre de toute personne en place, & en présence de quelques Savants que l'on veuille y inviter. En attendant cette grâce, le sieur Lebel va continuer ses Cours & en commence de nouveaux à l'Hôtel de Dauphiné, entre les rues des Quatre-vents & des Boucheries-Saint-Germain.

*Cours d'Arithmétique, de Géographie
& de Méchanique.*

M. DUPONT a commencé, le Dimanche 5 Octobre, dans son Ecole, rue neuve Saint-Médard, trois Cours ; savoir, l'Arithmétique, la Géométrie & la Méchanique. M. Dupont continue toujours ses Cours particuliers sur les Elémens & sur la haute Géométrie, ainsi que les leçons qu'il fait à la campagne, sur tout

OCTOBRE. 1777. 187

ce qui concerne la Géométrie-pratique. M. Dupont réunit à cet avantage, celui de faire l'application à ses Élèves sur les Ouvrages publics de mécanique & d'hydraulique, & la manière de se servir de tous les instrumens utiles aux Mathématiciens, dont M. Dupont a une fort belle collection.

L'on trouve dans la même École un excellent Maître de Dessin pour la Carte, la Fortification & le Paysage, qui forme des jeunes gens pour les plans & terriers.

BIENFAISANCE.

Discours prononcé, le 10 Août 1777, à M. le Comte de Bar par ses Vassaux, le jour qu'il leur distribue les Prix qu'il destine à ceux qui ont fait la plus belle récolte.

ONOTRE BON SEIGNEUR ! puisque ce jour éclaire vos bienfaits, permettez de nos cœurs un moment le langage : Nous sommes vos vassaux, une même famille, ayant un commun père : eh oui, à plus

d'un titre ! N'est-ce pas vous , qui de nos champs avides arrachâtes à grands frais les ronces & les épines , les rendîtes fertiles ? Et dans ce temps , encore trop près de nous , où l'affreuse misère défolant nos foyers , où nos enfans , panchés sur le sein de leurs mères , étoient prêts d'expirer ; & nous , en allant au travail , d'un pas chancelant de foiblesse , prenant le manche de nos charries , sans pouvoir tracer un sillon : ils ne servoient , hélas ! qu'à soutenir notre débilité : nous appelions la mort , nous étions sans espoir. Vous l'apprîtes , & bien-tôt vous volâtes en ces lieux. Par vos soins généreux , dans un instant nous revînmes à la vie : tous vos greniers furent ouverts ; notre faim dévorante les épuisa bien-tôt. Votre soin paternel ne se borna pas là ; de vos richesses épuisant les trésors à pleines mains , vous les versiez sur nous. En ce moment-ci même , d'une erreur de calcul nous étions les victimes , si vos soins vigilans n'avoient pas su prouver qu'aucun de vos vassaux ne devoit la corvée. Ah ! pour notre bonheur , pour le bonheur des nôtres , puissiez-vous vivre autant que fit Mathusalem..... Mais , si le ciel en courroux contre nous , nous punissoit dans sa co-

lère, en terminant vos jours, vous vivriez à jamais dans nos cœurs, dans ceux de nos enfans, de nos derniers neveux. Si quelques étrangers se fixoient parmi eux, ils leurs diroient sans cesse en montrant ces bijoux : Un bon Seigneur les donna à nos pères ; encourageant l'agriculture, il attacha ce Prix aux soins de leurs travaux. Celui d'eux qui, de son héritage, avoit le mieux cultivé les cantons, recevoit de ses mains ce précieux métal. Voyez, entrelacées sur le fond de ces tasses, cette gerbe & ses armes ! Il les faisoit graver pour les encourager. Ce bon Seigneur se nommoit Charles. Par une épouse douce & vertueuse, il étoit secondé : elle servoit de modèle : on l'a citée dans ces contrées. Ils assistoient la veuve, élevoient l'orphelin, secourroient le vieillard, prenoient soin des malades : ils remettoient les dettes ; ils vêtissoient les nuds ; ils étoient tous heureux. Ah ! que ne vivions-nous au temps de nos ayeux !

Ainsi, de race en race, se transmettra toujours le bonheur dont, sous vous, jouissent vos vassaux. Mais en ce jour, où le ciel nous protège d'une grâce encore, honorez vos enfans, ô notre père, qu'il

soit chommé comme celui de votre fête. Acceptez ce bouquet ; il est le foible hommage de notre amour, de nos respects ; excusez : un Paysan ne fait pas s'exprimer , mais il fait bien sentir. De larmes nos yeux sont noyés ; c'est d'attendrissement , c'est de reconnoissance.

Variétés, inventions utiles, établissemens nouveaux, &c.

I.

LE sieur René Sigault, Docteur-Régent de la Faculté de cette ville, très-versé dans l'art des accouchemens, vient de rendre à l'humanité, le plus signalé des services. Dans ces cas terribles, où l'Accoucheur le plus exercé s'est démontré dans l'impossibilité de tirer l'enfant qui est à terme par les manœuvres qu'a dicté l'expérience, il ne fera plus question de proposer à un époux, ou à une famille au désespoir, d'immoler la mère par l'opération dite Césarienne, pour conserver l'enfant, ou d'arracher ce dernier par lambeaux pour sauver la mère. Déjà,

déjà depuis plusieurs années , le sieur Sigault avoit proposé , au lieu d'avoir recours à une de ces deux extrémités cruelles , d'essayer , par la section de la symphise cartilagineuse des os pubis (partie presque inette) , de se procurer un écartement qui pût faciliter l'extraction de l'enfant. Cette idée lumineuse avoit trouvé des contradicteurs , comme toutes celles qui s'éloignent des usages anciens : il falloit que la pratique pût la consacrer , & cette époque si intéressante pour l'humanité , vient d'arriver.

Une femme contrefaite , demeurant rue St Denis, Cul-de-sac des Peintres , âgée d'environ trente-neuf ans , épouse d'un nommé Souchet , Soldat de la Garde de cette ville , fit appeler , le premier de ce mois , le sieur Sigault , pour l'accoucher d'un cinquième enfant ; les quatre premiers avoient été arrachés par morceaux. Le sieur Sigault , accompagné de son confrère , le sieur Alphonse Leroi , saisit cette occasion de tenter avec lui la section de la symphise , jusqu'alors contredite ; l'opération peu douloureuse , & l'accouchement ne durèrent que quatre minutes & demie , & la mère , ainsi que l'enfant qu'elle nourrit elle-même , se

portent très-bien. La Faculté de Médecine instruite de ce fait , a envoyé aussitôt les sieurs Descemet & Grandclas , comme Commissaires pour la levée de l'Appareil, & la suite du traitement ; en sorte qu'elle aura quelque part à cette heureuse découverte , par l'empressement qu'elle a mis à en constater la réalité ; ce qu'elle fera sans doute encore avec plus d'authenticité par la publication des procès-verbaux qu'elle aura dressés sur cet objet de la plus grande importance.

I I.

Le sieur Dufour , Maître Menuisier-Mécanicien , demeurant à Paris , dans l'ancien Hôtel de Condé , déjà connu par plusieurs machines de son invention , vient d'imaginer une table pour écrire , qui se hausse & se baisse à volonté ; elle se fixe au point où on la desire , & descend avec la plus grande facilité. Tout le mécanisme est caché dans le milieu de la table & dans les pieds de cette dernière, ce qui n'exclut pas les tiroirs comme aux tables , en ce genre , qui ont été faites jusqu'à-présent. Le sieur Dufour continue à faire des modèles de toutes
les

OCTOBRE. 1777. 193

les machines dont on lui communique les dessins. Il offre de nouveau ses services, en ce genre, à MM. les Ingénieurs, Architectes, Maîtres de mathématiques, & amateurs de mécanique.

On est prié de lui écrire, franc de Port.

Anecdote de Médecine.

JACQUES DEZEAU, apprentif Graveur, âgé de 14 ans, né à Fontainebleau, est entré à l'Hôpital de la Charité le 9 Mai 1777; il en est sorti le premier Août de la présente année. Cet enfant demeure rue d'Enfer, près du Pont rouge, chez M. Montabon, maître Graveur, qui occupe au cinquième étage, trois Chambres, dont il y en a deux qui donnent sur la Grève. Le petit Dezeau étoit dans une de ces Chambres, avec le nommé le Roux, apprentif Bijoutier, & son maître étoit dans l'autre avec sa femme & leurs parens. C'étoit le jour de l'exécution de l'incroyable scélérat Desfrues. Dezeau dit avoir éprouvé un mouvement extraordinaire, quand son cama-

II. Vol.

I

rade lui a dit, *le voilà*. Desrués sortoit alors de l'Hôtel-de-Ville. La révolution a été beaucoup plus vive, quand il a vu jeter le criminel au milieu des flammes. C'est dans ce même instant qu'il a ressenti un si violent mal de tête, accompagné d'une si grande suffocation, qu'il croyoit avoir été frappé par quelqu'un. Comme il étoit fort agité, il a passé la nuit dans des rêves qui lui présentoient continuellement l'affreux tableau du criminel. Le lendemain, le mal de tête & la suffocation ont singulièrement augmenté, & le sur-lendemain il a été conduit à l'Hôpital de la Charité. Telles sont, dans la plus grande exactitude, ses réponses aux questions que nous lui avons faites, le huit du présent mois jour qu'il est sorti de la maison des convalescens.

Cet enfant a éprouvé tous les symptômes qui caractérisent une fièvre maligne nerveuse. Très-souvent il faisoit des hurlemens qui portoient le trouble & l'effroi dans les Salles voisines. Quelquefois c'étoit le cri d'une personne environnée d'un appareil qui n'inspire que la crainte, & la douleur. Les remèdes qui lui ont été administrés, ont eu

un succès dont on n'osoit point se flatter, sur tout dans une maladie aussi grave : cependant, il lui reste encore de l'oppression & de la difficulté pour s'exprimer ; accidens qu'il n'avoit point avant sa maladie. Sa voix n'est point claire, comme elle l'étoit, & sa respiration est un peu laborieuse. Depuis l'invasion de la maladie, jusqu'au temps auquel les symptômes ont commencé à se civiliser, il n'a pas discontinué d'avoir sous les yeux le spectacle d'horreur qui seul, peut-être l'avoit mis dans cet état cruel, & tout à fait digne de compassion ; en revanche, depuis sa guérison, il nous a assuré qu'il n'en n'étoit plus occupé, & qu'il se trouvoit dans la plus grande sécurité. Nous n'ignorons pas toutes les Fables qui ont été imprimées dans plusieurs Journaux, savoir ; que l'on avoit découvert, & même reconnu des marques, ou stigmates, sur les endroits des extrémités, où l'on frappe le coupable.

Il est constant que tout ce que l'on a débité, tout ce que l'on a imprimé sur les prétendus stigmates de cet enfant, est absolument faux. Il n'est & n'a été stigmatisé qu'aux jambes par l'application des vésicatoires. Nous ne pouvons pas

nous dissimuler qu'une pareille crédulité est presque analogue à celle de la dent d'or de Saxe , & à celle de l'existence de la bague de Gygés.

On donnera dans le Journal de Médecine , l'histoire & le traitement de la maladie.

A N E C D O T E S .

I.

IL existe dans le territoire d'Hildesheim , en Allemagne , un payfan , nommé Koenig , qui s'étoit toujours très-bien porté , quoique né sans crâne. Il lui tomba sur l'occiput , il y a quelque temps , un poids fort lourd , qui le lui brisa. Ce malheureux tomba comme mort sur la place. On le mit entre les mains d'un habile Chirurgien , qui lui enleva les esquilles , & le guérit entièrement de sa blessure. Il jouit à présent d'une bonne santé , quoiqu'il n'ait ni crâne , ni occiput. On ne voit au-dessus des endroits qui devoient occuper ces parties , qu'une peau mince. Pour qu'il

OCTOBRE. 1777. 197
courût moins de risque de se blesser, on
lui faisoit porter un casque de fer blanc
léger. Il a, depuis peu, quitté ce casque,
& se contente de porter un bonnet de
coton. Ce même Laboureur avoit perdu,
pendant quelques années, l'usage de la
parole, qu'il recouvra ensuite aux eaux
de Pyrmont.

I I.

Fen M. D....., Secrétaire de l'Académie Française, étoit à se baigner dans la Seine. Une jolie femme passoit auprès dans une voiture élégante; le Cocher n'apperçoit pas un trou près du rivage; la roue tombe dedans; le carrosse culbute, & voilà la Dame étendue dans la boue d'un côté, & ses laquais de l'autre. D..... sort de l'eau tout nud, & accourt à elle. La jeune Dame est un peu étonnée de la situation où se trouve l'officieux Cavalier: *Mille pardons, Madame*, lui dit-il, sans se déconcerter, & en lui présentant la main; *excusez mon incivilité; pardonnez-moi de n'avoir pas de gants.*

M. * * * qui fait des recherches sur les différens Chapitres des Eglises Cathédrales & Collégiales de France, nous a envoyé la note suivante, sur une erreur que le P. Papon a laissé échapper dans son Histoire générale de Provence, en parlant du Chapitre d'Aix. Cet Auteurs dit, pag. 145 du premier volume, que ce Chapitre est composé d'un Prévôt, d'un Archidiacre, d'un Sacristain, d'un Capiscol, de seize Chanoines, & de vingt Bénéficiers. Ces derniers ne sont point du Chapitre; ils n'entrent point par conséquent, & n'ont pas voix dans les Assemblées Capitulaires; ils ne possèdent que des Places fixes dont le Chapitre a la collation; & ils sont chargés par les Statuts de faire le Service de l'Eglise, conjointement avec un grand nombre de Prêtres & de Clercs dont les Places sont amovibles; & tous ensemble forment le bas-Chœur. Telle est la véritable idée des Bénéficiers de l'Eglise S. Sauveur d'Aix; & c'est ainsi qu'en ont parlé tous les anciens Auteurs qui ont écrit, soit les Annales de cette Eglise, soit l'Histoire de Provence.

A V I S.

I.

Pommade pour les hémorrhoides.

CETTE pommade guérit radicalement les hémorrhoides internes & externes, en peu de jours,

fans qu'il y ait rien à craindre du retour de cette maladie, ni accidens pour la vie en les guérissant; prouvé par nombre de certificats authentiques que l'Auteur a entre ses mains, & par un nombre infini de personnes dignes de foi; de tout âge & de tout sexe, guéries radicalement depuis plusieurs années, &c. par l'usage qu'elles ont fait de cette pommade, inventée & composée par le sieur C. Levallois, ancien Herboriste, pour sa propre guérison à lui-même, au mois de Mai 1763.

Cette pommade fait son opération avec une douceur & une diligence surprenantes, en ôtant d'abord les douleurs dès les premières applications.

Elle est divisée en deux sortes, pour agir ensemble de concert: l'une est préparée en suppositoires, pour être insinuée & amollir les hémorroïdes internes par une douce transpiration; l'autre est applicative sur les externes, pour fondre & dissoudre, avec la même douceur, les grosseurs externes, & recevoir au dehors la transpiration qui se fait intérieurement.

L'on distribue cette pommade avec approbation & permission, chez l'Auteur, Vieille rue du Temple, maison de M. Barnoult, en face de la rue Sainte Croix de la Bretonnerie; & à ses dépôts, rue de Richelieu, au galant Russe; chez M. Deloche, Marchand Limonadier, au coin de la rue de la Perle, à Paris. A Sens grande rue, chez M. Evrat, Marchand Chaudronnier.

Pour les hémorroïdes nouvelles, les deux demi-boîtes, avec trois suppositoires, sont de 3 liv, joint à un imprimé qui indique la manière de s'en servir.

Le prix des doubles boîtes, avec six suppositoires, pour les hémorroïdes anciennes, est de 6 liv. : quant aux invétérées de 10, 20 à 30 ans, il faut redoubler l'usage de la pommade, & il s'ensuit toujours le bien-être désiré.

Les personnes de Province qui désireront se procurer de cette pommade, sont priées d'affranchir leurs lettres, & d'indiquer leur messagerie.

I I.

Le Trésor de la Bouche.

Le sieur P. Boequillon, Marchand Gantier-Parfumeur à Paris, à la Providence, rue St Antoine, entre l'Eglise de St Louis de MM. de Sainte Catherine & la rue Percée, vis à vis celle des Ballets, annonce au Public qu'il a été reçu & approuvé à la Commission Royale de Médecine, le 11 Oct. 1773, pour une liqueur nommée le véritable trésor de la bouche, dont il est le seul compositeur. Ses rares vertus la font préférer, en lui établissant une très grande réputation. La propriété de sa liqueur est de guérir tous les maux de dents quelque violens qu'ils puissent être, de purger de tout venin, chancre, abcès & ulcères, enfin de préserver la bouche de tout ce qui peut contribuer à gâter les dents; elle les conserve même quoique gâtées. Cette liqueur a un goût très-agréable. L'Auteur a des bouteilles à 10 l. 5 l. 3 l. & 1 l. 4 l. Il donne la manière de s'en servir, signée & paraphée de sa main; il met son nom de baptême & de famille sur l'étiquette des bouteilles, ainsi que

sur le bouchon, marqué de son cachet, & un tableau au dessus de la porte, pour ne pas se tromper. Il vend aussi le véritable taffetas d'Angleterre, propre pour les coupures & brûlures, approuvé par MM. de la Commission de Médecine, le 31 Juillet 1773. L'Auteur prie de lui affranchir le port des lettres.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Constantinople, le 20 Août 1777.

UNE centaine de familles Juives, dont les nouveaux arrangemens de la Pologne ont dérui le commerce, viennent, dit-on, d'arriver par la mer Noire. Le prétexte religieux de faire un voyage à Jérusalem, dont ces familles errantes se sont d'abord servies pour cacher leur desir de s'établir ici, n'a pas duré long-tems; & l'on croit que plusieurs d'entr'elles vont habiter la Capitale de cet Empire, ou quelques Villes des environs, attendu qu'elles ont offert de payer le caratsch, ou tribut ordinaire levé sur toutes les familles Juives qui forment quelque établissement dans l'Empire Ottoman. A l'égard des autres familles de cette peuplade, elles ont reçu ordre de ne séjourner que peu de tems dans cette Ville, & de poursuivre leur pèlerinage.

De Copenhague, le 18 Septembre 1777.

La Ville d'Altona vient d'obtenir du Roi plusieurs privilèges en faveur du commerce & de la navigation. Les droits d'importation & d'exportation, ceux de *transit*, d'entrée & de sortie, ont été ou abolis ou fort diminués; & un grand nombre de Navigateurs sont attirés à la rade de cette Ville, qui, par cette concurrence, trouve de plus grands bénéfices que ceux dont elle jouissoit auparavant.

De Stockholm, le 10 Septembre 1777.

L'Amirauté s'occupe aujourd'hui, avec activité, des projets de donner à la Marine une consistance plus respectable, & de faire construire de nouveaux vaisseaux de guerre, ainsi que des frégates. Depuis deux ans on avoit déjà fait venir de la Prusse à Carlscron, pour cinq cens mille rixdhalers de bois de construction; & du consentement de Sa Majesté, l'Amirauté vient de passer un nouvel acte avec un Agent du Roi de Prusse, qui s'est chargé de faire délivrer, pendant douze années, tout le bois, tant de chêne que d'autre qualité, qui sera nécessaire pour construire, chacune de ces années, un vaisseau de guerre & une frégate. On prend en même-temps des arrangemens pour réparer les navires qui peuvent encore en être susceptibles.

Le nouveau bassin de Carlscron, quoiqu'encore imparfait, a été ouvert à la fin du mois d'Août. Huit gros vaisseaux peuvent déjà être reçus dans la partie qui est achevée.

De Vienne, le 12 Septembre 1777.

La Cour veille toujours à ce que les travaux qu'elle a ordonnés pour faciliter le transport des denrées & le commerce dans la Hongrie, soient continués avec activité. Il s'agit sur-tout, à l'aide des eaux du lac Balaton, appelé en Allemagne *Plaisée*, de pratiquer une communication sûre & utile entre le Danube & ce lac, entouré de grands vignobles & de terres fertiles. On a donné aussi des ordres pour que la rivière de Scio, dans le Comté de Tolna en Basse-Hongrie, pût devenir navigable. Et comme il a été reconnu qu'on ne pouvoit tirer aucun parti des eaux du Servize, pour la navigation à laquelle on vouloit de même rendre propre cette rivière, on a décidé qu'on travailleroit à son dessèchement, ainsi qu'à celui de plusieurs marais, ce qui rendra à l'air du pays où ils se trouvent, plus de salubrité, & à l'Agriculture des terrains considérables qui étoient perdus pour elle. Le Baron de Zigari, sous la direction duquel le sieur Boemi, Ingénieur, opère, est chargé de ces entreprises dignes du gouvernement paternel de Marie-Thérèse.

De Madrid, le 3 Septembre 1777.

On attend incessamment à l'Escorial, la Reine Douairière de Portugal; & les ordres sont déjà donnés pour sa réception, ainsi que pour celle de l'Infant Don Louis, frère du Roi, qui doit arriver ici dans quelques jours.

Un bâtiment de commerce Espagnol, entré à

Cadix, vient d'apporter des lettres de Montevideo, qui nous ont appris que la Colonie du Saint-Sacrement, s'étoit rendue au Général Cevallos, le 4 Juin, sans effusion de sang, & que la garnison avoit été faite prisonnière de guerre.

De Florence, le 29 Août 1777.

Une troupe d'environ cinquante brigands, tant hommes que femmes & enfans, après avoir infesté différentes Provinces d'Italie, & particulièrement les Légations de Bologne & de Ravenne, étoit entrée sur les terres du Grand-Duché. Les Paysans, appuyés de quelques troupes d'Archers, se sont mis à leur poursuite, & les ont attaqués dans une forêt où ils avoient établi leur repaire. L'action a été vive; mais à la fin les bandits ont été dispersés, & les Archers se sont emparés de cinq hommes, dont un étoit blessé; de huit femmes, & de dix jeunes garçons, ainsi que de la plus grande partie de leurs chevaux, de leurs armes & de leur bagage: quelques-uns des prisonniers sont détenus à Prato, & les autres en cette Ville.

De Venise, le 5 Septembre 1777.

La Cour de Madrid vient de lever l'entrave de la quarantaine rigoureuse, même de Port à Port, à laquelle les Vénitiens étoient assujettis dans toute l'Espagne. Cette nouvelle a causé la plus grande joie à nos Commerçans, dont plusieurs se sont empressés de rappeler ici leurs navires, afin d'y former des chargemens de bled, & d'autres

objets pour Barcelone & Cadix. Ces expéditions qui vont se faire directement, passoient auparavant par les mains des Génois, qui en partageoient conséquemment le bénéfice.

De Londres, le 23 Septembre 1777.

Il se répand un bruit qui a grand besoin de confirmation; savoir, que, le 17 Juillet, le Colonel Saint-Clair, réuni au Général Schuyler, venu de Saratoga, avoit marché vers le lac George, qu'il y avoit attaqué un détachement embarrassé d'un grand nombre de bateaux d'artillerie; qu'il y avoit détruit six cens de ces bateaux, tué & pris à l'ennemi douze cens hommes; & que ces mêmes vainqueurs, voulant mettre à profit leur victoire, étoient en marche pour aller attaquer le Général Burgoyne lui-même.

Il y a aujourd'hui des avis qui assurent positivement & contradictoirement à la relation du bâtiment de l'Isle Rhode, que le Général Howe s'étant présenté devant Boston, & ayant commencé son débarquement, les Américains s'y étoient opposés si vigoureusement, que le Général avoit été contraint d'ordonner le rembarquement avec perte de quelques centaines d'hommes.

On a répandu ici le bruit qu'il y avoit eu une action entre l'Armée du Général Howe & celle du Général Washington; que la perte avoit été si considérable de part & d'autre, qu'on avoit été trois jours à ensevelir les morts; qu'enfin no-

Le Général avoit remporté une victoire complète ; mais qu'il avoit reçu quinze blessures ; dont heureusement aucune n'étoit mortelle. Comme on ne dit point que la Cour ait reçu cet avis important, on ne regarde ce récit que comme devant servir à la hausse de nos fonds publics ; effet qu'il a produit, à la vérité, dans le premier moment où il s'est répandu au Café voisin de la Bourse.

La Compagnie des Indes reçut hier la nouvelle de l'arrivée de dix de ses vaisseaux de l'Inde & de la Chine, à l'entrée de la Manche, le 26 de ce mois : ils ont fait voile de Sainte-Hélène, le 20 Juillet dernier, sous une escorte de vaisseaux du Roi. Il ne paroît pas que les Américains, qui avoient annoncé le dessein de faire quelque tentative sur l'Isle de Sainte-Hélène, aient rien entrepris contre elle.

De Fontainebleau, le 10 Octobre 1777.

Le 9 de ce mois, Leurs Majestés & la Famille Royale se rendirent ici.

De Paris, le 10 Octobre 1777.

Le 3 de ce mois, vers dix heures du matin, le Sieur Lenoir, Conseiller d'Etat, Lieutenant-Général de la Police, s'est transporté au Séminaire du Saint-Esprit, rue des Postes, & y a posé la première pierre du Portail de la Chapelle, après la bénédiction qui en a été faite par l'Evêque de Glandèves. La Duchesse de Nivernois, &

d'autres personnes de considération, ont assisté à cette cérémonie. On a incrusté & scellé dans cette pierre, une plaque de cuivre, sur laquelle a été gravée une Inscription relative à l'Esprit-Saint, & ensuite une espèce de Procès-verbal de la bénédiction de la pierre, par Henri-Hachette Desportes, Evêque de Glandèves, de la pose de cette pierre par Jean-Charles-Pierre Lenoir, Conseiller d'Etat, Lieutenant-Général de Police, Commissaire du Roi pour les bienfaits que S. M. répand sur les Edifices de piété, en présence des Sieurs Becquer, Supérieur-Général, Duflot, Deglicourt, Hardre & Pichon, Directeurs dudit Séminaire. Témoins encore le Sieur Chalgrin, Architecte du Roi, & de son Académie Royale, premier Architecte, Intendant des Bâtimens de Monsieur & de Monseigneur le Comte d'Artois, & premier Architecte de l'Electeur de Cologne, chargé desdits travaux; le Sieur Mangin, Entrepreneur de maçonnerie, & son fils Charles Mangin, son Adjoint.

N O M I N A T I O N S.

Le Roi, par son Ordonnance du 2 Juin, concernant le Régiment Provincial de l'Isle-de Corse, a donné à ce Corps une composition plus conforme au bien de son Service; & Sa Majesté a nommé pour Colonel, en second de ce Régiment, le Comte Ruffo, Aide-Maréchal-Général-des-Logis, en Corse.

Le 28 Septembre, le Roi a nommé à l'Abbaye de Signy, Ordre de Cîteaux, Diocèse de Reims, l'Abbé de Bourbon, qui a remis celle de Saint - Vincent de Metz ; à celle de Bolbonne, même Ordre, Diocèse de Mirepoix, l'Abbé de Montelquiou, Vicaire - Général de Limoges ; à celle de Pornid, Ordre de S. Augustin, Diocèse de Nantes, l'Abbé Dupargo, Vicaire - Général de Nantes ; & à celle de Saint Marcel, Ordre de Cîteaux, Diocèse de Cahors, l'Abbé Haugard, Vicaire - Général de Noyon.

PRÉSENTATIONS.

Le 28 Septembre, la Comtesse de la Fare a eu l'honneur d'être présentée au Roi par Madame la Comtesse d'Artois, en qualité de Dame pour l'accompagner, à la place de la Marquise de St-Simon. La Comtesse de Thilly a eu aussi l'honneur d'être présentée le même jour à Sa Majesté, par Madame Elisabeth de France, en qualité de Dame pour l'accompagner.

Le 2 Octobre, le Comte d'Usson, Ambassadeur près le Roi de Suède, est allé prendre congé de Sa Majesté, pour retourner à sa destination : il a été présenté par le Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'Etat au Département des Affaires Etrangères.

Le même jour, le Sieur Mefnard de Chonzy, Ministre Plénipotentiaire près du Cercle de Francanie, de retour ici par congé, a été présenté à Sa Majesté par le même Ministre & Secrétaire d'Etat.

PRÉSENTATIONS D'OUVRAGES.

Le 28 Septembre, l'Académie Royale de Chirurgie a eu l'honneur de présenter au Roi & à la Famille Royale, deux volumes des Mémoires qui ont remporté les Prix de l'Académie.

L'Abbé de Gourcy, Vicaire-Général de l'Archêvêché de Bordeaux, a eu, le 2 Octobre, l'honneur de présenter au Roi un Ouvrage intitulé : *Essai sur le Bonheur.*

M A R I A G E S.

Louis Gabriël le Sénéchal, Comte de Carcado, Chef des noms & armes des anciens Grands Sénéchaux féodés & héréditaires en Bretagne, Maréchal des Camps & Armées du Roi, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, veuf en premières noces, sans enfans, de défunte Dame Anne-Jeanne Poncez de la Rivière, décédée fille unique de Pierre Poncez de la Rivière, Chevalier, Comte d'Ably, Seigneur de Faurres, & autres lieux, Conseiller du Roi en ses Conseils, Président Honoraire au Parlement ; & de Dame Louise-Bonaventure le Laye de Villemarée, sa première femme, demeurant à Paris, en son Hôtel, rue Saint-Louis, au Marais, Paroisse S. Gervais, épousa, le 2 Septembre, à Saint Roch,

Mademoiselle Adélaïde-Marguerite-Louise Chastenet de Puyfégu, fille mineure de Jacques-François-Maxime de Chastener, Marquis de Puyfégu, Lieutenant-Général des Armées du Roi, Commandeur de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, & de défunte Madame Marie-Marguerite Masson, son épouse.

Le 21 du même mois, Leurs Majestés & la Famille Royale ont signé le Contrat de mariage du Comte de Lopes la Fare, Capitaine de Cavalerie, avec Demoiselle Law de Loriston.

N A I S S A N C E S.

Jeanne Gaborel, pauvre femme de la Paroisse de S. Veran, Evêché de S. Brieu, accoucha, le printemps dernier, de deux filles & d'un garçon, à des distances assez grandes l'une de l'autre, pour qu'il y ait eu trois baptêmes distincts. On porta d'abord à l'Eglise une fille; & le père revenant avec les parain & mataire, & voyant que quelques autres de ses voisins alloient présenter sur les Fonds de Bapême, un garçon nouveau né, demanda qu'elle étoit celle de ses voisines qui étoit accouchée; on lui dit que c'étoit la femme, & il retourna sur ses pas avec les nouveaux compère & commère. La même scène se répéra à son retour, pour une fille que la femme venoit encore de mettre au jour. La personne qui écrit ce fait, & qui a envoyé les trois extraits de bapême légalisés, a vu, dans le mois dernier,

cette indigente & féconde mère nourrissant elle
 seule ses trois enfans, tous en bonne santé.

M O R T S.

Demoiselle Jeanne-Madeleine Maubois, âgée
 d'environ 89 ans, Tourneuse du Roi, est décé-
 dée à Versailles, le 7 Septembre; elle étoit fille
 de Jacques Maubois, Tourneur du Roi, & de
 François Chevalier. Ceux qui prétendent à sa
 succession, peuvent s'adresser, avec les Pièces
 justificatives de leur degré de parenté, à M. Ba-
 rat, Notaire de la Cour, à Versailles, rue Satory,
 le plutôt possible. Il recevra les lettres franches
 de port.

Le 28 du même mois, Messire Pierre de Mon-
 tholon, Chevalier, ancien Officier des Vaisseaux
 du Roi, mourut, à Paris, dans la 89^e année de
 son âge. Il a été inhumé à S. André-des-Arcs,
 dans la Chapelle de sa famille, où l'on voit le
 beau mausolée des deux Gardes des Sceaux, père
 & fils, ses Ancêtres, sous les régnes de François I^{er}
 & de Henri III. M. de Montholon dont il s'agit,
 laisse quatre fils; l'aîné, dit le Comte de Mon-
 tholon, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire
 de S. Louis, Colonel d'Infanterie; l'Abbé de
 Montholon, Doyen & Grand-Vicaire de Metz,
 Conseiller d'Honneur au Parlement de Metz; M.
 le Premier Président du Parlement de Rouen; &
 M. le Procureur-Général de la Chambre des
 Comptes de Paris. Le Marquis de Montholon,

212 MERCURE DE FRANCE.

Colonel du Régiment de Penthièvre, Cavalerie, est leur cousin issu de Germain.

Dona Clelia-Grilla-Borromea, veuve du Comte Giovanni, est morte à Milar, le 23 Août, dans la 93^e année de son âge. Cette femme célèbre, avoit donné plusieurs preuves de l'étendue de ses connoissances, dans l'Académie de Physique expérimentale qu'elle avoit établie dans son Palais, au commencement de ce siècle. Les Langues Latine, Françoisé, Espagnole, Allemande, Angloise, & même quelques-unes des Langues Orientales, lui étoient familières; sa vaste érudition embrassoit toutes les Sciences, sans en excepter la Théologie. Malgré son extrême vieillesse, sa société a toujours été recherchée par les Savans nationaux & étrangers; & elle a laissé un souvenir d'elle aussi précieux aux honnêtes gens qu'aux hommes de Lettres.

On écrit du Dauphiné, que N. de la Porte de Saint-Lattier, Abbessé de l'Abbaye Royale des Ayes, Diocèse de Grenoble, y est morte, le 17 Septembre, de la petite Vérole, à l'âge de 68 ans.

Anne Vichier, veuve Chapat, habitante de la Paroisse de Saint Christophe, même Diocèse, est morte en Juillet dernier, âgée de 102 ans & 8 mois. A l'époque de 90 ans, elle perdit la vue, sans que sa bonne santé en fût altérée. Elle n'a éprouvé de mal-être que 8 jours avant sa mort: sa nourriture ordinaire étoit du lait & des pommes de terre.

OCTOBRE. 1777. 213

Marie-Louise-Alexandrine de Montmorin,
Comtesse de Tane, est morte à Paris, le 20 Sep-
tembre, âgée de 58 ans.

Louis-François Colin, Comte de la Biochaye,
Président au Parlement de Bretagne, est mort à
Nogent-sur-Marne, le 1 Octobre.

Tirage de la Loterie Royale de France,
Du 16 Octobre 1777.

Les numéros sortis de la roue de fortune sont :

78, 62, 42, 74, 22.

T A B L E.

P IÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE, p. 5	
Discours de César à ses Soldats,	<i>ibid.</i>
L'Abdication de Sylla,	10
Clair-voyant dupé par un Aveugle,	12
Vers sur les Représentations données au profit des Incendiés de la Foire S. Ovide,	17
L'Après Souper d'Hiver,	18
Épître à ma Muse,	19
Le nouvel Actéon,	21
Vers pour le Portrait de la Reine,	38
Les plaisirs Champêtres,	39
Pensées diverses,	41
A un Magistrat,	44
Couplets à Madame Dém...	45
Ode à l'Avarice,	46
Le Cochon & le Bœuf,	50
Conte,	51
Le Poëte & son Mécène,	52
Couplets à l'Amour,	54
Élégie,	57
Explication des Enigmes & Logogryphes,	58
ENIGMES,	59
LOGOGYPHES,	61
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	63
Eloges de Michel de l'Hopital, Chancelier de France,	<i>ibid.</i> 69, 73, 74, 78
Histoire générale de l'Eglise Chrétienne,	90
Suite des Epreuves du Sentiment,	103

Le Quadragénaire ,	112
Le Tribunal Domestique ,	118
Dictionnaire des Origines , &c.	122
Vie du Dauphin ,	128
Les Noces Patriarcales ,	135
Essai sur le Génie Original d'Homère ,	137
Journal des Causes célèbres ,	140
Traité des affections cancéreuses ,	143
Traité des maladies nerveuses ,	145
Annonces littéraires ,	146
ACADEMIES ,	150
———— des Sciences ,	<i>ibid.</i>
———— Montauban ,	153
SPECTACLES.	156
Opéra ,	<i>ibid.</i>
Comédie Française ,	160
Comédie Italienne ,	161
ARTS.	264
Gravures ,	<i>ibid.</i>
Musique ,	169
Géographie ,	175
Manière d'imiter les Camées ,	178
Cours de Langue Italienne, & de Géographie ,	184
———— Latine & Française ,	185
—— d'Arithmétique , &c.	186
Bienfaisance ,	187
Variétés , inventions , &c.	190
Anecdote de Médecine ,	193
Anecdotes.	196
AVIS ,	198
Nouvelles politiques ,	201
Nominations ,	207
Présentations ,	208
———— d'Ouvrages ,	209

Mariages,	209
Naissances,	210
Morts,	211
Loterie,	213.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le second volume du Mercure de France, pour le mois d'Octobre; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, ce 19 Octobre 1777.

DE SANCY.

v.m.j. CW

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la
près Saint Gôme.